This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

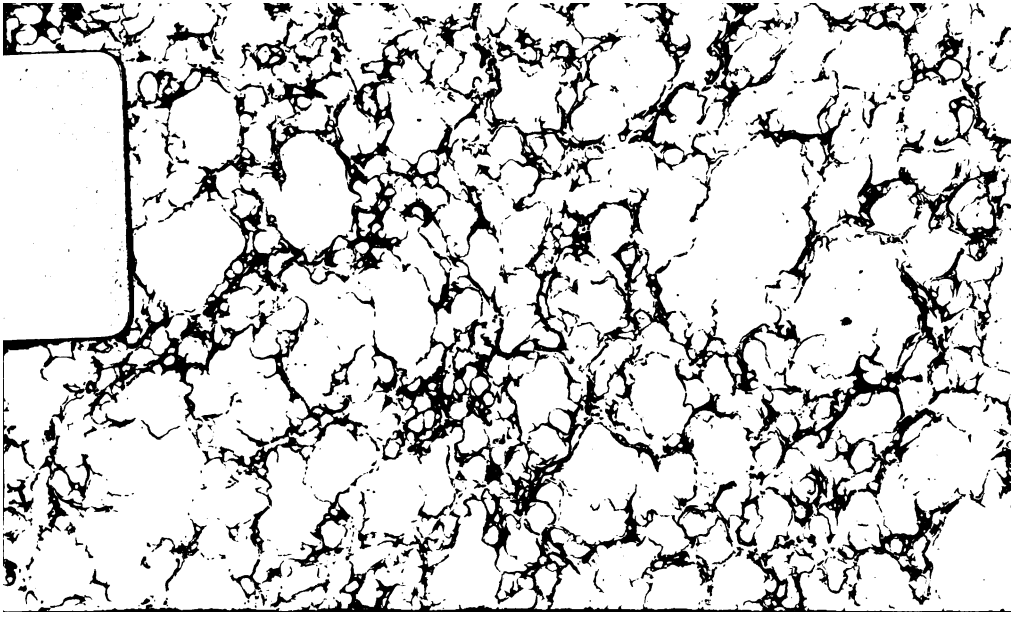
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

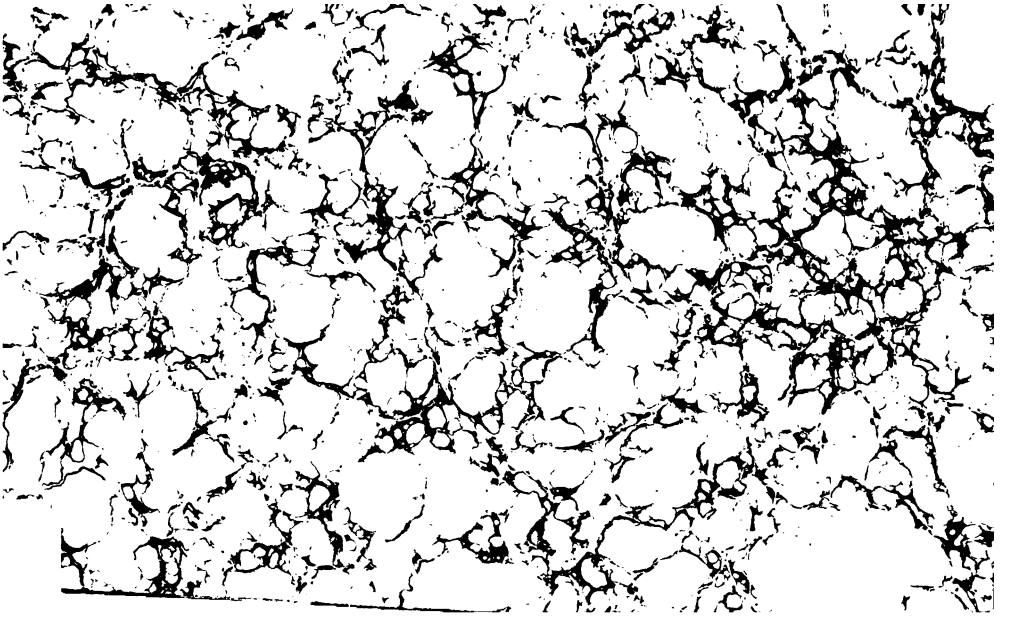
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`





27524 f. 171 c

ŒUVRES

COMPLETES

DE BERQUIN.

TOME III.

BODLEIAN LIBRARY

BIBLIOTECA BOLMANIANA

L'AMI DES ENFANS,

PAR BERQUIN;

NOUVELLE EDITION,
rangée dans un meilleur ordre.

TOME III.

A PARIS

CHEZ ANT. AUG. RENOUARD.

XI. — 1803.

BODL. LIBR.
4-DEC. 1918
OXFORD

L'AMI DES ENFANS.

LE COMPLIMENT

DE NOUVELLE ANNÉE.

Le premier jour de l'an, le petit Porphire entra de bonne heure dans l'appartement de son papa, qui n'étoit pas encore levé. Il s'avança, en le saluant gravement, jusqu'à trois pas de son lit; et lui ayant fait encore une inclination respectueuse, il commença ainsi, en enflant sa voix:

Ainsi que les Romains s'adressoient autrefois des vœux le premier jour de l'année, ainsi, mon très-honoré père, je viens..... Ah! .... je viens.....

Ici, le petit orateur demeura court. Il eut beau frapper du pied, se gratter le front, fouiller dans toutes ses poches, le reste de la harangue ne se trouvoit point. Le pauvre malheureux se tourmentoit et suoit à grosses gouttes. M. de Vermont eut pitié de son embarras. Il lui fit signe d'approcher; et l'ayant embrassé tendrement, il lui dit:

Voilà un fort beau discours, mon fils ; est-ce toi qui l'as composé ?

PORPHIRE.

Non, mon papa, vous avez bien de la bonté. Je n'en sais pas encore assez pour cela. C'est mon frère qui est en rhétorique. Oh ! vous y auriez vu du ronflant. C'est tout en périodes, à ce qu'il m'a dit. Tenez, je vais le repasser, rien qu'une fois, et vous verrez. Voulez-vous toujours que je vous dise celui qui est pour maman? Il est tiré de l'histoire grecque.

M. DE VERMONT.

Non, mon ami, cela n'est pas nécessaire ; ta mère et moi, nous vous en savons le même gré, à toi et à ton frère.

PORPHIRE.

Oh ! il a bien été quinze jours à le composer, et moi, aussi long-temps à l'apprendre. C'est triste qu'il m'échappe précisément lorsqu'il falloit m'en souvenir. Hier encore, je le déclamois si bien à votre tête à perruque. Je le lui récitai d'un bout à l'autre sans manquer une fois. Si elle pouvoit vous le dire !

M. DE VERMONT.

J'étois alors dans mon cabinet. Va, je t'ai bien entendu.

PORPHIRE.

Vous m'avez entendu? Ah! mon papa, que je vous embrasse! Je le disois bien, n'est-ce pas?.

M. DE VERMONT.

A merveille.

PORPHIRE.

Oh! c'est qu'il étoit beau!

M. DE VERMONT.

Ton frère y a mis toute son éloquence; mais, je te l'avoue, j'aurois mieux aimé deux mots seulement, pourvu qu'ils fussent partis de ton cœur.

PORPHIRE.

Mais, mon papa, souhaiter tout uniment la bonne année, c'est bien sec.

M. DE VERMONT.

Oui, si tu te bornois à me dire: Mon papa, je vous souhaite une bonne année, accompagnée de plusieurs autres. Mais au lieu de ce compliment trivial, ne pouvois-tu chercher en toi-même ce que je dois désirer le plus vivement dans cette année nouvelle.

PORPHIRE.

Ce n'est pas difficile, mon papa. C'est d'a-

voir une bonne santé, de conserver votre famille, vos amis, votre fortune, d'avoir beaucoup de plaisir et point de chagrin.

M. DE VERMONT.

Et ne me souhaites-tu pas tout cela ?

PORPHIRE.

O mon papa ! de tout mon cœur.

M. DE VERMONT.

Eh bien ! voilà ton compliment tout fait. Tu vois que tu n'avois besoin de recourir à personne ?

PORPHIRE.

Je ne croyois pas être si savant ; mais c'est toujours comme cela quand vous m'instruisez. Vous me faites trouver des choses que je n'aurois jamais cru savoir. Me voilà maintenant en état de faire des complimens à tout le monde. Je n'aurai qu'à leur adresser celui que je viens de vous faire.

M. DE VERMONT.

Il peut en effet convenir à beaucoup de gens. Il y a cependant des différences à y mettre, suivant les personnes à qui tu parleras.

PORPHIRE.

Je sens bien à-peu-près ce que vous voulez

me dire ; mais je ne saurois le débrouiller tout seul. Expliquons cela à nous deux.

M. DE VERMONT.

Très-volontiers, mon ami. Il est des biens en général qu'on peut souhaiter à tout le monde, comme ceux que tu me souhaitois tout-à-l'heure Il en est d'autres qui ont rapport à la condition, à l'âge, et aux devoirs de chacun. Par exemple, on peut souhaiter à une personne heureuse, la durée de son bonheur, à un malheureux, la fin de ses peines ; à un homme en place, que Dieu veuille bénir ses projets pour le bien public ; qu'il lui donne la force d'esprit et le courage nécessaire pour les exécuter ; qu'il lui en fasse recueillir la récompense dans la félicité de ses concitoyens. A un vieillard, on peut souhaiter une longue vie, exempte d'incommodités ; à des enfans, la conservation de leurs parens, des progrès rapides et soutenus dans leurs études, l'amour de la science et de la sagesse ; aux pères et aux mères, le succès de leurs espérances et de leurs soins pour l'éducation de leurs enfans ; toutes sortes de prospérités à nos bienfaiteurs, avec la continuation de leur bienveillance. On ne doit pas même oublier ses ennemis, et adresser

des vœux au ciel, pour qu'il les fasse revenir de leur injustice, et qu'il leur inspire le desir de se réconcilier avec nous.

PORPHIRE.

O mon papa! que je vous remercie! me voilà en fonds de complimens pour tous ceux que je vais voir aujourd'hui. Soyez tranquille. Je saurai donner à chacun ce qui lui revient, sans avoir besoin des périodes de mon frère. Mais dites-moi, je vous prie, on a ces vœux dans le cœur toute l'année, pourquoi la bouche les dit-elle de préférence le premier jour de l'an?

M. DE VERMONT.

C'est que notre vie est comme une échelle, dont chaque nouvelle année forme un échelon. Il est tout naturel que nos amis viennent se réjouir avec nous de ce que nous sommes parvenus à celui-ci, et nous marquent leur vif desir de nous voir monter les autres aussi heureusement. Comprends-tu?

PORPHIRE.

Fort bien, mon papa.

M. DE VERMONT.

Je puis encore t'expliquer ceci par une autre comparaison.

PORPHIRE.

Ah! voyons, je vous prie.

M. DE VERMONT.

Te souviens-tu du jour où nous allâmes visiter Notre-Dame?

PORPHIRE.

O mon papa! quelle belle perspective on a du haut des tours! On découvre toute la campagne des environs.

M. DE VERMONT.

Saint-Cloud s'offrit à notre vue, et comme tes yeux ne sont pas encore fort exercés à mesurer les distances, tu me proposas d'y aller dîner à pied.

PORPHIRE.

Eh bien! mon papa, est-ce que je ne fis pas gaillardement le chemin?

M. DE VERMONT.

Pas mal. Je fus assez content de tes jambes; mais c'est que j'eus la précaution de te faire asseoir à tous les milles.

PORPHIRE.

Il est vrai. Ce n'est pas mal imaginé au moins, d'avoir mis de ces pierres chiffrées sur la route. On voit tout de suite combien

on a marché, combien il faut marcher encore, et l'on s'arrange en conséquence.

M. DE VERMONT.

Tu viens d'expliquer de toi-même les avantages de la division du temps en portions égales, qu'on appelle années. Chaque année est comme un mille dans la carrière de la vie.

PORPHIRE.

Ah! j'entends. Et les saisons sont peut-être les quart de mille et les demi-mille, qui nous annoncent qu'un nouveau mille va bientôt venir.

M. DE VERMONT.

Fort bien, mon fils; ton observation est très-juste. Je suis charmé que ce petit voyage soit encore présent à ta mémoire. Il peut t'offrir, si tu sais le considérer, le tableau parfait de la vie humaine. Cherche à t'en rappeler toutes les circonstances, et j'en ferai l'application.

PORPHIRE.

Je ne m'en souviendrois pas mieux si c'étoit d'hier. D'abord, comme je me sentois ingambe, et que j'étois glorieux de vous le montrer, je voulus aller très-vîte, et je fai-

sois je ne sais combien de faux-pas. Vous me conseillâtes d'aller plus doucement, parce que la route étoit longue. Je suivis votre conseil : je n'eus pas à m'en repentir. Chemin faisant, je vous questionnai sur tout ce que je voyois, et vous aviez la bonté de m'instruire. Quand il se présentoit un banc de pierre ou une pièce de gazon, nous allions nous y asseoir, pour lire dans un livre que vous aviez porté. Puis nous reprenions notre marche, et vous m'appreniez encore beaucoup d'autres choses utiles et agréables. Je me souviens aussi que je fis, tout en marchant, les quatre vers latins que mon précepteur m'avoit donnés pour devoir. De cette manière, quoique le temps ne fût pas toujours beau ce jour-là, quoique nous eussions quelquefois de la pluie et même de l'orage à essuyer, nous arrivâmes frais et gaillards, sans avoir ressenti de fatigue, ni d'ennui : et le bon repas que nous fîmes en arrivant, acheva de remplir heureusement cette journée.

M. DE VERMONT.

Voilà un récit très-fidèle de notre expédition, excepté dans quelques circonstances, que je te sais pourtant gré d'avoir omises, telles que cette attention si touchante d'aller

prendre un pauvre aveugle par la main, pour l'empêcher de se casser les jambes contre un monceau de pierres, sur lequel il alloit tomber; les secours que tu prêtas au petit blanchisseur pour ramasser un paquet de linge qui étoit tombé de sa charrette; les aumônes que tu fis aux pauvres que tu rencontrois.

PORPHIRE.

Eh! mon papa, croyez-vous que je l'eusse oublié? Mais je sais qu'il ne faut pas se vanter des bonnes œuvres qu'on peut avoir faites.

M. DE VERMONT.

Aussi je me plais à te les rappeler, pour te récompenser de ta modestie. Il est juste que je te rende une partie du plaisir que tu me fis goûter.

PORPHIRE.

Oh! je vis bien deux ou trois fois des larmes rouler dans vos yeux. J'étois si content! Si vous saviez combien cela me délassoit! j'en marchois bien plus lestement ensuite. Mais venons à l'application que vous m'avez promise.

M. DE VERMONT.

La voici, mon ami. Prête-moi toute l'attention dont tu es capable.

PORPHIRE.

Je n'en perdrai rien, je vous assure.

M. DE VERMONT.

Le coup-d'œil que tu jetas du haut des tours sur tout le paysage qui t'environnoit, c'est la première réflexion d'un enfant sur la société qui l'entoure. La promenade que tu choisis, c'est la carrière que l'on se propose de suivre. L'ardeur avec laquelle tu voulois courir sans consulter tes forces, et qui te fit faire tant de faux-pas, c'est l'impétuosité naturelle à la jeunesse, qui l'emporteroit à des excès dangereux, si un ami sage et expérimenté ne savoit la modérer. Les connoissances agréables que tu recueillis le long du chemin dans nos entretiens et dans nos lectures, ton devoir que tu eus encore le temps de remplir; les actes de bienfaisance et de charité que tu exerças, t'adoucirent la fatigue de la route, t'en abrégèrent la longueur, et te la firent parcourir gaiement, malgré la pluie et l'orage. Il n'est pas d'autres moyens dans la vie, pour en bannir l'ennui, pour y conserver la paix du cœur, avec la satisfaction de soi-même, pour se distraire des chagrins et des revers qui pourroient nous accabler. Enfin, le bon repas

que je te fis faire au bout de ta course, n'est qu'une foible image de la récompense que Dieu nous réserve à la fin de nos jours, pour les bonnes actions dont nous les aurons remplis.

PORPHIRE.

Oui, mon papa, cela quadre tout juste. Oh! quel bonheur je vois pour moi dans l'année que nous commençons aujourd'hui!

M. DE VERMONT.

C'est de toi seul qu'il dépend de la rendre heureuse. Mais revenons à notre voyage. Te souviens-tu, lorsque nous arrivâmes à cet endroit que l'on nomme le Point-du-Jour? le ciel étoit serein dans ce moment; et nous pouvions voir derrière nous tout l'espace que nous avions parcouru.

PORPHIRE.

Oh! oui. J'étois fier d'avoir si bien fait tout ce chemin.

M. DE VERMONT.

Le serois-tu de même aujourd'hui que la raison commence à t'éclairer, en portant un regard sur le chemin que tu as fait jusqu'ici dans la vie? Tu y es entré foible et nu, sans aucun moyen de pourvoir à tes besoins et à

ta subsistance. C'est ta mère qui t'a donné les premiers alimens. C'est moi qui ai soutenu tes premiers pas. Que t'avons-nous demandé pour prix de nos soins? Rien que de travailler toi-même à ton propre bonheur, en devenant juste et honnête, en t'instruisant de tes devoirs, et en prenant du goût à t'en acquitter. Ces conditions, toutes avantageuses pour toi, les as-tu remplies? As-tu été reconnoissant envers Dieu, pour t'avoir fait naître dans le sein de l'aisance et de l'honneur? As-tu montré à tes parens toute la tendresse, toute la soumission que tu leur dois? As-tu bien profité des instructions de tes maîtres? Ton frère et tes sœurs n'ont-ils jamais eu à se plaindre de quelque mouvement d'envie ou d'injustice de ta part? As-tu traité les domestiques avec douceur? N'as-tu rien exigé de trop de leur complaisance? L'esprit d'ordre et de justice, l'égalité de caractère, la franchise, la patience et la modération que nous cherchons à t'inspirer par nos leçons et par nos exemples, les as-tu?

PORPHIRE.

Ah! mon papa, ne regardons pas tant dans le passé. J'aime mieux porter ma vue sur

l'avenir. Tout ce que j'aurois dû faire, oui, je vous le promets, je le ferai.

M. DE VERMONT.

Embrasse-moi, mon fils; j'accepte ta promesse, et j'y renferme tous les vœux que je forme, à mon tour, pour toi, dans ce renouvellement de l'année.

LES ÉTRENNES,

DRAME EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

M. DUFRESNE.
EDOUARD, son fils.
VICTORINE, sa fille.
CHARLES, ami d'Edouard.
ALEXIS, jeune orphelin.
COMTOIS, domestique.

La scène se passe dans un salon de l'appartement de M. Dufresne.

LES ÉTRENNES.

SCÈNE PREMIÈRE.

ALEXIS, CHARLES.

ALEXIS.

Eh quoi ! dé si bonne heure ici, monsieur Charles ?

CHARLES.

Ah ! c'est vous que je cherchois, Alexis.

ALEXIS.

Moi, monsieur ? Qui peut donc me procurer l'honneur de votre visite ?

CHARLES.

Le plaisir que j'ai à vous voir. Eh bien ! avez-vous eu de jolies étrennes ?

ALEXIS.

Oh mon Dieu, que me demandez-vous ? Lorsque nous avons les premières nécessités de la vie, ma mère, ma sœur et moi, nous sommes tous les trois fort contens.

CHARLES.

Mais M. Dufresne ne vous laisse manquer de rien, à ce que j'imagine.

ALEXIS.

Il est vrai. Nous devons tout à ses bontés. Il continue sur nous l'amitié qu'il avoit pour mon père. Son fils nous comble aussi de bienfaits. Voyez-vous cet habit neuf ? c'est d'Edouard que je le tiens. Il avoit été acheté pour lui ; son papa lui a permis de m'en faire présent. Il a aussi obtenu de sa sœur Victorine quelques chiffons pour ma sœur : et nous avons eu hier au soir une bien grande joie en recevant ces cadeaux.

CHARLES.

C'est lui qui doit avoir eu de belles étrennes !

ALEXIS.

Oh sûrement ! Son papa est si riche ! Je ne sais cependant si sa joie a été aussi grande que la nôtre. De jolies choses ne sont pas une nouveauté pour lui. Et ce que l'on a tous les jours, ne fait jamais tant de plaisir que ce que l'on reçoit sans avoir osé l'espérer.

CHARLES.

J'en conviens. Mais ne pourriez-vous pas me dire ce qu'il a reçu ? Il vous aura sûrement fait voir les présens qu'on lui a faits ?

ALEXIS.

Oui ; mais comment me les rappeler tous ?

Il a d'abord reçu de son père de bons livres, un étui de mathématiques, un microscope, des bas de soie, et une garniture de boutons d'argent pour son habit.

CHARLES.

Ce n'est pas là ce que je desire le plus de savoir : ce sont les friandises, et les autres petites drôleries qu'on nous donne, à notre âge, le premier jour de l'an.

ALEXIS.

Oh ! son papa ne lui a rien donné dans ce genre. Il dit que les sucreries ne sont bonnes qu'à gâter l'estomac ; et à l'égard des joujoux, qu'Edouard est trop grand pour s'en amuser. Il n'y a que sa tante dont il a reçu des choses de cette espèce.

CHARLES.

Et quoi, par exemple ?

ALEXIS.

Que vous dirai-je, moi ? Un grand gâteau, des cédrats confits, des cornets de bonbons, quatre compagnies de soldats de plomb, avec leur uniforme en couleur ; un loto, une bourse de jetons de nacre, de petites figures de porcelaine. Mais allez plutôt le trouver, il se fera un plaisir de vous les faire voir. Pourquoi me faites-vous ces questions ?

CHARLES.

Je sais bien ce que je fais. J'avois mes raisons pour apprendre tout cela de votre bouche, avant de monter chez lui.

ALEXIS.

Et quelles sont vos raisons, s'il vous plaît?

CHARLES.

Je ne les dis à personne. Cependant si vous me promettiez d'être discret.....

ALEXIS.

Je ne fais jamais de rapports.

CHARLES.

Donnez-m'en votre parole.

ALEXIS.

Voilà ma main.

CHARLES.

Eh bien, je vous dirai en confidence, qu'Edouard a été bien attrapé.

ALEXIS.

Mon bon ami? Je ne le souffrirai pas.

CHARLES.

En ce cas-là, vous ne saurez rien. Je suis encore maître de mon secret.

ALEXIS.

Comment, vous pourriez faire tort à mon cher Edouard?

CHARLES.

Oh ! je n'en ferai ni à sa santé, ni à sa personne. Et enfin, ce sont nos conventions.

ALEXIS.

Mais s'il est attrapé ; c'est qu'on le trompe.

CHARLES.

Non ; c'est lui qui s'est trompé lui-même.

ALEXIS.

Je n'entends rien à cette énigme.

CHARLES.

Je vais vous l'expliquer. Nous sommes convenus ensemble que nous partagerions nos étrennes, si pauvres ou si riches qu'elles pussent être ; ce qui seroit partageable, s'entend.

ALEXIS.

Eh bien ! comment pourroit-il perdre à ce marché ? son papa n'est pas si riche que le vôtre, et vos étrennes doivent égaler les siennes, si elles ne valent pas encore davantage.

CHARLES.

Il est vrai que j'ai reçu un fort beau présent ; tenez, cette montre que voici ; mais cela ne peut pas se partager.

ALEXIS.

Et vous n'avez eu rien de plus ?

CHARLES.

Rien absolument qu'un gâteau et deux petites boîtes de confitures. Mon papa dit, comme M. Dufresne, que les sucreries ne valent rien pour la santé. Tant que maman a vécu, c'étoit une autre affaire; c'est alors que j'avois des bonbons et des colifichets de toute espèce. Edouard le sait bien, lui qui vit mes étrennes l'année dernière, et il y a deux ans. Voilà ce qui l'a engagé à faire cet accord avec moi; et avant-hier encore, nous l'avons renouvelé sur notre parole d'honneur. Ainsi, vous voyez....

ALEXIS.

Oui, je vois clairement que le pauvre Edouard en sera la dupe. Il n'a que faire d'une moitie de gâteau et d'une petite boîte de confitures que vous pourrez lui donner. Il en a reçu de sa tante plus qu'il n'en mangera sûrement. Mais est-ce tout ce que vous avez eu, M. Charles? Je ne puis guère vous croire?

CHARLES.

Que voulez-vous dire, M. Alexis? Je vais vous jurer sur tout ce que vous voudrez.....

ALEXIS.

Jurer? Fi donc! cela ne convient pas à d'honnêtes garçons comme nous. C'est votre

affaire; et si vous trompez Edouard, vous y perdrez plus que lui.

CHARLES.

Savez-vous bien que je ne m'accommode pas de vos remontrances? C'est à Edouard de prendre son parti. Et s'il n'avoit eu rien pour ses étrennes?

ALEXIS.

Vous n'aviez pas ce malheur à craindre. M. Dufresne est généreux, et il est content de son fils. Ce que vous mettez dans le partage est si peu de chose! Il seroit malhonnête à vous de prétendre qu'Edouard eût tout le désavantage de son côté. Il faut aller le trouver, et lui dire.....

CHARLES.

Il est déjà tout instruit. Avant de venir ici, je lui ai envoyé la moitié de mon gâteau, et l'une de mes deux boîtes de confitures. Je lui ai en même temps écrit une petite lettre à ce sujet.

ALEXIS.

Quoi donc, est-ce que vous persistez encore?....

CHARLES.

Que feriez-vous à ma place, vous qui parlez?

ALEXIS.

Je ne recevrois rien, n'ayant rien à donner, et je lui rendrois sa parole.

CHARLES.

Votre serviteur très-humble. Gardez vos bons conseils. Notre convention est une gageure; et lorsqu'on parie, c'est pour avoir quelque chose à gagner. Il en sera l'année prochaine tout comme il lui plaira; mais pour celle-ci, s'il ne me donne pas la moitié de tout ce qu'il a reçu, de son gâteau, de ses cédrats, de ses bonbons, de ses soldats, de ses jetons, de ses porcelaines, je le suivrai dans toutes les rues, dans toutes les places, dans tous les carrefours, et je l'appellerai un trompeur et un fripon. Oui, dites-lui bien cela, M. Alexis. Dites-lui que des personnes comme nous doivent se garder leur promesse, après s'être juré l'un à l'autre.....

ALEXIS.

Encore jurer, M. Charles! Fi de vos sermens! Je suis bien pauvre; mais quand vous me donneriez toutes vos étrennes, et jusqu'à votre montre, je ne voudrois pas faire un serment inutile.

CHARLES.

Allez, vous êtes un enfant. Sans ce ser-

ment, comment seroit-on lié à sa promesse?

ALEXIS.

Par sa promesse même. La probité doit suffire entre gens d'honneur. Si vous pensiez différemment, je ne saurois que penser de vous.

CHARLES.

Vous croyez donc qu'Edouard me tiendra la sienne?

ALEXIS, *avec chaleur.*

Si je le crois? Il n'auroit qu'à y manquer, je ne le regarderois plus de ma vie. Mais non, il n'y manquera pas, et il n'aura pas besoin pour cela de son serment.

CHARLES.

C'est ce que nous verrons. Rappelez-lui toujours ce que je vous ai dit, afin qu'il s'arrange en conséquence.

ALEXIS.

Je n'ai rien à lui rappeler; il sait son devoir de lui-même.

CHARLES.

Dites-lui aussi que je le félicite de tout mon cœur d'avoir été ainsi attrapé.

ALEXIS.

Quoi ! vous joignez encore l'insulte à la rapine ?

CHARLES.

Je me moque de lui comme il se seroit moqué de moi. Laissez-le faire, il saura bien une autre fois prendre sa revanche.

ALEXIS.

Non, non, monsieur, je me flatte que c'est la seule affaire qu'il aura jamais à démêler avec vous.

CHARLES, *en sortant.*

A la bonne heure. Je suis en fonds pour m'en consoler.

SCÈNE II.

ALEXIS, *seul.*

Je n'aurois jamais cru Charles si intéressé. S'il est vrai qu'il n'ait eu rien de plus de son père, pourquoi, du moins, ne pas rompre la convention, dès qu'elle devenoit si dure pour son ami ? Quelle avarice ! quelle bassesse ! Au reste, c'est la faute d'Edouard; et ce n'est pas un grand malheur. Mais le voici qui vient.

SCÈNE III.

ALEXIS, EDOUARD.

EDOUARD, *tenant un billet à la main.*

Ah, mon cher Alexis ! je mériterois de me souffleter. Tiens, lis ce billet. (*Il le lui donne.*)

ALEXIS.

Je sais tout ce qu'il contient, mon ami ; mais aussi, qui t'engageoit à faire ce marché ? Il me semble que tu aurois dû commencer par en demander la permission à ton père. Ce que nous recevons de nos parens n'est pas tellement à nous, que nous puissions en disposer sans leur aveu.

EDOUARD.

D'accord. Mais je l'ai fait.

ALEXIS.

Eh bien ! il faut tenir ta parole. Pourquoi l'as-tu donnée ?

EDOUARD.

Parce que l'année dernière et encore celle d'auparavant, Charles avoit eu de plus belles étrennes que moi. Je croyois.....

ALEXIS.

Oui, tu croyois en faire ta dupe. Te voilà justement puni de ta cupidité.

EDOUARD.

Ah! si j'avois su me contenter de ce qui devoit m'appartenir!

ALEXIS.

Point de regrets, mon ami. N'en auras-tu pas encore assez de ta moitié?

EDOUARD.

Tu crois donc?....

ALEXIS.

N'achève pas. Edouard me demande s'il doit tenir sa parole.

EDOUARD.

Es-tu bien sûr qu'il n'y ait pas de friponnerie de sa part?

ALEXIS.

Je le crois, car il me l'a assuré. J'en croirai toute personne, jusqu'à ce qu'elle m'ait trompé une fois.

EDOUARD.

Mais comment son père l'auroit-il traité si mesquinement cette année? Je l'ai vu, toutes les années précédentes, recevoir un magasin de bijoux.

ALEXIS.

C'étoit de sa maman: elle n'est plus. Son père pense comme le tien: au lieu de baga-

telles enfantines, il a fait présent à son fils d'une fort belle montre.

EDOUARD.

Oh ! je le connois. Charles niera ce qu'il devoit partager avec moi ; et il m'emportera la moitié de mon bien.

ALEXIS.

S'il en agissoit de cette manière, ce seroit un fripon.

EDOUARD.

Et dans ce cas, serois-je obligé de lui tenir parole ?

ALEXIS.

Pourquoi non ? C'est comme si tu disois que parce qu'il est un fripon, tu veux l'être aussi.

EDOUARD.

Saura-t-il ce que j'ai eu, si je ne le lui dis pas ?

ALEXIS.

Et pourras-tu te le cacher à toi-même ?

EDOUARD.

Mais je n'ai pas reçu de mon papa plus de choses à partager qu'il n'en a eu du sien. Tu sais que tout le reste me vient de ma tante ?

ALEXIS.

As-tu fait cette exception dans votre traité ?

EDOUARD.

Hélas ! non, vraiment.

ALEXIS.

Ainsi, cela s'entendoit de tout ce que tu pourrois recevoir.

EDOUARD, *frappant du pied.*

Mais que ferai-je donc ?....

ALEXIS.

Je te l'ai dit, mon ami. Il n'y a qu'un parti à prendre dans cette affaire.

EDOUARD.

Si je le veux toutefois. Qui pourroit m'y forcer ?

ALEXIS.

L'honneur. Si tu penses assez mal pour y manquer, Charles aura le droit de te déclarer par-tout pour un fripon.

EDOUARD.

Oh ! cela ne m'embarrasse guère ; je suis en état de lui répondre. Et puis, comment pourroit-il me convaincre ?

ALEXIS.

Il sait déjà tout ce que tu as reçu. C'est moi qui le lui ai dit.

EDOUARD.

Quoi ! tu aurois pu me trahir ? Alexis, toute amitié est rompue entre nous.

ALEXIS.

J'en aurois la mort dans le cœur, mon cher Edouard. Il me seroit bien facile de me justifier, en te disant qu'il m'a surpris avant que je fusse instruit de votre convention; mais s'il m'avoit appelé en témoignage, il auroit toujours bien fallu le déclarer. Pour être honnête, on ne doit pas plus mentir que manquer à sa parole.

EDOUARD.

Tu aurois pris son parti contre moi, et je serois ton ami! Non, je ne le suis plus.

ALEXIS.

Tu en es le maître, mon cher Edouard. Je sais tout ce qu'il va m'en coûter. Ton amitié étoit pour mon cœur plus encore que tous les bienfaits que j'ai reçus de ta famille. Mais au risque de la perdre, je n'ai pas d'autre conseil à te donner : et si tu n'es pas mon ami, je serai toujours le tien.

EDOUARD.

Un bon ami, vraiment, qui voudroit me voir dépouiller!

ALEXIS.

Qui est-ce qui t'a dépouillé, si ce n'est toi-même? Pourquoi t'engager dans une promesse, par laquelle tu t'exposois à perdre?

EDOUARD.

Mais aussi, je pouvois y gagner.

ALEXIS.

Et alors aurois-tu exigé que Charles remplît ses engagemens envers toi ?

EDOUARD.

Belle question.

ALEXIS.

Pourquoi donc ne remplirois-tu pas les tiens envers lui? Tu viens de prononcer ta peine, si c'en est une d'être juste et honnête à si bas prix.

EDOUARD.

Oui, pour la moitié de tout ce que je possède!

ALEXIS.

L'autre moitié te reste. Eh bien! imagine que tu n'en as pas reçu davantage. Pense sur-tout à l'honneur que cette action te fera dans tous les esprits. On verra que tu ne tiens guère à de pareilles bagatelles, et que tu sais même les mépriser, lorsqu'il s'agit de garder ta promesse. Tous ceux qui seront instruits de ce trait de courage, seront forcés de t'estimer et de te respecter. Si Charles te trompe, je suis sûr qu'il n'osera jamais porter les yeux sur toi, au lieu que tu marcheras devant lui,

la tête levée, plein de l'estime et de la confiance des gens de bien. Oui, mon cher Edouard, comportons-nous toujours honnêtement, quelque prix qu'il nous en coûte. Ah! si j'étois riche, tu ne gémirois pas longtemps de cette perte; je voudrois te donner tout, tout ce que j'aurois, pour t'en dédommager.

EDOUARD, *lui sautant au cou.*

Oh! combien tu vaux mieux que moi, mon cher Alexis! Oui, je l'avoue, j'étois un garçon injuste et intéressé; mais, va, je ne le suis plus. Maudites soient ces misérables bagatelles qui ont failli me corrompre! Que Charles en prenne la moitié! Tu feras toi-même le partage. Donne-lui ce que tu voudras. Tout ce que je te demande, c'est de ne pas me mépriser pour avoir eu des pensées si basses. Je veux être digne de ton estime et de ton amitié.

ALEXIS.

Et tu l'es aussi. Tu ne le fus jamais tant que dans ce moment. Je connoissois ton cœur, et je savois le parti que tu allois prendre. La victoire que tu viens de remporter sur toi-même, te causera plus de plaisir que tout ce que tu sacrifies. Au bout de quelques

jours, tu t'en serois dégoûté, et tu l'aurois donné au premier venu.

EDOUARD.

Oui, tu me connois bien, me voilà. Que puis-je faire pour te marquer ma reconnoissance de m'avoir sauvé la conscience et l'honneur?

ALEXIS, *en l'embrassant.*

M'aimer toujours, Edouard.

EDOUARD.

Oui, toujours, toujours, mon Alexis. Allons, je vais chercher mes présens; hâtons-nous de faire ce partage. Il me tarde d'en être débarrassé. Je craindrois encore qu'il ne me vînt des regrets.

ALEXIS.

Va, tu n'en auras point. Je te réponds de toi.

SCÈNE IV.

ALEXIS, *seul.*

NON, quand tout cela seroit pour moi-même, je n'en aurois pas tant de joie que d'avoir sauvé mon ami. Qu'il doit aussi se trouver fier au fond de son ame d'être fidèle à sa parole aux dépens de ses plaisirs! Ce sacrifice lui coûte sans doute. Eh bien! il n'en

est que plus glorieux. J'étois sûr de sa droiture; il n'a besoin que d'être éclairé pour se porter à la justice et à l'honneur.

SCÈNE V.

ALEXIS, EDOUARD.

EDOUARD, *portant par les deux anses une grande corbeille.*

Viens, je te prie, m'aider, mon cher Alexis, pour que je ne laisse rien tomber. Tout cela devient à présent sacré pour moi. J'ai laissé le gâteau dans le buffet, crainte de le briser. Je l'irai chercher quand il en sera temps. Voici toujours la boîte de confiture. (*Il l'ouvre et la donne à Alexis.*) Tiens, c'est ici le milieu; prends tout ce côté pour Charles, et laisse l'autre moitié pour moi dans la boîte.

ALEXIS.

Non, non; il vaut mieux qu'il soit témoin du partage. Il croiroit peut-être que nous avons mangé quelque chose dans sa portion. Voyons les autres friandises. — Quatre cédrats confits; deux pour l'un et deux pour l'autre. — Six cornets de pastilles; trois pour chacun. (*Il fait deux parts qu'il place*

aux deux bouts de la table.) Combien y a-t-il de jetons dans cette bourse ?

EDOUARD.

Deux cents.

ALEXIS, *après en avoir compté cent, qu'il dispose dix par dix.*

Voilà les siens. La bourse ne peut pas se partager ; elle te reste avec les autres jetons.

EDOUARD.

Et ces quatre compagnies de soldats ? Ah ! comme nous nous serions amusés à les ranger en bataille. N'y as-tu pas de regret, Alexis ?

ALEXIS.

J'en aurois si tu les gardois. Je te donne les uniformes rouges ; ils sont plus brillans que les bleus. — Un jeu de loto et un microscope.

EDOUARD.

Heureusement ni l'un ni l'autre ne se partagent.

ALEXIS.

Il est bien vrai, à la rigueur ; mais cela peut faire deux lots, un pour chacun. Charles viendroit nous chicaner, et il faut prévenir jusqu'à ses injustices. Laissons-lui le loto, et gardons le microscope pour nous. Il pourra servir à nous instruire, en nous faisant con-

noître mille beautés de la nature, qui se déroberoient à nos regards.

EDOUARD.

Ah ! voilà maintenant ce qui me coûte le plus ! ces treize jolies figures de porcelaine.

ALEXIS.

Tu n'aurois jamais pu les placer toutes ensemble sur ta cheminée. Sais-tu ce qu'elles représentent.

EDOUARD.

Les neuf Muses et les quatre Saisons.

ALEXIS.

Donne-lui les Saisons. Tu as droit à la meilleure part, et les Muses ne se séparent jamais. Mais veux-tu m'en croire ? ne faisons point les choses à demi. Accordons-lui, pour égaliser, le reste des jetons et la bourse. (*Il remet les cent jetons de Charles dans la bourse, et met le tout ensemble de son côté.*) Les voilà dans son lot.

EDOUARD.

Tu me fais faire ce que tu veux.

ALEXIS.

Ce que j'aurois fait moi-même à ta place. — Ha, ha ! des estampes encadrées ? J'avois oublié de lui en parler.

EDOUARD, *avec joie.*

Est-il bien vrai, mon ami ?

ALEXIS, *d'un air sévère.*

Et qu'importe ? N'est-ce pas comme s'il le savoit ? Combien y en a-t-il ? Voyons ? Une, deux, trois. (*Il compte jusqu'à vingt-quatre, en parcourant leurs inscriptions l'une après l'autre, et les partageant à mesure en deux lots.*) Ici, les princes régnans de l'Europe, et là, les grands hommes de France.

EDOUARD.

Eh bien ! lesquels choisirons-nous ?

ALEXIS, *lui présentant deux estampes qu'il a mises de côté dans le second lot.*

Ah ! mon cher Edouard, notre choix est tout fait. Voici La Fontaine et Fénélon. Gardons les amis de notre enfance. (*Il baise les deux portraits ; ensuite, il met les princes dans le lot de Charles, et les grands hommes dans celui d'Edouard.*) Voilà tout, je crois ?

EDOUARD, *tristement.*

Hélas ! oui.

ALEXIS.

Pourquoi cet air si triste ?

EDOUARD.

C'est que tu veux que mon bien lui appartienne.

ALEXIS.

Non, mon cher Edouard, ce n'est pas moi qui le veux; c'est toi qui l'as voulu, et qui le veux encore. N'est-il pas vrai, tu le veux toujours?

EDOUARD.

Oui, oui; fais seulement que je ne voie plus cela, que j'en sois débarrassé.

ALEXIS.

N'y pense plus, mon ami; tu as fait ton devoir. Je cours trouver Charles et lui parler. S'il t'a trompé, je veux qu'il en meure de honte. (*Il sort.*)

SCÈNE VI.

EDOUARD, *seul.*

Oh oui! mourir de honte? Il se moquera de moi, voilà tout. S'il avoit eu honte, il ne m'auroit pas envoyé la moitié de ses pauvretés pour avoir mes richesses. (*Il s'approche de la table, en la parcourant d'un œil triste.*) Et il faut que je me prive de tant

de jolies choses ! pour un fripon encore ! Il me semble à présent que j'aimerois mieux tout ce qui n'est pas dans ma portion. Voilà des cédrats bien plus gros que les miens! Et ce loto que j'avois tant desiré pour amuser mes amis ! Ces soldats qui m'auroient fait une armée ! tout cela étoit à moi ; je ne l'ai plus. Il faut que je le donne pour rien. Pour rien ? (*Il rêve un moment.*) Mais, non, Alexis a raison. N'est-ce donc rien que ma parole et mon honneur ? J'entends venir quelqu'un. Est-ce Charles ? Non, c'est Victorine.

SCÈNE VII.

EDOUARD, VICTORINE.

VICTORINE, *regardant avec avidité tout ce qui est étalé sur la table.*

Que fais-tu donc là, mon frère ? Que signifie ce partage ? Est-ce qu'il y auroit une moitié pour moi ? Sais-tu bien que ce seroit une fort aimable galanterie ?

EDOUARD.

Ah ! ma sœur, je le voudrois, je t'assure. Mais je ne suis plus le maître d'en disposer.

VICTORINE.

Et pourquoi donc ? Cela t'appartient. Ah !

j'entends. C'est quelque nouvelle escroquerie d'Alexis. Il est sans cesse à mendier auprès de toi pour les autres ; et ce qu'il obtient par ses importunités, il sait le mettre de côté pour lui.

EDOUARD.

Victorine, ne parlez pas ainsi de ce digne garçon : je voudrois pour tout ce que je possède, avoir sa noble manière de penser.

VICTORINE.

Mais enfin, que veut dire ce déménagement?

EDOUARD.

Que je suis bien puni d'avoir été si avide. Il faut que je cède à Charles la moitié des présens que j'ai reçus de ma tante.

VICTORINE.

Au lieu de me les donner ! Et à quel propos?

EDOUARD.

Parce que nous étions convenus ensemble de partager nos étrennes. Par malheur, j'ai eu beaucoup, et lui rien.

VICTORINE.

Il n'auroit donc rien de moi : c'est la justice.

EDOUARD.

Que veux-tu? nous nous sommes engagés par l'honneur. Il m'a tenu parole; il faut bien lui tenir la mienne, ou je suis un coquin.

VICTORINE.

Voilà de ces folies que ton Alexis te met dans la tête. Non, je suis dépitée de ce que tu te laisses gouverner par un enfant qui vit de nos secours?

EDOUARD.

Mais n'a-t-il pas raison?

VICTORINE.

Lui? jamais. Et je parierois même aujourd'hui qu'il s'entend avec Charles pour partager tes dépouilles.

EDOUARD.

Sérieusement tu le croirois, ma sœur? Mais non, non, tu lui fais injure; Alexis est trop généreux.

VICTORINE.

C'est toi qui es trop foible. Il prendroit bien, je crois, ton parti plutôt que celui de Charles, s'il n'y étoit intéressé.

EDOUARD.

Je suis son ami; il est intéressé à ce que je ne sois pas un fripon.

VICTORINE.

Ha, ha, ha ! fort bien ! Pour n'être pas un fripon, tu te laisses friponner.

EDOUARD.

Cela vaudroit toujours mieux.

VICTORINE.

Et d'une manière si ridicule ! Oh ! comme ils vont se moquer de toi ! Ha, ha, ha !

EDOUARD.

Alexis se moqueroit de moi ?

VICTORINE.

S'il aide à te tromper.

EDOUARD.

Mais j'ai donné parole. Le partage est tout fait, et Charles va venir.

VICTORINE.

Et bien ! qu'il s'en retourne. Quelle sera ma joie de voir que tu les attrapes, lorsqu'ils pensent t'attraper.

EDOUARD.

Oui ; que je me déshonore pour sauver ces misères !

VICTORINE.

Mais si je te les conserve avec ton honneur ?

EDOUARD.

Et par quel moyen ?

VICTORINE.

Le voici. C'est d'aller conter l'affaire à mon papa, ou plutôt à ma tante, qui seroit plus facile à persuader, pour qu'ils te défendent de te défaire de leurs présens. Je me charge de la mission.

EDOUARD.

Non, non, ma sœur, si tu as quelque amitié pour moi.

VICTORINE.

A la bonne heure. Tu veux te laisser plumer; je le veux aussi. Je ne perds rien à cela; tout au contraire, j'y gagne le plaisir de rire à tes dépens, et d'avoir maintenant d'aussi jolies étrennes que toi. Je vais toujours le dire à mon papa, quand ce ne seroit que pour te faire gronder, puisque tu n'as pas voulu suivre mes idées.

SCÈNE VIII.

EDOUARD, *seul.*

Elle a raison cependant. Si mon papa et ma tante me le défendent, je garde tout, et je suis quitte de mes obligations. Pourquoi cette idée ne m'est-elle pas d'abord venue à l'esprit? Il est vrai que ce ne seroit pas bien.

J'entends en moi-même une voix qui me le crie. Je devois tout prévoir, avant d'engager ma promesse. Ah! si Alexis étoit ici pour me décider! J'ai besoin de son secours. Qu'il vienne, mais tout seul. Bon, me voilà content, c'est lui.

SCÈNE IX.

EDOUARD, ALEXIS.

ALEXIS.

CHARLES ne tardera pas à venir. Il en est allé demander la permission à son père. Courage, mon cher Edouard, ne laissons pas soupçonner que ces bagatelles nous tiennent si fort à cœur. Je commence à croire que Charles n'est pas de bonne foi. Je lui ai parlé vivement, et il m'a semblé voir dans ses réponses un peu d'embarras.

EDOUARD.

Il me trompe, j'en suis sûr; et il faut encore que je paroisse content.

ALEXIS.

N'as-tu pas sujet de l'être? Tu as rempli ton devoir.

EDOUARD.

Eh bien! je tâcherai de me vaincre et de

faire bonne contenance devant lui. Mais sais-tu ce que me disoit tout-à-l'heure ma sœur? qu'il falloit prier ma tante ou mon papa de me défendre de donner la moindre chose de mes présens; que de cette manière, je conserverois mon honneur et toutes mes étrennes.

ALEXIS.

Et le repos de ta conscience, le conserverois-tu aussi par ce moyen?

EDOUARD.

Hélas! non; je sentois déjà en moi qu'il seroit malhonnête d'en user ainsi.

ALEXIS.

Pourquoi donc balancer davantage? O mon cher Edouard! ne résistons jamais à ces premiers sentimens de droiture et de générosité. Tu verras bientôt quel plaisir on trouve à les suivre. Est-ce que nous aurions besoin de toutes ces babioles pour être heureux? Va, je te promets de n'en être que plus empressé à te procurer d'autres amusemens. Si mon amitié est quelque chose pour toi, je t'en aimerai cent fois davantage de te voir honnête et délicat.

EDOUARD.

Oui, je le suis, je veux l'être, mon cher Alexis, et c'est à toi que je le devrai. Je me

fais gloire de sentir le prix de ton conseil; et je le suivrai quoi qu'en ait pu dire ma sœur. Fi de ces misères! Pour te prouver combien je les méprise, je vais encore mettre deux cornets de pastilles de plus dans la portion de Charles.

ALEXIS.

Bien comme cela, mon ami! C'est le triomphe d'un héros qui revient victorieux d'une bataille.

EDOUARD.

Prends toujours soin de ma foiblesse, et si tu me voyois fléchir, parle pour moi.

ALEXIS.

Je n'en aurai pas besoin. Mais doucement, c'est Charles qui s'avance.

SCÈNE X.

CHARLES, EDOUARD, ALEXIS.

CHARLES, *avec l'air un peu embarrassé.*

Bonjour, Edouard. Alexis est venu me dire que tu me demandois. Me voici. Je suis cependant fâché.....

EDOUARD.

De quoi es-tu fâché, mon ami?

CHARLES.

De ce que mes étrennes ont été si misérables, et de ce que je.....

EDOUARD.

N'est-ce que cela? Sois tranquille.

ALEXIS.

Edouard n'en est que plus content de pouvoir suppléer à ce qui vous a manqué. N'est-ce pas, Edouard?

EDOUARD.

C'est de tout mon cœur. (*Il prend Charles par la main, et le conduit vers la table.*) Tiens, voilà tous mes présens que nous avons d'abord partagés en deux portions bien égales. J'ai encore ajouté quelque chose de plus à la tienne, pour ne te laisser rien à regretter.

ALEXIS.

Il y avoit deux choses qui n'étoient pas de nature à être partagées, le microscope et le loto. Edouard, suivant vos conventions, pouvoit les garder pour lui. Il a mieux aimé vous donner le loto, de peur d'avoir le moindre reproche à se faire.

EDOUARD.

J'ai regret que ces figures de porcelaine n'aient pu se partager par nombre égal. J'ai

gardé les neuf Muses; mais pour remettre l'égalité, je te laisse, avec les quatre Saisons, un cent de jetons de nacre et cette bourse qui me revenoit. Tu n'en es pas moins le maître de choisir entre ces deux lots.

CHARLES.

Et non, mon ami, je suis content.

EDOUARD.

Je ne le suis pas encore, moi. J'ai laissé dans le buffet un gâteau dont la moitié m'appartient; je te le donnerai tout entier. Je cours le chercher. (*Il s'éloigne.*)

CHARLES *veut courir après lui pour le rappeler.*

Où vas-tu donc? ce n'est pas la peine.

ALEXIS *l'arrêtant.*

Laissez-le faire, M. Charles. (*A Edouard.*) Oui, va, va, mon ami.

SCÈNE XI.

CHARLES, ALEXIS.

ALEXIS.

Eh bien! monsieur, convenez-en, Edouard est un garçon qui pense avec bien de la noblesse. Vous le voyez, sa promesse

est pour lui plus que tout ce qu'il a de plus précieux. Au lieu de s'affliger du désavantage qu'il trouve dans vos conventions, il se fait un plaisir de surpasser votre attente et de combler votre joie.

CHARLES *confus.*

Est-il vrai ? Vous me faites rougir et je ne sais comment.....

ALEXIS.

Ce n'est pas votre faute si vos parens ne vous ont pas mieux traité cette année.

CHARLES, *en se détournant.*

Le pauvre Edouard !

ALEXIS.

Vous l'offensez par votre pitié. Il ne se trouve pas du tout à plaindre. C'est la honte de vous en imposer qui l'auroit rendu malheureux. Voyez toutes vos richesses, et réjouissez-vous.

SCÈNE XII.

EDOUARD, CHARLES, ALEXIS.

EDOUARD *revenant avec un grand gâteau qu'il présente à Charles.*

TIENS, voilà qui t'appartient par-dessus le marché.

CHARLES, *le repoussant d'une main, et de l'autre se cachant le visage.*

Non, non, c'en est trop.

EDOUARD.

Prends-le, je te le donne; et ne crois pas que ce soit par le remords de t'avoir célé quelque chose! Alexis peut t'en être garant.

ALEXIS, *en regardant fixement Charles.*

Oui, je le suis à la face de tout l'univers. (*Charles s'essuie les yeux.*) Mais je crois que vous pleurez, M. Charles. Qu'avez-vous donc?

CHARLES.

Rien, rien, si ce n'est que je suis un malheureux qui.... qui vous a trompé.

ALEXIS.

Toi, me tromper? Non, c'est impossible. Ne sommes-nous pas amis dès l'enfance? fils de bons voisins et de bons amis?

CHARLES.

Et c'est ce qui me rend plus coupable. Je ne mérite pas que tu penses si noblement de moi. (*Il prend la main d'Edouard.*) Je puis cependant te montrer que je ne suis pas encore tout-à-fait indigne de ton estime. Il est bien vrai que je n'ai rien reçu de mon papa en bagatelles et en friandises, mais.....

mais..... (*Il fouille dans sa poche*) voici trois louis que je lui ai demandés à la place, et qu'il m'a donnés. Tu le vois, j'étois un trompeur, tandis que tu étois si généreux à mon égard. Voici la moitié de mon argent. Il t'appartient de droit. Seulement par pitié, pardonne-moi ma coquinerie, et reste mon ami.

EDOUARD, *lui sautant au cou.*

Oh ! toujours, toujours ! toute ma vie ! Comme tu me ravis de plaisir ! non pas à cause de l'argent, car sûrement je ne le prendrai pas.....

SCÈNE XIII.

EDOUARD, CHARLES, ALEXIS, VICTORINE.

VICTORINE.

Allons, vîte, vîte, qu'Alexis vienne trouver mon papa !

ALEXIS.

O ma chère Victorine, ne pourroit-il attendre un moment ? Ce seroit me dérober un plaisir, un plaisir....

VICTORINE.

Oui, de faire quelque nouvelle escroque-

rie à mon frère? Venez, venez, mon papa n'est pas fait pour vous attendre, je crois. (*Elle le prend par la main et l'entraîne.*)

EDOUARD.

Ma sœur, ma sœur! quelques minutes encore!

VICTORINE, *en se retournant, d'un air moqueur.*

Mon frère, mon frère! Non, cela n'est pas possible. (*Elle sort avec Alexis.*)

SCÈNE XIV.

CHARLES, EDOUARD.

EDOUARD, *prenant la main de Charles.*

O mon cher ami, que je suis touché de ce noble retour! Je n'étois pas en droit de l'espérer.

CHARLES.

Comment? lorsque tu me donnois la moitié de ton bien, sans attendre rien de moi?

EDOUARD.

Ah! ne me fais pas honneur de cette générosité. Tu ne sais pas tout ce qu'il m'en coûtoit. Non, jamais je n'aurois eu la force de tenir ma parole sans les encouragémens d'Alexis.

CHARLES.

Eh! c'est à lui que je dois aussi le bonheur de n'avoir pas achevé ma fourberie. Il m'en a fait sentir si vivement l'indignité. Lorsqu'ensuite je suis venu, et que j'ai vu combien de loyauté tu avois mis dans le partage...

EDOUARD.

Moi, le partage? C'est lui qui l'a fait. Je ne sais comment il a pu s'y prendre; mais il me faisoit trouver du plaisir à me dépouiller. Il y a pourtant bien des choses que j'ai ajoutées de moi-même. Je te donnois, et je croyois m'enrichir.

CHARLES.

Ah! garde tout cela, je n'en veux plus. Que je me trouve heureux d'être débarrassé de ce poids! Toi, mon meilleur ami, je n'aurois plus osé te regarder en face. J'étois loin de croire qu'on eût tant à souffrir pour devenir un malhonnête homme.

EDOUARD.

Et moi donc, comme j'étois tourmenté! Je sens bien maintenant le plaisir d'avoir été généreux! Voilà cependant ce que nous devons à l'honnête Alexis! Si pauvre, avoir tant de droiture! N'est-ce pas qu'il n'a rien exigé de toi pour te découvrir mes richesses?

CHARLES.

Lui, mon cher Édouard ? D'où te viendroit ce vilain soupçon ?

EDOUARD.

C'est ma sœur qui, par jalousie, vouloit me le faire accroire.

CHARLES.

Ah ! si tu l'avois entendu parler de toi ! Comme il soutenoit vivement ton parti ! J'ai eu besoin de toute mon adresse pour le faire jaser. Oui, dès ce moment, il vient d'acquérir mon estime pour toute sa vie; et je veux lui donner l'autre moitié qui me reste de mes trois louis.

EDOUARD.

Non, Charles, c'est à moi de le récompenser, et j'en sais le moyen. Garde ton argent avec la moitié qui te revient de mes étrennes.

CHARLES.

Que dis-tu ? Moi ? Jamais. Tiens, plutôt, donnons-lui tout ce qui devoit entrer dans notre échange. Nous avons mérité de le perdre et lui de le gagner.

EDOUARD.

Oh ! de tout mon cœur ! Sais-tu ce qu'il faut faire ? Nous pouvons nous donner bien

du plaisir. Je vais faire porter tout cela chez lui, pour qu'il le trouve à son retour.

CHARLES.

Bien ! bien ! pourvu qu'il n'aille pas revenir assez tôt pour nous en empêcher.

EDOUARD.

Je vais appeler un domestique. Toi, range tout dans cette corbeille. Je reviens comme l'éclair. (*Il sort en courant.*)

SCENE XV.

CHARLES, *en remplissant la corbeille.*

Ce brave Alexis, comme nous allons le rendre content ! et je serai de moitié dans la joie qu'il va goûter. Ah ! je ne la céderois pas pour dix fois toutes ces jolies étrennes. Qui m'eût dit que j'aurois encore plus de plaisir à lui donner tout ce que j'ai tant desiré, qu'à le garder pour moi ? Je voudrois être mon papa pour l'enrichir. Graces à lui, je sens à présent qu'être juste et honnête, c'est être plus heureux que de posséder les plus grands biens.

SCENE XVI.

EDOUARD, CHARLES, COMTOIS.

EDOUARD, *à Comtois, qui le suit.*

Entrez, entrez, Comtois. (*Il ferme la porte au verrou.*) C'est pour une corbeille que vous me ferez le plaisir de porter chez Alexis.

COMTOIS.

Oh! de grand cœur, monsieur. Nous aimons tous cet excellent jeune homme.

EDOUARD, *à Charles.*

As-tu fini, mon ami?

CHARLES.

J'aurai bientôt fait. Il ne reste plus que les porcelaines, que je vais mettre par-dessus, pour qu'elles ne soient pas endommagées.

EDOUARD.

C'est bien pensé; mais dépêche-toi, de peur qu'il n'arrive.

CHARLES.

Voilà qui est fini.

EDOUARD, *à Comtois.*

Bon! vous n'avez qu'à prendre la corbeille, et la porter secrètement où je vous

ai dit. Allez-y, je vous prie, tout de ce pas, et sur-tout, prenez bien garde à ne rien casser.

CHARLES.

Attends donc, voici les trente-six francs qui lui reviennent de ma part. Il faut que je les enveloppe dans un morceau de papier, et je les mettrai dans la bourse de jetons. (*On entend la voix d'Alexis, qui frappe à la porte, et qui dit*) : Ouvrez, ouvrez, c'est moi.

EDOUARD.

O mon Dieu ! qu'allons-nous faire ! (*En se retournant vers la porte.*) Un moment, Alexis, je vais t'ouvrir.

CHARLES, *mettant l'argent à demi enveloppé dans la main de Comtois.*

Tenez ; vous glisserez ceci dans la corbeille.

EDOUARD, *en lui présentant la corbeille.*

Prenez-la sous le bras et tenez-vous caché dans un coin.

CHARLES.

Oui, oui, tout contre la muraille. Et vous tâcherez de vous esquiver sans qu'il vous voye.

COMTOIS.

Laissez-moi faire.

ALEXIS, *de derrière la porte.*

Eh bien ! m'ouvrirez-vous ? Edouard, ton papa me suit de près.

EDOUARD, *à Charles.*

Je peux lui ouvrir maintenant?

CHARLES.

Oui; c'est fait. (*Il fait signe à Comtois de ne pas faire de bruit.*)

SCÈNE XVII.

EDOUARD, CHARLES, ALEXIS, COMTOIS.

EDOUARD, *ouvrant la porte à Alexis.*

Je te demande pardon, mon cher ami, de t'avoir fait attendre. C'est que nous étions occupés. (*Il le prend par la main, et se place de manière à lui cacher la corbeille et Comtois.*)

ALEXIS.

Et à quoi donc? (*Il surprend Charles qui fait signe à Comtois de sortir.*) A qui en veut-il avec ses mines? (*Il se retourne et apperçoit le domestique.*) Ha ! ha ! qu'est-ce qu'il porte là? (*Il va vers lui, et veut regarder dans la corbeille.*)

COMTOIS *lui retenant le bras.*

Doucement, M. Alexis; c'est un secret.

ALEXIS.

Comment? Du mystère?

COMTOIS.

Vous l'apprendrez tantôt chez vous. (*Il veut sortir. Alexis l'arrête.*)

ALEXIS.

Je veux le savoir en ce moment. Ah! si j'avois deviné! Me feriez-vous cet outrage, mes chers amis?

EDOUARD.

Qu'appelles-tu un outrage? C'est le foible prix du service que tu viens de nous rendre. (*Il reprend la corbeille, et la lui présente.*) Oui, mon cher Alexis, tout cela est à toi.

CHARLES, *lui présentant aussi le paquet d'argent que Comtois lui remet.*

Et ceci encore. (*Alexis le repousse. Charles le jette dans la corbeille qu'Edouard continue de lui offrir.*)

ALEXIS.

Que faites-vous? Non, non, jamais.

EDOUARD.

Je le veux.

CHARLES.

Je vous le demande en grace. Soyez seulement mon ami comme vous l'êtes d'Edouard.

COMTOIS.

Si j'osois joindre ma prière à celle de ces messieurs! Vous leur feriez trop de peine de les refuser. Je voudrois bien avoir, comme eux, la liberté de vous offrir aussi mon présent. Il seroit petit; mais je vous le donnerois de bon cœur. Vous êtes béni dans toute la maison.

ALEXIS.

O mon cher Edouard, mon généreux Charles! (*Il les embrasse.*) Et vous, mon brave Comtois! (*en le regardant d'un air attendri*) vous me faites pleurer d'admiration et de plaisir. Mais votre bon cœur vous conduit trop loin. Je n'ai point mérité ce que vous faites pour moi; je ne l'accepterai jamais.

EDOUARD.

Veux-tu me chagriner?

CHARLES.

Est-ce que vous ne voulez point de mon amitié?

SCÈNE XVIII.

M. DUFRESNE, EDOUARD, CHARLES, ALEXIS, COMTOIS.

M. DUFRESNE *qui est entré depuis un moment sans être apperçu, et s'est arrêté pour jouir de ce spectacle, lève ses mains et ses regards vers le ciel; ensuite, il s'avance, comme s'il n'avoit rien entendu, et dit:*

Eh bien! vous trouverai-je toujours en querelle?

EDOUARD, *courant à lui.*

Ah! mon papa! venez nous accorder. Alexis nous traite bien durement. Il m'a rendu fidèle à ma parole....

CHARLES.

Il me rend à l'honneur.....

EDOUARD.

Et il méprise notre reconnoissance.

ALEXIS, *se jetant dans les bras de M. Dufresne.*

O mon digne protecteur, mon second père! sauvez-moi, sauvez-moi de leur générosité. Je viens de me justifier auprès de vous de la méfiance qu'on vouloit vous ins-

pirer sur mon compte ; et j'irois maintenant me démentir ! Non, non, je me rendrois suspect à moi-même de n'avoir agi que par intérêt. Ne me laissez pas corrompre, je vous en conjure.

M. DUFRESNE.

Mes chers enfans, que vous me ravissez ! Non, mon brave Alexis, ces présens ne sont rien pour payer tant de délicatesse et de désintéressement. Je vais mettre fin à ce noble démêlé. (*A Edouard et à Charles.*) Que chacun de vous garde ce qui lui appartient. Je prends sur moi votre reconnoissance.

EDOUARD.

Ah ! mon papa, de quel plaisir voulez-vous me priver !

CHARLES.

Vous me punissez, monsieur, comme je le méritois peut-être tout-à-l'heure ; mais vous êtes témoin de mon changement. Ah ! par pitié, daignez vous joindre à moi pour obtenir d'Alexis.....

ALEXIS *à M. Dufresne.*

Non, non, de grace ne m'y contraignez point.

M. DUFRESNE.

Je l'exige de toi, mon ami. Il n'y auroit que de l'orgueil et de la dureté à lui dérober le plaisir de faire du bien, dont tu viens de lui faire goûter, peut-être pour la première fois, la douce jouissance. Prends cet argent, et donne-le à ta mère qui t'a inspiré une si noble façon de penser.

ALEXIS.

Vous m'y forcez, monsieur, je vous obéis. Oh! quelle joie pour elle! Mais au moins, qu'Edouard garde ses présens!

M. DUFRESNE *tirant sa bourse.*

Eh bien! qu'il les reprenne pour les partager avec son ami. Je les rachète en son nom pour ces trois louis d'or.

ALEXIS.

Ah! mon cher M. Dufresne! arrêtez, arrêtez. Je ne sais, tant je suis pénétré de joie et de reconnoissance.... Ma pauvre mère! Il y a bien long-temps qu'elle ne se sera vue si riche! O mes bons amis! (*Il embrasse Edouard et Charles, sans pouvoir leur parler.*)

M. DUFRESNE, *à Edouard.*

Mon fils, je te dois aussi une récompense

pour ta docilité à suivre les nobles conseils d'Alexis.

EDOUARD.

Eh ! mon papa, comment pouvez-vous me récompenser mieux que par ce que vous faites envers lui ?

M. DUFRESNE.

Ce n'est rien encore. Il n'a été jusqu'ici que le compagnon de tes plaisirs ; je veux qu'il le soit de tes exercices et de tes études. Je ne mettrai point de différence dans votre éducation.

EDOUARD.

Oh ! comme je vais profiter près de lui !

ALEXIS, *se jetant aux genoux de M. Dufresne.*

Voulez-vous me faire mourir de l'excès de vos bontés ?

M. DUFRESNE *le relevant.*

Non, je veux que tu vives pour aimer mon fils, comme j'aimois ton père.

CHARLES.

Laissez-moi aussi prendre part à votre amitié. Je commence à ne pas m'en croire tout-à-fait indigne ; et je le dois à vos exemples.

M. DUFRESNE.

Oui, mes amis, tel est l'empire de la vertu, d'élever jusqu'à elle tout ce qui l'approche. Vivez toujours unis, pour vous fortifier dans la droiture et dans l'honneur; et soyez hommes ce que vous êtes enfans.

LE VIEUX CHAMPAGNE.

M. DORVAL, PAULIN son fils.

PAULIN.

Mon papa, je sais où vous trouver un très-bon domestique, lorsque vous renverrez le vieux Champagne.

M. DORVAL.

Qui t'a chargé de ce soin? Est-ce que je pense à le renvoyer?

PAULIN.

Vous voulez donc toujours garder ce vieux garçon? Un jeune domestique seroit, je crois, bien mieux notre affaire.

M. DORVAL.

Comment, Paulin? Voilà une bien mauvaise raison pour se dégoûter d'un ancien serviteur. Tu l'appelles vieux garçon? Tu devrois en rougir, mon fils. C'est à mon service qu'il a vieilli. Ce sont peut-être les soins qu'il a pris de ton enfance, et les inquiétudes que lui ont causé tes maladies, qui ont avancé son âge. Tu vois donc com-

bien il seroit ingrat et déraisonnable de prendre de l'aversion pour lui à cause de sa vieillesse. Et crois-tu avoir plus de raison de me dire qu'un jeune domestique seroit bien mieux notre affaire? Ce discernement est au-dessus de ton âge. Il demande plus d'expérience que tu ne peux en avoir acquis. Je te ferai sentir, dans un autre moment, l'avantage qu'un vieux domestique a sur un jeune, pour l'exactitude et la sûreté du service.

PAULIN.

Je le crois, puisque vous le dites, mon papa. Mais il porte perruque: et cela fait une drôle de figure de voir un homme en perruque planté debout derrière votre chaise pour vous servir. Je ne puis tourner les yeux sur lui, sans me sentir l'envie d'éclater de rire.

M. DORVAL.

C'est d'un bien mauvais caractère, mon fils; je ne te l'aurois jamais soupçonné. Tu sais qu'il a perdu ses cheveux dans une maladie longue et dangereuse? Te moquer de lui, n'est-ce pas insulter à Dieu, qui lui a envoyé cette maladie?

PAULIN.

Mais il est grognon, et il n'est pas si éveillé que les autres.

M. DORVAL.

Champagne peut être sérieux ; il n'est pas grognon. Il est vrai qu'il n'est pas aussi ingambe qu'un jeune drôle de dix-huit à vingt ans. Mais a-t-il mérité pour cela ton aversion ? O mon fils ! cette pensée me fait frémir ! Tu auras donc aussi de l'aversion pour moi, si Dieu me fait la grace de m'accorder une longue vieillesse ?

PAULIN.

Oh ! non, mon papa, je ne suis pas si méchant.

M. DORVAL.

Et crois-tu ne pas l'être de haïr Champagne, parce que ses années l'empêchent d'être aussi alerte qu'autrefois ?

PAULIN.

J'ai tort, mon papa, j'en conviens; et je vous assure que j'ai bien du regret d'avoir...

M. DORVAL.

Pourquoi t'interrompre ? Quel est ton regret, dis-tu ?

PAULIN.

Si je vais vous révéler mes fautes, vous

vous fâcherez contre moi, et je n'y gagnerai qu'une punition.

M. DORVAL.

Tu sais, mon fils, que je n'aime pas à punir, et que je n'emploie ce moyen que bien rarement. C'est par la raison et par la tendresse que je cherche à vous corriger, ta sœur et toi. Je ne connois point la faute que tu as commise; ainsi je ne puis te promettre une exemption absolue de châtiment. Est-ce une condition que tu aurois prétendu mettre à ton aveu? Tu sais quelle est ma tendresse pour toi. C'est la seule caution que je veux te donner. Tu peux t'y reposer avec autant de confiance que sur mes promesses.

PAULIN.

Eh bien! mon papa, je vous avouerai que..... j'ai appelé Champagne.... vieux coquin.

M. DORVAL.

Comment? Cela est-il possible? As-tu pu oublier ainsi ce que tu dois à un brave homme? Et Champagne t'a-t-il entendu?

PAULIN.

Oui, mon papa; c'est ce qui me fâche.

M. DORVAL.

C'est très-bien d'en être fâché; mais il ne

suffit pas de sentir du regret d'avoir outragé personnellement un de nos semblables, on doit sentir le même remords de l'avoir outragé hors de sa présence.

PAULIN.

Oui, je me repens d'avoir injurié Champagne : mais ce qui m'afflige le plus, c'est de l'avoir traité ainsi en face ; car.....

M. DORVAL.

Tu as commencé de m'ouvrir ton cœur, achève.

PAULIN.

Oui, mon papa.... car Champagne, lorsque je l'ai eu ainsi maltraité, s'est mis à pleurer, et il a dit : Ce n'est pas assez des incommodités de mon âge, il faut encore que je sois la risée de l'enfance !

M. DORVAL.

Le pauvre Champagne ! Je le connois, cette injure lui aura déchiré le cœur. Il est dur, à son âge, d'être le jouet d'un enfant ; mais combien l'on doit souffrir, lorsque l'on reçoit cette injure d'un enfant qu'on a vu naître, et à qui l'on a rendu des services dont rien ne peut l'acquitter ?

PAULIN.

Ah ! mon papa, combien je suis coupable !

Je veux lui en demander pardon; et soyez sûr que de ma vie il n'aura à se plaindre de moi.

M. DORVAL.

Très-bien, mon fils. C'est à cette condition seulement que Dieu et moi nous pouvons te pardonner. Nous sommes tous foibles, et nous pouvons nous laisser emporter un moment à nos passions. Mais, revenus à nous-mêmes, il faut nous bien pénétrer du repentir de nos fautes, forcer notre orgueil à les réparer, et travailler de toutes nos forces à nous en garantir dans la suite. Mais je voudrois bien savoir ce qui a pu te porter à cette indignité contre Champagne. T'avoit-il offensé?

PAULIN.

Oui, mon papa.... du moins je me le figurois. Je jouois de ma sarbacane, et je visois à lui tirer mes pois au visage. Finissez donc, monsieur Paulin, m'a-t-il dit, ou je vais me plaindre à votre papa. Je me suis fâché de sa menace, et c'est alors que je l'ai injurié.

M. DORVAL.

C'est donc de propos délibéré que tu as cherché à le mortifier?

PAULIN.

Je ne puis en disconvenir.

M. DORVAL.

C'est ce qui aggrave ta faute, et ce qui lui a arraché des larmes.

PAULIN.

Ah ! mon papa, si vous me le permettez, je cours le chercher de ce pas, et lui faire mes excuses. Je ne serai pas tranquille qu'il ne m'ait pardonné.

M. DORVAL.

Oui, mon fils, il ne faut jamais différer un instant de remplir son devoir. Je t'attends ici. (*Paulin sort, et revient quelques momens après d'un air satisfait.*)

PAULIN.

Mon papa, je suis content de moi : Champagne m'a pardonné de bon cœur. Oh ! je ne crois pas qu'il m'arrive jamais de commettre pareille faute.

M. DORVAL.

Dieu veuille t'en préserver. Sans lui, tu ne peux te répondre de la plus ferme résolution.

PAULIN.

Et que dois-je faire pour que Dieu m'en préserve ?

M. DORVAL.

Lui demander son secours. Il ne te le refusera pas.

PAULIN.

Je le lui demanderai du fond de mon cœur. Mais, mon papa, il y a encore une autre chose que je viens de faire sans votre permission, et qui vous fâchera peut-être.

M. DORVAL.

Qu'est-ce donc, mon fils ?

PAULIN.

L'écu de six francs dont vous m'aviez fait cadeau le jour de ma fête, je l'ai donné à Champagne.

M. DORVAL.

Pourquoi en serois-je fâché ? Je trouve fort bien que tu fasses de bonnes actions de toi-même, et sans m'en avoir prévenu. Tu peux disposer de tout l'argent que je te donne. C'est ton bien. Tu ne pouvois en faire un meilleur usage. Il faut s'accoutumer de bonne heure à une prudente générosité. Champagne en a-t-il paru bien content ?

PAULIN.

Il pleuroit de joie; et je me réjouissois de le voir pleurer.

M. DORVAL.

Je te sais gré de ce sentiment, mon cher fils. Un bon cœur se réjouit toujours d'avoir adouci la misère de ses semblables. Toutes les vertus font naître la joie dans notre ame; mais aucune n'y laisse un souvenir plus long et plus satisfaisant que la bienfaisance.

PAULIN.

Ah ! si jamais je possède quelques biens, je veux soulager tous ceux qui souffriront autour de moi.

M. DORVAL.

La dernière prière que j'adresserai à Dieu, sera de fortifier cette vertu dans ton cœur, et de te mettre en état de l'exercer.

PAULIN.

Serai-je toutes les fois aussi content qu'aujourd'hui ?

M. DORVAL.

C'est le seul plaisir qui ne s'affoiblisse jamais. Cherche sur-tout à le goûter dans l'intérieur de ta maison. Si tes domestiques sont gens de bien, tu dois encore plus gagner leur attachement par de bons procédés, que par de l'argent. Il ne faut cependant pas négliger de leur faire de temps en temps de petits

cadeaux. Si tu sais les faire à propos et avec grace, tu feras de tes gens tes plus sûrs amis.

PAULIN.

Mais, mon papa, n'ont-ils pas leurs gages?

M. DORVAL.

Ils les ont pour faire leur service et rien de plus. Mais de petits présens feront naître leur affection, et ils iront au-delà de leur devoir.

PAULIN.

Je ne vous comprends pas trop bien, mon papa.

M. DORVAL.

Je vais t'éclaircir ma pensée, par l'exemple de Champagne. Je lui donne ses gages, son vêtement et sa nourriture pour me servir. Lorsqu'il m'a servi, ne sommes-nous pas quittes? et me doit-il quelque chose de plus? Cependant, tu sais qu'il prend soin de tout dans la maison; qu'il s'est rendu de lui-même le surveillant de tous les autres domestiques, et qu'il m'a souvent épargné bien des pertes. Il fait tout cela par attachement, et sans aucun ordre particulier, parce que j'ai su mériter sa reconnoissance par

quelques dons légers que je lui ai faits dans certaines occasions. Lorsque ton âge te permettra de te répandre dans la société, tu n'entendras, dans toutes les maisons, que des plaintes sur la négligence et l'ingratitude des domestiques. Sois persuadé, mon fils, que c'est le plus souvent la faute des maîtres, pour avoir voulu leur inspirer plus de crainte que d'attachement.

PAULIN.

Maintenant, je vous comprends à merveille, et je me servirai un jour de vos leçons et de votre exemple.

M. DORVAL.

Tu n'auras jamais lieu de te repentir de les avoir suivis. Je les ai hérités de mon père, et je me souviendrai toujours de ce qu'il avoit coutume de nous raconter à ce sujet.

PAULIN.

Ah! mon papa, si cela ne vous importune pas, je serai bien aise d'entendre cette histoire

M. DORVAL.

Je me fais un plaisir de t'accorder cette récompense de ton repentir, et de ta bienfaisance envers l'honnête Champagne.

« M. de Floré, brave militaire, retiré du

service, vivoit sur ses terres avec une épouse respectable, et cinq enfans dignes d'être nés de si honnêtes parens. Les habitans des villages voisins étoient pénétrés pour eux de vénération; et cette famille réunie, formoit le spectacle le plus touchant qu'on puisse imaginer. La douceur du caractère de M. de Floré, et l'ordre qui régnoit dans sa maison, lui concilioient la bienveillance et l'admiration de tous ceux qui avoient le bonheur de le connoître. Tous les jeunes gens du canton s'empressoient d'entrer à son service; et lorsqu'il venoit à y vaquer une place, soit par la mort, soit par la retraite d'un domestique, cette place étoit recherchée comme un emploi honorable. Le contentement se peignoit sur le visage de tous ses gens. On auroit cru voir des enfans respectueux autour de leur père. Ses ordres étoient si justes et si modérés, que jamais un seul n'avoit eu la pensée de lui désobéir. La concorde régnoit entr'eux, comme parmi des frères: ils ne disputoient que de zèle pour le service de leur maître, et d'attachement à ses intérêts. Un ancien camarade de M. de Floré, qu'on nommoit M. de Furcy, retiré, comme lui, sur ses terres, mais dans une province

assez éloignée, vint un jour lui rendre visite, en passant près de son château pour se rendre à la capitale. Après divers propos, la conversation tomba sur les désagrémens attachés aux soins d'un ménage. M. de Furcy soutenoit que la vigilance sur ses domestiques étoit l'occupation la plus fatigante pour lui; qu'il n'en avoit jamais trouvé que d'insolens, de paresseux, d'inattentifs aux besoins de leur maître. Oh ! pour cela, dit M. de Floré, je n'ai pas à me plaindre des miens. Depuis dix ans, je n'en ai reçu aucun sujet grave de plainte. Je suis très-content d'eux, et ils le sont de moi. C'est, dit M. de Furcy, un bonheur bien peu ordinaire. Il faut que vous ayez quelque secret particulier pour former de bons domestiques, et pour les maintenir dans leur perfection. Ce secret est très-simple, répondit M. de Floré, et le voici, continua-t-il, en allant chercher une grande cassette. Je ne vous comprends pas, reprit M. de Furcy. M. de Floré, sans lui répliquer, ouvrit la cassette. M. de Furcy y vit six tiroirs avec ces étiquettes. *Dépenses extraodinaires. — Pour moi. — Pour ma femme. — Pour mes enfans. — Gages de mes domestiques. — Gratifications. —*

Comme j'ai toujours en avance un an de mon revenu, reprit alors M. de Floré, j'en fais six portions au commencement de chaque année. Dans le premier tiroir je mets une certaine somme, inviolablement réservée aux besoins imprévus. Dans le second, est celle que je destine à mon entretien. Le troisième renferme l'argent nécessaire pour les dépenses intérieures du ménage et les épingles de ma femme. Le quatrième, tout ce qu'il doit m'en coûter pour l'éducation soignée que je donne à mes enfans. Les gages de mes gens sont dans le cinquième. Dans le sixième enfin, sont les gratifications que je leur accorde. C'est à ce dernier tiroir que je dois le bonheur de n'avoir jamais eu de mauvais domestiques. L'argent de leurs gages est pour ce que leur devoir exige d'eux; mais les gratifications que je leur distribue en certaines occasions, sont pour ce qui n'est pas rigoureusement compris dans leur devoir, et que leur seule affection pour moi les engage à faire au-delà de mes ordres et de mes vœux ».

LA PHYSIONOMIE.

Monsieur d'Orville ayant un jour surpris sa fille Agathe fort occupée devant son miroir, ils eurent, à ce sujet, l'entretien suivant.

M. D'ORVILLE.

Te voilà bien parée, Agathe; tu as sans doute des visites à recevoir ou à rendre?

AGATHE.

Oui, mon papa; je dois aller passer la soirée chez les demoiselles Saint-Aubin.

M. D'ORVILLE.

J'ai cru que tu allois figurer dans quelque cercle de duchesses. A quoi bon toute cette parure pour des amies que tu vois tous les jours?

AGATHE.

C'est que, mon papa, c'est que..... lorsqu'on va chez les autres, on ne doit pas être en désordre, comme on l'est chez soi.

M. D'ORVILLE.

Tu es donc ordinairement en désordre *chez toi*?

AGATHE.

Oh ! non ; mais vous sentez que cela doit faire une différence.

M. D'ORVILLE.

J'entends : tu veux dire qu'on doit être un peu mieux arrangée. Mais il m'a semblé, en entrant, que tu t'occupois aussi du soin de ta mine et de ton maintien. Ton miroir te dit-il que tes études t'aient réussi ? (*Agathe baisse les yeux et rougit.*) Quel est donc ton dessein ?

AGATHE.

Mon papa, c'est qu'on n'est pas fâchée de plaire, et.... sur-tout, qu'on ne veut pas se montrer d'une manière à faire peur.

M D'ORVILLE.

Ha ! ha ! il dépend donc de nous de plaire, ou de faire peur ?

AGATHE.

Non pas tout-à-fait. J'entendois par-là...., ce qu'on entend ordinairement par faire peur.

M. D'ORVILLE.

Je serois bien aise de l'apprendre. Cela peut me servir aussi à moi.

AGATHE.

Mais, par exemple, lorsqu'on est criblé

de petite-vérole, qu'on a le nez épaté, la bouche trop fendue, et les yeux chassieux.

M. D' ORVILLE.

Graces à Dieu, tu n'as aucune de ces difformités, et tu as même une physionomie assez drôle. Que te faut-il de plus pour ne pas être à faire peur, et pour plaire généralement?

AGATHE.

Ah! mon cher papa, je ne sais comment cela se fait; mais il y a dans le nombre de mes amies des mines fort jolies qui ne me plaisent guère. Il y en a d'autres, au contraire, qui me plaisent beaucoup, quoiqu'on ne les trouve pas jolies.

M. D' ORVILLE.

Peux-tu me faire confidence de tes sentimens? Fais-moi d'abord connoître celles qui sont d'une jolie figure, et qui cependant n'ont pas le bonheur de te plaire.

AGATHE.

Cela est aisé. Je vous nommerai d'abord mademoiselle Blondel. Elle a une peau fine et blanche comme la peau d'un œuf, des yeux bleus, une bouche vermeille; mais elle a des airs penchés qui la font paroître plus petite qu'elle ne l'est en effet. Elle tourne la tête

sur son épaule, de manière à se démonter le visage; elle traîne ses syllabes si lentement, que ses paroles semblent ne pas tenir ensemble, et elle vous regarde en parlant, comme si elle attendoit votre admiration pour ses sentences. Je vous nommerai ensuite mademoiselle Armand, l'aînée, qui passe pour la plus belle de la ville; mais elle a une mine si fière et si railleuse, que lorsque nous sommes rassemblées, nous ne pouvons nous ôter de l'esprit qu'elle nous méprise ou qu'elle se moque de nous. Pour mademoiselle Durand, la jolie brune, elle a un maintien si décidé et un ton si tranchant, qu'un garçon rougiroit.....

M. D'ORVILLE.

Doucement. De ce train-là, nous irions bientôt à la médisance. Nomme-moi plutôt celles qui, sans être jolies, ont su trouver grace à tes yeux.

AGATHE.

Vous connoissez bien Emilie Jansin? La petite-vérole l'a cruellement maltraitée; il lui en est resté même une tache sur l'œil gauche. Malgré cela, elle a une figure si agréable, qu'on croit y voir la bonté, la douceur et la complaisance. La cadette Armand louche

tant soit peu, parce que, dans son enfance, on lui a mis une espèce de paravent sur les yeux, qu'elle a eu rouges pendant plus d'un an. Elle regarde à droite pour voir ce qui est à gauche. Eh bien! on s'y accoutume, et nous l'aimons toutes à la folie; elle a tant de vivacité, tant de gaîté!

M. D'ORVILLE.

Tu le vois : les avantages extérieurs, et pour m'exprimer avec plus d'étendue, une peau blanche et douce, de belles dents, un nez bien tourné, une bouche vermeille, une taille fine et dégagée; en un mot, toutes les beautés de la figure ou de la personne ne suffisent donc pas uniquement pour plaire? Il faut encore une physionomie heureuse, et des manières engageantes.

AGATHE.

Très-certainement, mon cher papa; car autrement je ne saurois expliquer comment des personnes me plaisent, qui ne sont ni jolies, ni d'une belle taille, et comment d'autres me déplaisent avec tous ces avantages.

M. D'ORVILLE.

Mais pourrois-tu me dire pourquoi les premières ont quelque chose dans la physio-

nomie qui nous flatte plus agréablement que les traits réguliers des secondes ?

AGATHE.

Parce qu'apparemment on y découvre quelques marques du caractère, et que l'on est porté à croire que ceux qui ont un air de bonté dans les traits de la figure, doivent avoir un bon cœur.

M. D'ORVILLE.

Lorsque tu étois devant ton miroir, tu cherchois sans doute à donner à ton visage un air de bonté, pour qu'on imaginât que tu as aussi de la bonté dans le caractère ?

AGATHE.

Ne vous moquez pas de moi, mon papa, je vous prie.

M. D'ORVILLE.

Ce n'est pas mon dessein. Mais tu me disois toi-même tout-à-l'heure que tu voulois plaire, et tu convenois que ce moyen est le plus sûr pour y parvenir ?

AGATHE.

Certainement, oui.

M. D'ORVILLE.

Mais crois-tu qu'une pareille mine ne puisse pas être trompeuse, ou qu'on puisse

se donner le talent de plaire, et le déposer ensuite à sa volonté?

AGATHE.

Je le crois, mon papa; car je vous ai entendu dire cent fois à vous et à d'autres personnes : Je n'aurois jamais cru de cette petite fille qu'elle eût une physionomie si menteuse. Cet homme a l'air de la probité même, et il nous a trompés. Celui-ci, ou celui-là sait si bien composer son visage, qu'on jureroit qu'il possède toutes les vertus.

M. D'ORVILLE.

Mais étoit-il alors question de personnes que nous eussions vues long-temps, souvent, ou de bien près?

AGATHE.

Ah! je ne sais pas.

M. D'ORVILLE.

Ce faux jugement ne pourroit-il pas aussi provenir d'un manque de sagacité, ou de ce qu'on n'a pas assez remarqué si ces personnes ont toujours eu la même physionomie, ou si elles ne l'ont prise seulement que dans telle, ou telle occasion; ou enfin si tout, en elles, parle et agit d'après le même système.

AGATHE.

Que voulez-vous dire par-là, mon papa?

M. D'ORVILLE.

Si tout s'accorde bien, la figure, les yeux, le son de la voix, tous les traits du visage, que rien ne se démente et ne se contredise.

AGATHE.

Oh! voilà bien des choses pour faire attention à tout cela! Je croirois cependant que si je voyois quelqu'un long-temps et souvent, et que j'apportasse bien de l'attention à cet examen, je ne pourrois pas m'y tromper.

M. D'ORVILLE.

Pauvre enfant! ne t'y fie pas.

AGATHE.

Mais au moins, je pense que je puis bien voir dans mes amies ce qui est affecté, ou ce qui est naturel.

M. D'ORVILLE.

Ainsi, tu crois être assez instruite dans l'art de se contrefaire, et avoir assez de pénétration et de jugement pour distinguer, sur un visage, la vérité de l'hypocrisie? En vérité, je n'en aurois jamais tant attendu d'une tête si légère.

AGATHE.

Oh ! j'ai bien remarqué dans mademoiselle Blondel, que sa petite bouche, ses grands yeux, ses tours de tête et sa voix traînante, ne sont pas naturels ; et, au contraire, que la mine fière et moqueuse de mademoiselle Armand l'aînée, et les manières libres et hardies de mademoiselle Durand, n'ont rien d'affecté, parce que l'une est réellement vaine et dédaigneuse, et l'autre impudente.

M. D'ORVILLE.

Peut-être ne sont-elles pas encore assez avancées dans l'art de prendre une physionomie étrangère ? Quoi qu'il en soit, tu penses que nos aversions et nos penchans, nos vertus et nos défauts se peignent sur notre visage, et qu'on peut lire sur les traits d'une personne, comme dans un livre, ce qu'elle est au fond de son cœur ?

AGATHE.

Pourquoi pas ? Je n'ai encore vu aucune personne colère, avec une physionomie douce ; aucune personne envieuse, avec une physionomie riante ; aucune personne d'un caractère dur, avec une physionomie tendre. Voyez seulement notre voisine, ma-

dame de Gernon, de quel œil elle regarde les gens, comme si elle vouloit les dévorer, et comme elle parle d'une voix grondeuse. Toutes les fois que la vieille demoiselle d'Angennes vient chez nous, et que maman a compagnie, regardez bien comme ses yeux tournent autour d'elle, pour voir si quelque femme a quelque chose de nouveau ou de brillant dans sa parure, et de quel air de jalousie elle la parcourt toute entière, de la tête aux pieds, comme si elle souffroit de son bonheur.

M. D' ORVILLE.

Franchement, on ne risque pas beaucoup à juger sur leurs visages, que l'une est envieuse, et l'autre colère. Cependant, ne pourroit-il pas arriver quelquefois que la nature eût donné, avec des inclinations perverses, une figure prévenante, ou, au contraire, des traits ignobles, avec un cœur généreux?

AGATHE.

Je n'en sais rien. Mais j'aurois de la peine à le croire.

M. D' ORVILLE.

Et pourquoi donc?

AGATHE.

C'est que l'on voit à la figure d'une personne si elle est foible ou robuste, saine ou maladive, et qu'il doit en être de même du caractère.

M. D'ORVILLE.

Je vais cependant te citer deux traits historiques, qui semblent contrarier tes idées.

« Un homme, nommé Zopire, très-habile physionomiste, se piquoit, d'après l'examen de la conformation et de la figure d'une personne, de distinguer ses mœurs et ses passions dominantes. Ayant un jour considéré Socrate, il jugea que ce ne pouvoit être qu'un homme d'un mauvais esprit, et livré à des penchans vicieux, dont il nomma quelques-uns. Alcibiade, l'ami et le disciple de Socrate, qui connoissoit tout le mérite de son maître, ne put s'empêcher de rire du jugement du physionomiste, et de le taxer d'une profonde ignorance. Mais Socrate avoua qu'il avoit réellement reçu de la nature des dispositions à tous les vices qu'on venoit de lui reprocher, et qu'il ne s'en étoit préservé que par les efforts continuels de sa raison.

Esope, cet esclave doué de tant d'esprit, étoit si hideux et si contrefait, que lorsqu'on l'exposa en vente, aucun de ceux qui l'eurent envisagé, ne céda à la prière qu'il leur faisoit de l'acheter, jusqu'à ce que ses réponses spirituelles l'eussent fait connoître. Voilà deux exemples qui semblent établir le contraire de ce que tu soutenois. »

AGATHE.

En vérité, cela m'étonne par rapport à Socrate, dont je vous ai souvent entendu parler avec admiration, et par rapport à Esope, dont j'ai lu les fables avec tant de plaisir. Je les aurois cru l'un et l'autre de la plus belle figure du monde. Mais j'en reviens encore à ce que je vous ai dit, qu'on peut être laid, et avoir cependant un je ne sais quoi de sagesse, d'esprit ou de bonté dans la physionomie.

M. D'ORVILLE.

Tu as raison : les chagrins et les maladies peuvent déformer les traits; mais ce n'étoit pas le cas de Socrate. Il convenoit même qu'il avoit eu d'abord des inclinations vicieuses, et les traits de sa figure s'y rapportoient à merveille.

AGATHE.

Il me semble que sa réponse peut expliquer la difficulté. Il étoit né avec de mauvais penchans; mais comme il avoit en même temps beaucoup de raison, et qu'il vit bien que la colère, l'orgueil et l'envie étoient des vices affreux, il les combattit, et vint à bout de les vaincre. Son cœur se purgea de ses défauts, mais sa physionomie en garda encore la trace.

M. D'ORVILLE.

Tu me parois bien preste à la réplique. Il y a même quelque chose de vrai dans ton raisonnement. J'aurai cependant une petite question à te faire. Supposé que mademoiselle Armand, cette petite fille orgueilleuse dont tous les traits expriment la hauteur, l'amour-propre et le dédain, instruite par les sages représentations de ses parens, se fût bien convaincue de la folie de sa vanité, ou que des revers et des maladies lui fissent une loi de chercher à se rendre agréable aux autres, par l'affabilité, la douceur et la complaisance, en sorte qu'elle devint tout l'opposé de ce qu'elle est aujourd'hui; supposé qu'il en fût de même de tes autres amies, par rapport aux défauts que tu leur repro-

ches, ces traits d'orgueil, d'affectation et d'impudence se conserveroient-ils sur leurs figures? Et lorsque, par des efforts redoublés et soutenus, elles seroient parvenues à changer leurs vices dans les vertus contraires, le même changement ne s'opéreroit-il pas dans leur physionomie?

AGATHE.

Certainement oui, mon papa.

M. D'ORVILLE.

Ainsi la vérité pourroit bien se trouver entre nos deux raisonnemens. Socrate s'étoit livré, pendant toute sa jeunesse, à la folie de ses passions. Il avoit même gardé longtemps son humeur colère, puisqu'il prioit ses amis de l'avertir toutes les fois qu'ils le verroient prêt à s'y livrer. Lorsque, dans un âge plus mûr, il se fut instruit à l'école de la sagesse, il commença sans doute à combattre ses vices, à s'en corriger de jour en jour, et à s'élever peu à peu au plus haut degré de perfection dans toutes les vertus morales; mais il étoit trop tard pour corriger aussi sa physionomie. Ses fibres et ses nerfs s'étoient roidis; la beauté de son ame ne pouvoit plus percer sur sa figure. Elle étoit comme le soleil dans un ciel chargé de nuages

et de brouillards. Dans l'enfance, au contraire, où les traits ont plus de souplesse et de flexibilité, les diverses affections de l'ame viennent tour-à-tour s'y peindre dans toute leur énergie. Ainsi l'expression des vertus y remplacera celle des vices, si les vertus ont remplacé les vices dans le fond du cœur. C'est comme un voile léger qui, placé tour-à-tour sur la tête d'une belle Circassienne, ou d'une Négresse hideuse, laisse facilement entrevoir la beauté de l'une et la laideur de l'autre. Je ne sais si je m'explique assez clairement pour toi.

AGATHE.

Oh! je vous ai compris à merveille, graces à vos comparaisons; et pour vous prouver que j'en ai bien saisi l'esprit, je veux vous en faire une à mon tour. J'ai souvent gravé, sans peine, sur un jeune arbrisseau les lettres de mon nom, ou les chiffres de l'année; mais je n'aurois pu en venir à bout sur un vieux arbre, l'écorce eût été trop dure et trop rabotteuse.

M. D'ORVILLE.

Comment donc? tu m'étonnes. Mais quand ta comparaison ne seroit pas tout-à-fait exacte, il est toujours vrai que si nous ne

prenons que dans un âge avancé l'habitude des vertus, nous en paroîtrons moins aimables aux yeux des autres, parce que nos traits, long-temps accoutumés à peindre nos penchans vicieux, ne se prêteront qu'avec peine à l'expression de nos sentimens actuels. Et que devons-nous en conclure ?

AGATHE.

Qu'il faut.... qu'il faut....

M. D'ORVILLE.

Réfléchis bien à ton idée, avant de t'exprimer.

AGATHE.

Qu'il faut travailler de bonne heure à se donner une physionomie de vertu.

M. D'ORVILLE.

Mais si nous n'étions pas dans notre cœur ce que notre physionomie annonce, ce contraste ne se feroit-il pas remarquer ? Tu disois tout-à-l'heure de mademoiselle Blondel, qu'elle n'étoit pas ce qu'elle vouloit qu'on la crût. Ainsi tu vois....

AGATHE.

Je vois qu'il faut s'efforcer d'être réellement ce qu'on veut paroître. Ainsi, par exemple, veut-on avoir l'air d'être doux, modeste, réservé, bienfaisant ? il faut com-

battre toutes les inclinations qui nous empêcheroient de l'être en effet : autrement notre physionomie seroit bientôt démasquée. Est-on, dans la vérité, doux, modeste, réservé, bienfaisant ? les traits de notre visage le peindront aussi.

M. D'ORVILLE.

Très-bien, ma chère Agathe. Et n'est-ce pas là une excellente recette pour se procurer la véritable beauté, le vrai don de plaire ? Combien seroient malheureux ceux à qui la nature a refusé ses charmes, si l'espérance de se donner une physionomie aimable et engageante ne pouvoit leur faire acquérir la bonté du cœur, et les vertus les plus agréables aux yeux de Dieu et des hommes ! Crois-moi, ma chère fille, ne va pas chercher dans ton miroir l'art de paroître meilleure que tu ne le serois en effet. Mais lorsque tu te sentiras agitée de quelque passion, cours aussi-tôt le consulter. Tu verras la laideur de la colère, ou de la jalousie, ou de la vanité ; demande-toi alors à toi-même, si cette image peut être agréable aux regards des hommes ou de Dieu.

AGATHE.

Oui, mon papa, votre conseil est très-

sage, et je le suivrai. Mais je tirerai encore un autre avantage de vos leçons.

M. D'ORVILLE.

Et lequel ?

AGATHE.

Je regarderai attentivement ceux à qui j'aurai à faire, et je chercherai à découvrir sur leur physionomie ce que je dois penser sur leur compte.

M. D'ORVILLE.

Garde-t-en bien, ma fille. Le premier moyen répugne à la civilité, et ne convient guère à la modestie de ton sexe : le second seroit très-dangereux avec ta candeur et ton inexpérience. Pour démêler, dans les traits d'une personne, son caractère et sa pensée, il faut une longue étude, des observations répétées, et un regard très-perçant. Tu te verrois sans cesse trompée dans ta confiance ou dans tes antipathies. L'usage du monde t'instruira par degrés. Ne tourne maintenant tes études que sur toi-même, et emploie toutes les forces de ton ame à acquérir des vertus, pour en devenir plus aimable et plus belle.

L'ÉDUCATION
A LA MODE,
DRAME EN UN ACTE.

PERSONNAGES.

Madame **BEAUMONT.**
LÉONOR, sa nièce.
DIDIER, son neveu.
M. **VERTEUIL**, tuteur des deux enfans.
M. **DUPAS**, maître de danse.
FINETTE, femme-de-chambre.

La scène se passe dans un salon de l'appartement de madame Beaumont.

L'ÉDUCATION A LA MODE.

SCENE PREMIÈRE.

Madame BEAUMONT, M. VERTEUIL.

Mad. BEAUMONT.

Non, M. Verteuil, je ne puis vous le pardonner. Pendant cinq ans n'être pas venu nous voir une seule fois, moi, ni votre pupille !

M. VERTEUIL.

Que voulez-vous ? Les devoirs de mon état, la foiblesse de ma santé, la crainte des incommodités de la route....

mad. BEAUMONT.

Quinze lieues ! un grand voyage !

M. VERTEUIL.

Très-grand pour moi, qui ne me déplace pas aisément. Mes infirmités ne me permettent pas plus de courir le monde, que de m'y promettre encore un long séjour.

mad. BEAUMONT.

Et à quel motif devons-nous enfin cette héroïque résolution?

M. VERTEUIL.

Au desir de voir les enfans de feu mon ami, Léonor et Didier.

mad. BEAUMONT.

Ah! Léonor! Léonor! On devroit accourir, pour la voir un instant, des deux bouts de l'univers. Tant de talens! tant d'esprit!

M. VERTEUIL.

Vous m'inspirez une bien forte envie de la connoître. Où est-elle? que j'aie le plaisir de l'embrasser.

mad. BEAUMONT.

Elle est encore à sa toilette.

M. VERTEUIL.

Comment! à l'heure qu'il est? Et Didier, pourquoi n'est-il pas venu de sa pension chez vous pour m'attendre?

mad. BEAUMONT.

Il étoit un peu tard hier lorsque vous m'avez fait annoncer votre arrivée. Les domestiques ont été fort occupés ce matin; et la femme-de-chambre n'a pu quitter un instant ma nièce.

M. VERTEUIL.

Faites-moi le plaisir d'envoyer chercher tout de suite Didier. Dans l'intervalle, je monterai chez sa sœur.

mad. BEAUMONT.

Non, non, mon cher M. Verteuil; vous pourriez lui causer quelque saisissement, je cours la prévenir. (*Elle sort.*)

SCÈNE II.

M. VERTEUIL.

Madame Beaumont élève, à ce que je vois, sa nièce, ainsi qu'on l'a élevée elle-même, à s'atiffer comme une poupée, et se tenir toujours en parade. Encore si ces frivolités ne lui ont pas fait négliger des soins plus essentiels!

SCÈNE III.

Madame BEAUMONT, M. VERTEUIL.

mad. BEAUMONT.

Vous allez la voir descendre dans un moment, elle n'a plus qu'une plume à placer.

M. VERTEUIL.

Comment ! une plume ? Et croyez-vous qu'une plume de plus ou de moins m'embarrasse beaucoup ? Son impatience de me voir ne devroit-elle pas être aussi vive que la mienne ?

mad. BEAUMONT.

Aussi vive, certainement. C'est le desir qu'elle auroit de vous plaire....

M. VERTEUIL.

Ce n'est peut-être pas au moyen de sa plume qu'elle se flatte d'y parvenir. Et avez-vous eu la bonté d'envoyer chercher votre neveu ?

mad. BEAUMONT, *d'un air impatient.*

Oh ! mon neveu ? vous aurez toujours assez le temps de le voir.

M. VERTEUIL.

Vous m'en parlez comme si je n'en devois pas recevoir une grande satisfaction.

mad. BEAUMONT.

Ce n'est pas qu'il soit méchant ; mais c'est que cela ne sait pas vivre.

M. VERTEUIL.

Comment donc ? Est-il impoli, sauvage, grossier ?

mad. BEAUMONT.

Non pas tout-à-fait. On dit qu'il a déjà la tête meublée d'une quantité de choses savantes ; mais pour cette aisance, ce bon ton, cette fleur de politesse....

M. VERTEUIL.

Si ce n'est que cela, il sera bientôt formé. Et son cœur ?

mad. BEAUMONT.

Je ne le crois ni bon, ni méchant. Mais Léonor, de quelles perfections elle est ornée ! quelles manières enchanteresses ! Je ne le vois pas souvent, lui.

M. VERTEUIL.

Et pourquoi donc ?

mad. BEAUMONT.

De peur de le détourner de ses études. Aussi-bien, lorsqu'il est ici, je ne le trouve pas assez attentif aux leçons de savoir-vivre qu'on lui donne ; il ne sait pas non plus s'exprimer avec grace. Je l'ai mené quelquefois dans un cercle de femmes. Il n'a pas trouvé un mot heureux à placer.

M. VERTEUIL.

C'est que la conversation a roulé apparemment sur des choses qui lui sont étrangères.

mad. BEAUMONT.

Un jeune homme bien élevé ne doit jamais trouver rien d'étranger parmi les femmes.

M. VERTEUIL.

Un silence modeste sied fort bien à son âge. Son rôle est maintenant d'écouter pour s'instruire, et se mettre en état de parler à son tour.

mad. BEAUMONT.

Bon! voulez-vous en faire une poupée qui ne peut se mouvoir avant que ses rouages ne soient montés? Oh! il faut entendre jaser Léonor! C'est une aisance, un esprit, une vivacité? On a de la peine à suivre ses paroles.

M. VERTEUIL.

Nous verrons qui sera le plus digne de ma tendresse. Vous vous souvenez que je promis à leur père mourant de les regarder comme ma propre famille. Je veux remplir cette parole sacrée. Comme je ne peux savoir combien de temps encore le ciel me donne à passer sur la terre, je suis venu ici pour voir ces enfans, étudier leur caractère, et régler en conséquence les dernières dispositions que je me propose de faire en leur faveur.

mad. BEAUMONT.

O le plus fidèle et le plus généreux des hommes ! Mon frère, jusque dans sa tombe, sera touché de vos bienfaits. Et moi, comment pourrois-je vous exprimer ma reconnoissance au nom de ses enfans ?

M. VERTEUIL.

Ce que vous appelez un bienfait n'est qu'un devoir. Votre digne père me fit autrefois partager l'heureuse éducation qu'il donnoit à son fils. C'est à ses soins que je dois la fortune que j'ai acquise. Je n'ai point d'enfans ; ses petits-fils m'appartiennent, et ils ont droit, pendant ma vie et après ma mort, à des biens que je n'ai cherché à étendre que pour les enrichir.

mad. BEAUMONT.

En ce cas Léonor, comme la plus aimable....

M. VERTEUIL.

Si je fais quelque distinction, ce ne sera point pour de frivoles agrémens, ce seront les qualités et les vertus qui décideront mes préférences.

mad. BEAUMONT.

Ah ! la voici qui vient.

SCÈNE IV.

Madame BEAUMONT, M. VERTEUIL, LÉONOR, *dans une parure au-dessus de son état et de son bien.*

M. VERTEUIL *étonné.*

COMMENT! c'est Léonor?

mad. BEAUMONT.

Vous êtes surpris, je le vois, de la trouver si charmante. Tu nous as fait un peu attendre, mon cœur.

LÉONOR, *faisant à M. Verteuil une révérence cérémonieuse.*

C'est que Finette n'a jamais pu réussir à placer mes plumes. Je les ai bien ôtées dix fois. Enfin, je l'ai renvoyée de dépit, et je me suis coëffée moi-même. Je suis enchantée, M. Verteuil, de vous voir en bonne santé.

M. VERTEUIL, *allant vers elle, et lui tendant les bras.*

Et moi, ma chère Léonor..... (*Elle se détourne avec un air dédaigneux.*) Eh bien! est-ce que tu crains de me regarder comme ton père?

mad. BEAUMONT.

Oui, Léonor, comme ton père et notre bienfaiteur. (*à M. Verteuil.*) Il faut lui pardonner; je vous prie. Elle est élevée dans la modestie et dans la réserve.

M. VERTEUIL.

Elle ne les auroit point blessées en recevant les témoignages de mon amitié. Je lui dois aussi de tendres reproches pour avoir tardé si long-temps à satisfaire mon impatience.

LÉONOR.

Pardonnez-moi, monsieur, j'étois dans un état à ne pouvoir paroître devant vous avec bienséance.

M. VERTEUIL.

Une jeune demoiselle doit être toujours en état de paroître avec bienséance devant un honnête homme. Un déshabillé modeste et décent, est toute la parure qui lui convient pour cela dans la maison.

mad. BEAUMONT.

Oui; mais pour recevoir un hôte comme vous, le respect demande.....

M. VERTEUIL.

Une plume de moins, et quelque empressement de plus à venir au-devant d'un ami

qui fait quinze lieues pour nous voir. Oui, je l'avoue, mon cœur auroit été mille fois plus flatté de voir mes enfans; car ils le sont par la tendresse qu'ils m'inspirent, et par mon amitié pour leur père, de les voir, dis-je, accourir à moi les bras ouverts, et m'accabler de leurs touchantes caresses.

mad. BEAUMONT.

C'est la vénération dont vous l'avez d'abord saisie.....

M. VERTEUIL.

N'en parlons plus. Tu me recevras une autre fois avec plus d'amitié, n'est-ce pas, ma chère Léonor? Tu n'es pas au moins fâchée de ce que j'ose te tutoyer? Je ne t'ai pas appelée autrement dans ton enfance; les cinq années que j'ai passées sans te voir, n'ont produit aucun changement dans mon cœur. J'espère bien, après ton mariage, te traiter encore avec cette douce familiarité.

LÉONOR.

Ce sera beaucoup d'honneur pour moi.

M. VERTEUIL.

Point de ces complimens de cérémonie. Dis-moi que cela te fera plaisir. Mais comme tu t'es formée, depuis que je ne t'ai vue!

Une taille élégante, des manières aisées, un noble maintien.....

mad. BEAUMONT.

Oh ! charmante ! adorable !

M. VERTEUIL.

Tous ces avantages cependant ne sont rien sans les graces de la pudeur et de la modestie, le charme de l'affabilité, l'expression ingénue des mouvemens de l'ame, et la culture des talens de l'esprit.

mad. BEAUMONT.

Oui, oui, de ces talens qui donnent de la considération dans le grand monde.

M. VERTEUIL.

Dans le grand monde, madame ? Est-ce que Léonor doit s'y produire ? Je n'ai plus rien à desirer, si elle possède seulement les qualités qui peuvent l'honorer dans une société choisie et dans l'intérieur de sa maison, devant sa conscience et aux regards de Dieu.

mad. BEAUMONT.

Oh ! sûrement, cela s'entend de soi-même, M. Verteuil. Je veux dire qu'elle est en état de se présenter par-tout avec honneur. Viens, ma chère Léonor, fais-nous entendre quelque jolie pièce sur ton clavecin.

LÉONOR.

Non, ma tante, cela pourroit déplaire à M. Verteuil.

M. VERTEUIL.

Que dis-tu, ma chère enfant? Je suis très-sensible au charme de la musique; et je ne connois point d'amusement plus convenable à une jeune demoiselle.

mad. BEAUMONT.

Eh! quoi de plus digne de notre admiration que ces talens enchanteurs, le dessin, la danse, la musique! Léonor, cette charmante ariette! tu sais bien? (*Léonor va d'un air boudeur au clavecin, prélude un moment, et commence une sonate.*) Non, non, il faut aussi chanter. Elle a une voix, M. Verteuil! Vous allez l'entendre. Si vous saviez combien d'applaudissemens elle a reçus dans le dernier concert! Mais elle a un peu d'amour-propre, et il faut se mettre à ses pieds.

M. VERTEUIL.

J'espère bien que j'obtiendrai quelque chose sans cette cérémonie. N'est-il pas vrai, Léonor?

LÉONOR.

Vous n'avez qu'à ordonner, monsieur.

M. VERTEUIL.

Non, cela n'est pas dans mon caractère; je t'en prie seulement.

LÉONOR, *bas à sa tante, en ouvrant son cahier avec dépit.*

Je vous ai là une grande obligation.

mad. BEAUMONT, *bas à Léonor.*

Au nom du Ciel, mon cœur, obéis; ta fortune en dépend.

M. VERTEUIL.

Si elle n'est pas en voix aujourd'hui, je peux attendre.

LÉONOR *chante en s'accompagnant sur le clavecin.*

Vermeille rose,
Que le zéphyr, etc.

(*Et à peine a-t-elle fini, que madame Beaumont s'écrie, en battant des mains*):

Bravo! bravo! bravissimo!

M. VERTEUIL.

En effet, ce n'est pas mal pour un enfant de son âge. J'aurois pourtant desiré une chanson plus rapprochée des principes que vous lui inspirez sans doute.

..

mad. BEAUMONT.

Eh bien ! monsieur, n'en sentez-vous pas la morale ? (*Elle chante*) :

Mais sur ta tige
Tu vas languir
Et te flétrir, etc.

C'est-à-dire, qu'une jeune personne doit se produire dans le monde, si elle veut tirer quelque avantage de ses talens, et ne pas mourir ignorée au fond de sa retraite.

M. VERTEUIL.

Croyez-moi, madame, c'est-là de préférence qu'un époux digne d'elle viendra la chercher. (*Il apperçoit un dessin suspendu à la tapisserie, représentant une jeune bergère surprise dans son sommeil par un faune. Il le considère avec étonnement.*)

mad. BEAUMONT.

Ha, ha ! comment le trouvez-vous ?

M. VERTEUIL.

Fort bien, si Léonor l'a fait sans le secours de son maître.

mad. BEAUMONT.

Véritablement, il l'a un peu retouché.

M. VERTEUIL.

Je crois qu'il auroit pu mieux faire en-

core, en lui choisissant un sujet plus heureux, quelque trait de bienfaisance, une action vertueuse, qui auroit élevé son ame en perfectionnant son talent.

SCÈNE V.

Madame BEAUMONT, M. VERTEUIL, LÉONOR, FINETTE.

FINETTE, *à M. Verteuil.*

Monsieur, vos malles viennent d'arriver. Les ferai-je porter dans votre appartement ?

M. VERTEUIL, *à madame Beaumont.*

Vous avez donc la bonté de me loger, madame ?

mad. BEAUMONT.

Je m'en fais autant d'honneur que de plaisir.

M. VERTEUIL.

Je vous en remercie. Je vais donner un coup-d'œil à mes affaires, et je reviens. (*Il sort avec Finette.*)

SCÈNE VI.

Mad. BEAUMONT, LÉONOR.

LÉONOR.

BON ! le voilà dehors. Je respire.

mad. BEAUMONT.

Doucement, doucement, Léonor, qu'il ne puisse vous entendre.

LÉONOR.

Qu'il m'entende s'il veut. Je suis si piquée, que je briserois volontiers mon clavecin, et que je mettrois en pièces tous mes dessins et mes cahiers de musique.

mad. BEAUMONT.

Calme-toi donc, mon enfant, tu as besoin ici de toute ta modération.

LÉONOR.

C'est bien assez, je crois, de m'être possédée en sa présence. Ne l'avez-vous pas vu ? Ne l'avez-vous pas entendu ?

mad. BEAUMONT.

Les personnes de son âge ont leurs bizarreries.

LÉONOR.

Pourquoi donc m'y exposer ? Il ne falloit

pas me faire chanter devant lui. Je ne le voulois pas. Voilà ce que c'est de faire toujours à sa tête comme vous. Mais il n'a qu'à y revenir.

mad. BEAUMONT.

Ma chère Léonor, je t'en conjure. Tu ignores peut-être que ta fortune dépend absolument de M. Verteuil ?

LÉONOR.

Ma fortune ?

mad. BEAUMONT.

Hélas ! oui. Faut-il que je t'avoue ce que tu tiens déjà de ses bontés ?

LÉONOR.

Oh ! je le sais. De petits présens qu'il me fait de loin en loin. Je puis fort bien me passer de ses cadeaux.

mad. BEAUMONT.

Ah ! ma chère enfant, sans lui tu serois bien malheureuse. Ce que ton père t'a laissé pour héritage est si peu de chose ! De mon côté, je n'ai qu'un revenu très-médiocre. Comment aurois-je pu, avec ces seuls moyens, fournir aux dépenses de ton éducation ?

LÉONOR.

Est-il possible, ma tante ? Quoi ! c'est à

M. Verteuil que je suis si redevable ? S'occupe-t-il aussi de mon frère ?

mad. BEAUMONT.

C'est lui qui paie également sa pension et ses maîtres.

LÉONOR.

Vous me l'aviez toujours caché.

mad. BEAUMONT.

Pourvu que rien ne manquât à tes besoins, que t'importoit cette connoissance ? Tu vois par-là combien il est important de le ménager, de lui montrer des égards et du respect. Mais ce n'est pas tout, il a voulu vous voir, ton frère et toi, avant d'écrire son testament, afin de régler ses dispositions en votre faveur.

LÉONOR.

Oh ! que je suis à présent fâchée de lui avoir montré de l'humeur et du dépit !

mad. BEAUMONT.

C'est aussi fort mal de sa part. Ecouter froidement ta voix brillante ! Ne pas être transporté de plaisir à ton exécution sur le clavecin ! Quoi qu'il en soit, il faut que tu le flattes ; autrement toutes ses préférences seront pour Didier.

LÉONOR.

Ah ! il les mérite mieux que moi, je le sens.

mad. BEAUMONT.

Que dis-tu ? C'est bien peu te connoître. Et quelle seroit ta destinée ! Un homme sait toujours faire son chemin dans le monde. Mais une femme, quelle ressource peut-elle avoir ?

LÉONOR.

Il est vrai. Vous me faites sentir par-là que j'aurois dû apprendre des choses plus utiles que le dessin, la danse et le clavecin.

mad. BEAUMONT.

Folle que tu es ! Avec la fortune que tu peux te promettre, qu'est-ce qu'une jeune demoiselle doit desirer de plus que des talens agréables pour briller dans la société ? Il ne s'agit que d'intéresser M. Verteuil en ta faveur. Avec des attentions et des complaisances, nous en ferons ce qu'il nous plaira.

SCÈNE VII.

Mad. BEAUMONT, LÉONOR, FINETTE.

FINETTE.

MADEMOISELLE, M. Dupas vous attend pour vous donner leçon.

mad. BEAUMONT.

Dis-lui de monter ici. (*Finette sort.*)

LÉONOR.

Non, ma tante, renvoyez-le, je vous en prie. Si j'allois encore déplaire à M. Verteuil!

mad. BEAUMONT.

Comment donc! il faut qu'il te voie danser. Tu danses avec tant de graces! Tu lui tourneras la tête, j'en suis sûre. (*Elle court après.*) Entrez, entrez, M. Dupas.

SCÈNE VIII.

Mad. BEAUMONT, LÉONOR, M. DUPAS.

mad. BEAUMONT, *à M. Dupas.*

N'EST-IL, pas vrai, monsieur, que ma nièce danse comme un ange?

M. DUPAS, *en s'inclinant.*

Comme un ange, madame, à vous obéir.

mad. BEAUMONT.

Son tuteur assistera peut-être à la leçon. Songez, monsieur, à faire briller le talent de Léonor de tout son éclat.

M. DUPAS.

Oui, madame, et le mien aussi, je vous en réponds. (*M. Verteuil paroît.*)

SCÈNE IX.

Mad. BEAUMONT, M. VERTEUIL, LÉONOR, M. DUPAS.

mad. BEAUMONT, *prenant M. Verteuil par la main.*

Venez vous asseoir à mon côté, M. Verteuil. Je veux que vous voyiez danser Léonor. C'est un vrai zéphyr. M. Dupas, cette allemande nouvelle de votre composition.

LÉONOR.

Mais je ne la danserai pas toute seule.

mad. BEAUMONT.

M. Dupas la dansera avec toi, je vais la frédonner. N'ayez pas peur; je vous conduirai bien.

M. VERTEUIL.

Permettez-moi, madame, de demander de préférence un menuet.

M. DUPAS.

Je ne pourrai y mettre beaucoup de graces, s'il faut que je joue en même temps.

M. VERTEUIL.

Ce n'est pas de vos graces qu'il s'agit, monsieur, c'est de celles de Léonor.

M. DUPAS.

Vous en jugeriez beaucoup mieux dans une entrée de chaconne.

M. VERTEUIL.

De chaconne, dites-vous? Fi donc!

M. DUPAS.

Quoi, monsieur! la haute danse!

M. VERTEUIL.

Léonor ne doit pas figurer sur un théâtre. C'est un menuet que j'ai demandé.

M. DUPAS.

Comme il vous plaira, monsieur. Allons, mademoiselle. (*Léonor danse le menuet. M. Dupas la suit en jouant de sa pochette. Il s'interrompt de temps en temps pour lui dire*): Portez votre tête plus haute... Les épaules effacées... Déployez mollement vos bras... En cadence... Un air noble, voyez-moi.

M. VERTEUIL, *quand le menuet est fini.*

Fort bien, Léonor, fort bien. (*à M. Du-*

pas.) Monsieur, votre leçon est finie pour aujourd'hui. (*M. Dupas fait un salut profond à la compagnie, et se retire.*)

LÉONOR, *bas, à mad. Beaumont.*

Eh bien! ma tante, vous voyez les grands complimens que j'ai reçus?

mad. BEAUMONT.

Quoi! M. Verteuil, vous n'êtes pas enchanté, ravi, transporté? Vous n'y avez sûrement pas fait attention, ou vous êtes encore si fatigué de votre voyage....

M. VERTEUIL.

Pardonnez-moi, madame, j'ai déjà marqué ma satisfaction à Léonor. Mais voulez-vous que j'aille m'extasier sur un pas de danse? Je réserve mon enthousiasme pour des perfections plus dignes de l'exciter.

SCÈNE X.

Mad. BEAUMONT, M. VERTEUIL, LÉONOR, DIDIER.

DIDIER, *s'élançant dans le salon, court vers M. Verteuil, lui saute au cou, et l'embrasse avec tendresse.*

O mon cher M. Verteuil, mon tuteur, mon père, quelle joie j'ai de vous voir !

mad. BEAUMONT.

Que veut dire cette pétulance? Est-ce qu'il faut étouffer ses amis?

M. VERTEUIL.

Laissez-le faire, madame. Les transports de sa joie me flattent bien plus que des révérences froides et compassées. Viens, mon cher Didier, que je te presse contre mon cœur. Quels doux souvenirs tu me rappelles ! Oui, les voilà, ces traits nobles, et cette figure aimable qui distinguoient ton père.

mad. BEAUMONT.

Pourquoi n'avoir pas mis votre habit de taffetas et votre veste brodée ? On ne fait pas des visites en frac.

DIDIER.

Mais, ma tante, pour m'habiller il m'au-

roit fallu un peu de frisure. C'est un quart-d'heure au moins que j'aurois perdu. Non, je n'aurois jamais eu la patience d'attendre.

M. VERTEUIL.

J'aurois eu bien du regret aussi, je l'avoue, de voir un quart-d'heure plus tard cet excellent enfant.

mad. BEAUMONT.

Eh bien! monsieur, vous n'avez donc rien à nous dire, à votre sœur ni à moi? Vous ne nous avez pas seulement souhaité le bonjour.

DIDIER.

Daignez me pardonner, ma chère tante; j'étois si joyeux d'embrasser mon tuteur! (*à Léonor, en lui tendant la main.*) Tu ne m'en veux pas, Léonor?

LÉONOR, *sèchement.*

Non, monsieur.

M. VERTEUIL.

Veuillez l'excuser, madame, à ma considération. Je serois fâché d'être pour lui un sujet de reproche.

mad. BEAUMONT, *à part.*

Je n'y saurois tenir plus long-temps. (*A M. Verteuil.*) Voulez-vous bien permettre,

monsieur? J'aurois quelques ordres à donner à la maison.

M. VERTEUIL.

Ne vous gênez pas, madame, je vous en supplie.

mad. BEAUMONT, *bas, à Léonor.*

Est-ce que tu veux être témoin de leur insupportable entretien? (*Haut*) Suivez-moi, Léonor; j'ai besoin de vous.

LÉONOR.

Non, ma tante, je resterai avec M. Verteuil, s'il a la bonté de me le permettre.

M. VERTEUIL.

Très-volontiers, mon enfant. (*Madame Beaumont sort avec un air de dépit.*)

SCÈNE XI.

M. VERTEUIL, LÉONOR, DIDIER.

M. VERTEUIL.

Eh bien! mon cher Didier, est-on content de toi dans ta pension?

DIDIER.

C'est à mon maître de vous le dire. Je ne me crois pourtant pas mal dans son amitié.

M. VERTEUIL.

Quelles sont à présent tes études?

DIDIER.

Le grec et le latin, d'abord; ensuite la géographie, l'histoire et les mathématiques.

LÉONOR, *à part.*

Voilà bien des choses dont je savois à peine le nom.

M. VERTEUIL.

Et y fais-tu quelques progrès?

DIDIER.

Oh! plus j'apprends, plus je vois que j'ai encore à m'instruire. Je ne suis pas le dernier de mes camarades, toujours.

M. VERTEUIL.

Et le dessin, la danse, la musique?

DIDIER.

De tout cela un peu aussi. Je m'applique davantage dans cette saison à la musique et au dessin, parce que le maître dit qu'il ne faut pas faire trop d'exercice dans l'été. En revanche, pendant l'hiver, je pousse plus vigoureusement la danse, parce que l'exercice convient mieux alors.

M. VERTEUIL.

Voilà qui me paroît fort bien entendu.

DIDIER.

D'ailleurs je ne peux pas y donner beaucoup de temps. Je ne m'en occupe guère que dans mes heures de récréation, ou après avoir fini mes devoirs. L'essentiel, dit le maître, est de former mon cœur et d'enrichir mon esprit de belles connoissances, pour vivre honorablement dans le monde, me rendre utile à mon pays et à mes semblables, et devenir heureux moi-même par ce moyen.

M. VERTEUIL, *le prenant dans ses bras.*

Embrasse-moi, mon cher Didier.

LÉONOR, *à part.*

Si c'est-là l'essentiel, ma tante l'a bien négligé.

DIDIER.

Oh! mon cher M. Verteuil, je ne suis pas tout-à-fait si bon que vous l'imagineriez peut-être.

M. VERTEUIL.

Comment cela, mon ami?

DIDIER.

Je suis un peu étourdi, un peu dissipé. Par exemple, je brouille quelquefois mes heures, et je fais dans l'une ce que j'aurois dû faire dans l'autre. J'ai de la peine à me corriger de quelques mauvaises habitudes; et je re-

tombe par légèreté dans des fautes qui m'ont causé dix fois du repentir.

M. VERTEUIL.

Et y retomberas-tu encore ?

DIDIER.

Vraiment non, si j'y pense ; mais j'oublie presque toujours mes bonnes résolutions.

M. VERTEUIL.

Je suis fort aise, mon ami, que tu remarques toi-même tes défauts. Reconnoître ses défauts est le premier pas vers le bien. Qu'en penses-tu, Léonor ?

LÉONOR.

Je pense que je ne suis ni étourdie, ni dissipée ; et que je n'ai pas les défauts de mon frère.

M. VERTEUIL.

D'autres, peut-être ?

LÉONOR.

Ma tante ne m'en a jamais rien dit.

M. VERTEUIL.

Elle devroit être la première à les appercevoir. Mais la tendresse nous aveugle quelquefois sur les imperfections de nos amis. Je ne dis pas cela pour te fâcher.

LÉONOR, *à part.*

Le vilain homme ! il flatte mon frère; et il n'a que des choses désagréables à me dire.

M. VERTEUIL.

Restez ici, mes enfans, je vais voir si mon domestique a tiré mes effets de la valise. J'ai quelque chose pour vous, et je serai bientôt de retour. (*Il sort.*)

DIDIER.

Oui, oui, nous vous attendrons. Ne tardez pas long-temps.

SCÈNE XII.

LÉONOR, DIDIER.

LÉONOR.

Il peut garder ses cadeaux. Ce sont de belles choses, je crois, qu'il nous apporte.

DIDIER.

Que dis-tu, Léonor? Tout ce que tu as dans ton appartement et sur ta personne, ne te vient-il pas de notre cher bienfaiteur? Ah ! quand il ne me donneroit qu'une bagatelle, je serois toujours sensible à sa bonté.

LÉONOR.

Non, je suis si dépitée contre lui, con-

tre moi, contre ma tante!... je crois que je battrois tout l'univers.

DIDIER.

Comment! et moi aussi? Qu'as-tu donc, ma pauvre sœur? (*Il lui prend la main.*)

LÉONOR.

Si tu avois été aussi maltraité!

DIDIER.

Toi maltraitée? Et par qui? Ma tante ne te laisse pas prendre l'air de peur de t'enrhumer; et je crois qu'elle mettroit volontiers la main sous tes pieds, pour t'empêcher de toucher la terre.

LÉONOR.

Oui, mais M. Verteuil! C'est un homme si grossier!

DIDIER.

Comme tu parles, ma sœur? Il est, au contraire, si indulgent, si bon!

LÉONOR.

Je n'ai rien fait à sa fantaisie: mon chant, mon dessin, ma danse, tout cela n'est rien pour lui; il méprise ce que je sais, et me parle de choses essentielles que j'aurois dû apprendre.

DIDIER.

Ecoute, je crois qu'il a raison.

LÉONOR.

Il a raison ? Et ma tante, elle a tort, n'est-ce pas ? Qu'est-ce qu'il entend par ses choses essentielles ?

DIDIER.

Je peux te le dire sans être bien savant.

LÉONOR.

Oh oui ! toi, qu'est-ce donc ?

DIDIER.

Dis-moi, Léonor, lis-tu quelquefois ?

LÉONOR.

Sans doute, quand j'ai le temps.

DIDIER.

Et que lis-tu alors ?

LÉONOR.

Des comédies pour aller au spectacle, ou un gros recueil de chansons pour les apprendre par cœur.

DIDIER.

Vraiment, voilà de bonnes lectures pour ton âge ! Crois-tu qu'il n'y ait pas de livres plus instructifs ?

LÉONOR.

Quand il y en auroit, où trouver un moment pour les lire ? Ma toilette du matin et mon déjeûner m'occupent jusqu'à dix heures. Ensuite vient le maître de danse jusqu'à

onze; après lui le maître de dessin. Nous dînons. A quatre heures ma leçon de musique; puis je m'habille pour le soir; puis nous allons faire des visites, ou nous en recevons; et puis nous voilà au bout de la journée.

DIDIER.

Est-ce tous les jours la même chose?

LÉONOR.

Sans contredit.

DIDIER.

Oh bien! mon maître a des filles, grandes à-peu-près comme toi; mais leur temps est tout autrement partagé que le tien.

LÉONOR.

Comment donc, mon frère?

DIDIER.

D'abord à six heures, l'été, à sept heures, l'hiver, elles sont habillées pour tout le jour.

LÉONOR.

Elles ne dorment donc point, ou elles sont assoupies dans la journée?

DIDIER.

Elles sont plus éveillées que toi. C'est qu'elles se couchent à dix heures.

LÉONOR.

A dix heures au lit?

DIDIER.

Sûrement, pour se lever de bonne heure le lendemain. Tandis que tu dors encore, elles ont déjà reçu des leçons de géographie, d'histoire et de calcul. A dix heures elles prennent l'aiguille ou la navette; et vers midi elles s'occupent avec leur mère de tous les détails de la maison.

LÉONOR, *d'un air de mépris.*

Est-ce qu'on en veut faire des femmes de charge?

DIDIER.

J'espère qu'une si bonne éducation leur procurera un sort plus heureux. Mais ne doivent-elles pas savoir commander aux domestiques, ordonner un repas, conduire un ménage?

LÉONOR.

Et l'après-midi s'occupent-elles encore?

DIDIER.

Pourquoi non? Elles ont leur écriture et leur clavecin. Le soir on se rassemble autour d'une table, et l'une d'elles lit à haute voix *les Conversations d'Émilie*, ou *le Théâtre d'éducation*, tandis que les autres travaillent au linge du ménage, ou à leurs ajustemens.

LÉONOR.

Elle ne prennent donc jamais de récréation ?

DIDIER.

Que dis-tu ? Elles s'amusent mieux que des reines. Tous ces travaux sont entremêlés de petits jeux, d'entretiens agréables. Elles rendent aussi et reçoivent quelquefois des visites ; mais toujours leur sac à ouvrage à la main. Je ne les ai jamais vues oisives un moment.

LÉONOR.

Ah ! c'est apparemment ce qu'entendoit M. Verteuil. Ma tante dit cependant que c'est une éducation commune, qui ne convient qu'à des enfans de bourgeois.

DIDIER.

Oui, comme nous le sommes. Mais quand elles seroient de condition, ces instructions-là ne leur seroient pas inutiles. Il faut bien qu'elles connoissent le travail d'une maison, pour le faire exécuter par leurs domestiques. Si elles n'y entendent rien, tout le monde s'accordera pour les tromper ; et plus elles seront riches, plutôt elles seront ruinées.

LÉONOR.

Tu m'épouvantes, mon frère. J'ignore

absolument tout cela. A peine sais-je manier une aiguille. Cependant, je viens d'apprendre que nous n'avons rien que ce que nous tenons de M. Verteuil.

DIDIER.

Tant pis, ma chère Léonor, car s'il venoit à nous abandonner, ou si nous avions le malheur de le perdre.... Mais peut-être que ma tante est riche?

LÉONOR.

Oh! non, elle ne l'est pas, elle me l'a dit tout-à-l'heure. A peine auroit-elle de quoi vivre elle-même. Que deviendrions-nous tous les deux?

DIDIER.

Je serois un peu embarrassé d'abord. Mais je mettrois ma confiance en Dieu, et j'espère qu'il ne m'abandonneroit pas. Il se trouve toujours des personnes généreuses dont nous gagnons l'amitié par nos talens, et qui se font un plaisir de nous employer. Par exemple, dans quelques années, lorsque je serai un peu plus avancé dans ce que j'apprends, je pourrois montrer à des enfans moins instruits que moi, ce que je saurois. Je m'instruirois tous les jours davantage; et avec du courage et de la conduite, l'habitude

du travail et de l'application, on s'ouvre tôt ou tard un chemin pour arriver à la fortune.

LÉONOR.

Et moi, que me serviroient mon chant et mon clavecin, mon dessin et ma danse? Je mourrois de misère avec ces vaines perfections.

DIDIER.

Voilà pourquoi notre tuteur demandoit si l'on ne t'avoit pas fait apprendre des choses plus utiles que celles qui ne servent qu'au plaisir et à l'agrément.

LÉONOR.

Oui, et quelquefois au chagrin : car lorsque je danse, ou que je fais de la musique dans la société, si l'on ne me donne pas autant de louanges que je m'en crois digne, je suis d'une humeur.... Je t'avouerai que je m'y ennuie aussi fort souvent.

DIDIER.

Et de quoi vous entretenez-vous donc?

LÉONOR.

De modes, de parure, de comédies, de promenade, d'histoires de la ville. Nous répétons dans une maison ce que nous avons appris dans l'autre; mais tout cela est bientôt épuisé.

DIDIER.

Je le crois. Ce sont des sujets bien pauvres, quand on pense à tout ce que la nature offre d'admirable à nos yeux, et à tout ce qui se passe autour de nous dans la grande société de l'univers. Voilà les objets dignes de nous occuper, et qui peuvent nous apprendre à réfléchir sur nous-mêmes.

LÉONOR.

Tu viens de m'en convaincre. Quoique plus jeune de deux ans, tu es déjà bien plus formé que moi. Oh! combien ma tante a négligé de choses utiles dans mon éducation!

SCÈNE XIII.

Mad. BEAUMONT, LÉONOR, DIDIER.

MAD. BEAUMONT, *qui a entendu les dernières paroles de Léonor.*

Et quelles sont donc les choses utiles que j'ai négligées dans ton éducation, petite ingrate? Mais je m'apperçois que c'est ce vaurien de Didier....

DIDIER.

Votre serviteur très-humble, ma chère tante, je vais rejoindre M. Verteuil dans son appartement. (*Il sort.*)

SCÈNE XIV.

Mad. BEAUMONT, LÉONOR.

mad. BEAUMONT.

Ce petit coquin! Son tuteur une fois parti, qu'il s'avise de remettre le pied dans ma maison! Mais qu'est-ce donc qu'il t'a conté pour te faire croire que ton éducation étoit négligée?

LÉONOR.

Cela est vrai aussi, ma tante. Les connoissances essentielles qu'une jeune personne bien élevée doit posséder, m'en avez-vous fait instruire?

mad. BEAUMONT.

Eh! ma divine Léonor! que manque-t-il à tes perfections; toi qui es la fleur de toutes nos jeunes demoiselles?

LÉONOR.

Oui, je sais les choses qui ne sont propres qu'à m'inspirer de la vanité; mais celles qui ornent l'esprit, la géographie, l'histoire, le calcul, en ai-je seulement une idée?

mad. BEAUMONT.

Pédanterie que tout cela! Le serois au

désespoir de t'avoir fait rompre la tête de ces balivernes ; elles ne sont bonnes, tout au plus, que pour un écolier de latin. As-tu jamais entendu rien de pareil dans les cercles de femmes où je te mène ?

LÉONOR.

J'en conviens. Mais pourquoi du moins ne m'avoir pas fait connoître les travaux dont une personne de mon sexe doit s'occuper ? Sais-je manier l'aiguille ou la navette ? Serois-je en état de conduire un ménage ?

mad. BEAUMONT.

Aussi n'ai-je pas voulu faire de toi une marchande de modes, ou une cendrillon.

LÉONOR.

Mais si nous venions à perdre M. Verteuil, si je tombois dans la misère, quelles seroient mes ressources pour gagner ma vie ?

mad. BEAUMONT.

Oh ! s'il ne tient qu'à cela, je puis d'un seul mot calmer tes inquiétudes. L'argent ne te manquera jamais. Tu nageras dans l'abondance. J'ai si bien tourmenté M. Verteuil pour qu'il t'instituât son héritière, qu'il va faire aujourd'hui son testament en ta faveur. Mais le voici qui vient lui-même. Je te laisse

avec lui. Il veut t'instruire de ses dispositions. (*Elle sort.*)

SCÈNE XV.

M. VERTEUIL, LÉONOR, DIDIER.

DIDIER, *courant à Léonor.*

Tiens, tiens, ma sœur! regarde. (*Il lui fait voir une montre.*)

LÉONOR.

Comment! une montre d'or!

DIDIER.

Oui, comme tu vois. O M. Verteuil! je suis transporté de plaisir. Permettez-vous que j'aille la faire voir à mon maître? Je cours, et je reviens comme le vent.

M. VERTEUIL.

Je le veux bien. Dis-lui que je ne te l'ai pas donnée pour flatter puérilement ta vanité, mais pour t'apprendre à distinguer les heures de tes exercices, et t'empêcher de les confondre.

DIDIER.

Oh! cela ne m'arrivera plus maintenant.

M. VERTEUIL.

Demande-lui congé pour la journée, et annonce-lui ma visite dans l'après-midi.

DIDIER.

Fort bien, fort bien. (*Il sort en courant.*)

SCÈNE XVI.

M. VERTEUIL, LÉONOR, *qui paroît triste et pensive.*

M VERTEUIL.

Qu'as-tu donc, ma chère Léonor? Pourquoi cet air abattu?

LÉONOR.

Ce n'est rien, monsieur, rien du tout.

M. VERTEUIL.

Es-tu fâchée de ce que ton frère a une montre?

LÉONOR.

Elle lui durera long-temps, je crois! Il saura bien comment la gouverner!

M. VERTEUIL.

Je viens de lui en apprendre la manière, et ce n'est pas difficile. Tu sais qu'il en avoit grand besoin.

LÉONOR, *d'un ton ironique.*

Certainement je n'en ai pas besoin, moi.

M. VERTEUIL.

Je l'ai pensé. Il y a une pendule dans la maison.

LÉONOR.

Cependant mes égales ont aussi des montres dans notre société.

M. VERTEUIL.

Tant mieux; tu pourras leur demander l'heure qu'il est.

LÉONOR.

Et quand les autres me le demanderont à moi, je pourrai leur dire que je n'en sais rien.

M. VERTEUIL.

Léonor! Léonor! tu es une petite envieuse. Mais pour te faire voir que je ne t'ai pas oubliée.... (*Il lui donne un étui.*)

LÉONOR, *en rougissant.*

O M. Verteuil.

M. VERTEUIL.

Eh bien! tu ne sais pas l'ouvrir? (*Il l'ouvre lui-même, et en tire des boucles d'oreilles de diamans.*) Es-tu contente à présent?

LÉONOR.

Oh ! si vous étiez aussi content de moi !

M. VERTEUIL.

Je ne puis te cacher que je ne le suis pas tout-à-fait. Nous voilà seuls. Il faut que je te parle avec franchise. Ta chère tante n'a rien épargné pour te procurer des talens agréables. Je reconnois, à ces soins, son goût et sa tendresse. J'aurois seulement desiré qu'elle se fût occupée de t'en donner en même temps de plus solides.

LÉONOR.

Mon frère me l'a déjà fait sentir ; mais qui pourroit m'instruire de ce que j'ignore ?

M. VERTEUIL.

Je connois une digne personne qui prend en pension de jeunes demoiselles pour les former dans tout ce qui convient à ton âge et à ton sexe.

LÉONOR.

Ma tante m'a pourtant dit que vous me mettriez en état de n'en avoir pas besoin.

M. VERTEUIL.

J'entends. Eh bien ! je te laisse la liberté de suivre le genre de vie qu'elle t'a fait prendre, puisqu'il s'accorde avec tes goûts.

Repose-toi sur ma tendresse. Après ma mort tu posséderas tous mes biens.

LÉONOR.

Tous vos biens, M. Verteuil?

M. VERTEUIL.

Oui, Léonor. Hélas! je crains qu'ils ne puissent encore suffire pour t'empêcher de vivre dans la misère.

LÉONOR.

Que me dites-vous?

M. VERTEUIL.

Es-tu en état de te rendre à toi-même le plus léger service? de travailler de tes mains, je ne dis pas à la moindre partie de ta parure, mais à tes premiers vêtemens?

LÉONOR.

Je ne l'ai jamais appris.

M. VERTEUIL.

Il te faudra donc sans cesse autour de toi une foule de personnes pour suppléer à ton ignorance et à ta paresse. Es-tu assez riche du bien de ton père pour les soudoyer?

LÉONOR.

Vous m'avez dit que non, M. Verteuil.

M. VERTEUIL.

D'ailleurs, quand viendra l'âge de t'établir, quel est l'homme raisonnable qui te

prendroit pour des talens frivoles, inutiles à son bonheur ? Tu ne peux être recherchée que par rapport à la fortune dont tu apporterois la possession avec ta main. Ainsi je me vois de plus en plus dans la nécessité de t'assurer la mienne.

LÉONOR.

Mais, mon frère ?

M. VERTEUIL.

Il faudra bien qu'il se contente de ce que je ferai pour lui pendant ma vie, et de ce que tu voudras bien faire toi-même en sa faveur après ma mort. Qu'il s'instruise dans tous les moyens honorables de se former un état. Je lui en ai donné un exemple ; il n'a qu'à le suivre. Je te laisse réfléchir sur mes intentions. Je veux les communiquer à ton frère aussi-tôt qu'il sera de retour. (*Il sort.*)

SCÈNE XVII.

LÉONOR, *seule.*

Oh ! quelle joie ! héritière de tous les biens de M. Verteuil ! Voilà ce que ma tante desiroit avec tant d'ardeur. Je voudrois bien savoir ce que va dire mon frère. Il sera jaloux. Mais je ne l'oublierai pas certaine-

ment, pourvu qu'il me reste encore quelque chose après tous mes besoins. J'entends M. Verteuil qui revient avec lui. Je vais me cacher dans ce cabinet pour les écouter. (*Elle sort sans être apperçue de M. Verteuil, ni de son frère.*)

SCÈNE XVIII.

M. VERTEUIL, DIDIER.

M. VERTEUIL.

Ton maître est donc bien aise que je t'aie fait ce cadeau ?

DIDIER.

Oui, mon cher tuteur, il en est enchanté; mais pour moi, cela me fait de la peine à présent.

M VERTEUIL.

En quoi donc, mon ami ?

DIDIER.

La pauvre Léonor ! Elle est peut-être fâchée de ce que j'ai une montre, et de ce qu'elle n'en a point. Je ne voudrois pas vous paroître indifférent pour vos bienfaits; mais si j'osois vous prier....

M. VERTEUIL.

Généreux enfant ! va, sois tranquille,

Elle a reçu des boucles d'oreilles qui valent deux fois ta montre.

DIDIER.

O mon cher M. Verteuil! combien je vous remercie!

M. VERTEUIL.

Et je ne bornerai pas à ces bagatelles les témoignages de mon amitié.

DIDIER.

Ah! tant mieux! tant mieux!

M. VERTEUIL.

Je vois, avec regret, que son éducation n'est propre qu'à lui préparer des chagrins.

DIDIER.

Oui, ma chère tante imagine qu'un peu de dessin, de danse et de musique est tout ce qu'il y a de nécessaire dans le monde pour être heureux.

M. VERTEUIL.

C'est à ces frivoles agrémens qu'elle sacrifie le soin de cultiver son esprit, et d'inspirer à son cœur les vertus qui peuvent seules lui attirer une véritable considération. Comme la raison de Léonor a été négligée, elle se contente aujourd'hui de quelques malins applaudissemens par lesquels on se

joue de sa vanité. Mais lorsque, dans le progrès des années, elle verra combien d'instructions utiles, et quel temps précieux elle a perdu, c'est alors qu'elle rougira d'elle-même, et qu'elle maudira ses lâches flatteurs, qui paieront sa haine par leurs railleries et leurs mépris.

DIDIER.

Oh! mon Dieu! vous me faites frémir pour elle.

M. VERTEUIL.

Et puis qui voudra se charger d'une femme remplie d'orgueil et dépourvue de connoissances, qui, loin de pouvoir établir l'ordre et l'économie dans une maison, renverseroit la fortune la mieux assurée, par le goût du luxe et une profonde incapacité, également indigne de l'estime de son époux, de l'attachement de ses amis et du respect de ses enfans. Il faudra donc qu'elle demeure sur la terre, étrangère à tout ce qui l'entoure. Que deviendra-t-elle alors sans mes secours?

DIDIER.

Oh! je vous en conjure, ne lui retirez pas vos bontés!

M. VERTEUIL.

Non, je veux au contraire assurer dès aujourd'hui son destin.

DIDIER.

Oui, mon cher M. Verteuil, procurez-lui une éducation plus soignée. Elle ne manque point d'intelligence; et j'ose vous répondre de la bonté de son cœur.

M. VERTEUIL.

Je le voudrois; mais dans son amollissement pourra-t-elle adopter des principes plus sévères? Non, je vois qu'il vaut mieux m'occuper d'elle pour le temps où je ne serai plus.

DIDIER.

Ne me parlez point de ce malheur, je vous prie; les larmes me viennent aux yeux d'y penser. Non, vous vivrez encore longtemps pour notre avantage. Le ciel ne voudra pas nous ravir si-tôt un second père.

M. VERTEUIL.

Je suis sensible à ta tendresse; mais la prévoyance de la mort n'en avance point le moment fatal. Le sort de ta sœur me cause de plus vives inquiétudes. Enfin, j'ai résolu de lui laisser tout ce que je possède, pour

qu'elle ait au moins de quoi se préserver de l'indigence.

DIDIER, *lui prenant la main.*

Oh ! je vous remercie mille et mille fois. Combien je me réjouis ! Irai-je lui annoncer cette heureuse nouvelle ? Mais non, il vaut mieux qu'elle l'ignore. Qu'elle apprenne d'abord des choses utiles, comme si elle devoit vivre de son travail. Elle en saura gouverner plus sagement sa fortune. O ma chère sœur ! Je puis donc espérer de te voir heureuse !

M. VERTEUIL.

Tu es un bien digne enfant ! Ta raison ne me charme pas moins que ta générosité. Viens, mon cher Didier, que je t'embrasse. Moi, ne te rien laisser, et donner tout à ta sœur ? Comment pourrois-je commettre une telle injustice ? Cette pensée étoit bien loin de mon esprit. Je voulois seulement te mettre à l'épreuve. C'est toi qui seras mon héritier universel ; et je cours faire mon testament à ton avantage.

DIDIER.

Non, non, M. Verteuil, gardez vos premières intentions. Laissez tout à ma sœur. J'en deviendrai plus studieux et plus appli-

qué. J'acquerrai des talens utiles ; je serai un honnête homme. Avec cela, je ne suis pas inquiet de mon avancement.

M. VERTEUIL.

Rassure-toi sur le compte de Léonor : je lui laisserai un petit legs, pour qu'elle ne manque jamais du nécessaire.

DIDIER.

Eh bien ! faisons un échange. Le petit legs à moi, comme un souvenir de votre amitié, et le reste pour ma sœur.

SCÈNE XIX.

M. VERTEUIL, DIDIER, LÉONOR, *qui s'élance hors du cabinet, et court se jeter au cou de son frère.*

LÉONOR.

O mon frère ! mon cher Didier ! ai-je mérité de ta part ?.....

DIDIER.

Tout, ma chère Léonor, si tu veux répondre à mes souhaits, et à ceux de notre digne bienfaiteur.

LÉONOR.

Oui, je le ferai, je le ferai. Je vois combien la différence de notre éducation a élevé

ton ame au-dessus de la mienne, quoique je sois l'aînée. Disposez de moi, M. Verteuil, selon votre amitié. Je veux aussi m'instruire, et prendre mon frère pour modèle.

M. VERTEUIL.

Tu feras ton bonheur, si tu persistes dans cette sage résolution. Mais d'où naît ce changement dans tes idées?

LÉONOR.

Ah! je viens d'entendre les vœux de Didier, son noble désintéressement, son sacrifice généreux; j'ai tout entendu. Je n'ai plus contre lui aucun sentiment de jalousie. Il sera toujours mon guide et mon meilleur ami.

DIDIER.

Oui, ma sœur, je veux l'être : j'en ferai toute ma gloire, tout mon plaisir.

M. VERTEUIL.

De quels doux sentimens vous me pénétrez l'un et l'autre! O chers enfans! je ne sens plus de regret de n'en avoir pas eu moi-même. Vous êtes dans mon cœur comme si je vous avois donné le jour. Je crois voir votre père qui, du haut du ciel, tressaille de joie de m'avoir laissé ces gages de sa ten-

dresse. (*Léonor et Didier se serrent les mains, et les arrosent de larmes.*)

LÉONOR.

Ne perdons pas un moment, mon cher bienfaiteur. Où est la personne dont vous m'avez parlé pour une meilleure éducation?

M. VERTEUIL.

Je te la ferai bientôt connoître. Je me propose de passer encore quelques jours auprès de vous, pour préparer de loin l'esprit de votre tante à seconder mes desseins. Il faut être bien attentifs à ne pas l'offenser : elle mérite toujours vos respects et votre reconnoissance. Elle s'est méprise, Léonor, sur le véritable objet de ton bonheur; mais ses plus vifs desirs n'en étoient pas moins de te rendre heureuse.

LÉONOR.

Oui, je le sens; mais je renonce dès aujourd'hui à toutes les futilités dont elle m'avoit occupée. Plus de musique, de danse, ni de dessin.

M. VERTEUIL.

Non, ma chère amie, cultive toujours ces talens aimables. Songe seulement qu'ils ne forment pas tout le mérite d'une femme. Ils peuvent la faire recevoir avec agrément

dans la société, la délasser des travaux de sa maison, et lui en faire aimer le séjour, ajouter un lien de plus à l'attachement de son mari, la guider dans le choix des maîtres qu'elle donne à ses enfans, et accélérer leurs progrès. Ils ne sont dangereux pour elle, que lorsqu'ils lui inspirent une vanité ridicule, qu'ils lui donnent le goût de la dissipation et du mépris pour les fonctions essentielles de son état. Ce sont des fleurs dont il ne faut pas ensemencer tout son domaine; mais qu'on peut élever, pour ses plaisirs, à côté du champ qui produit d'utiles moissons.

PERSONNAGES.

M. DE VALENCE.
Madame DE VALENCE.
VALENTIN, leur fils.
M. DE REVEL, } amis de M. de Valence.
M. DE NANCÉ, }
MATTHIEU, petit paysan.
MATHURIN, jardinier.

La scène est tour-à-tour dans un appartement du château, sur la terrasse du jardin, et dans une forêt contiguë.

LA VANITÉ PUNIE,

DRAME EN UN ACTE.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. et madame DE VALENCE.

M. DE VALENCE.

Voila notre Valentin qui se promène dans l'allée avec un livre à la main. Je crains bien que ce ne soit par vanité plutôt que par un véritable desir de s'instruire, qu'il ait toujours l'air occupé de quelque lecture.

mad. DE VALENCE.

D'où te vient cette pensée, mon ami ?

M. DE VALENCE.

Ne remarques-tu pas qu'il jette la vue en dessous, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, pour voir si personne ne fait attention à lui ?

mad. DE VALENCE.

Cependant ses maîtres rendent un témoignage très-flatteur de son application, et

ils conviennent tous qu'il est fort avancé pour son âge.

M. DE VALENCE.

Cela est vrai. Mais si je ne me suis pas trompé dans mes soupçons, si les petites connoissances qu'il peut avoir acquises, lui ont donné de la vanité, j'aimerois cent fois mieux qu'il ne sût rien, et qu'il fût modeste.

mad. DE VALENCE.

Quoi! rien, mon ami?

M. DE VALENCE.

Oui, ma femme. Un homme sans connoissances bien relevées, mais honnête, modeste et laborieux, est un membre de la société beaucoup plus digne de considération qu'un savant, à qui ses études ont tourné la tête, et enflé le cœur.

mad. DE VALENCE.

Je ne peux croire que mon fils soit encore dans ce cas.

M. DE VALENCE.

Que le ciel nous en préserve! Mais nous voici arrivés à la campagne; j'aurai plus d'occasions de l'observer moi-même, et je suis résolu de profiter de la première qui se présentera, pour éclaircir mes conjectures.

Je le vois qui s'avance vers nous. Laisse-moi un moment seul avec lui.

SCÈNE II.

M. DE VALENCE, VALENTIN.

VALENTIN, *à Matthieu, qu'il repousse.*

Non, laissez-moi. Mon papa, c'est ce petit sot de paysan qui vient toujours m'interrompre dans ma lecture.

M. DE VALENCE.

Pourquoi traiter de petit sot cet honnête garçon ?

VALENTIN.

C'est qu'il ne sait rien.

M. DE VALENCE.

De ce que tu as appris, à la bonne heure ; mais il sait aussi bien des choses que tu ignores ; et vous pourriez vous instruire tous les deux, en vous communiquant vos connoissances.

VALENTIN.

Il peut apprendre beaucoup de moi ; mais que puis-je apprendre de lui ?

M. DE VALENCE.

Si tu dois posséder quelque jour une terre,

crois-tu qu'il te soit inutile de prendre, de bonne heure, une idée des travaux de la campagne, d'apprendre à distinguer les arbres et les plantes; de connoître le temps des semences et des récoltes; d'étudier les merveilles de la végétation? Matthieu possède déjà toutes ces connoissances, et ne demande qu'à les partager avec toi. Elles te seront un jour de la plus grande utilité. Celles, au contraire, que tu pourrois lui communiquer, ne lui serviroient à rien. Ainsi, tu vois que dans ce commerce, tout l'avantage est de ton côté.

VALENTIN.

Mais, mon papa, me siéroit-il bien d'apprendre quelque chose d'un petit paysan?

M. DE VALENCE.

Pourquoi non, s'il est en état de t'instruire? Je ne connois de véritable distinction entre les hommes, que celle des talens utiles et de l'honnêteté; et tu conviendras que, sur ces deux points, il l'emporte également sur toi.

VALENTIN.

Comment donc? sur l'honnêteté aussi?

M. DE VALENCE.

Elle consiste, dans tous les états, à rem-

plir ses devoirs. Il remplit les siens envers toi, en te montrant de l'attachement et de la complaisance. Remplis-tu de même les tiens envers lui, et lui témoignes-tu de la bienveillance et de la douceur ? Il paroît cependant les mériter. Il est actif et intelligent. Je lui crois de la bonté dans le caractère, de l'élévation dans le cœur et de la finesse dans l'esprit. Tu devrois t'estimer fort heureux d'avoir un compagnon aussi aimable, et avec qui tu peux profiter en t'amusant. Son père est mon frère de lait, et m'a toujours aimé avec tendresse. Je suis sûr que Matthieu n'en a pas moins pour toi. Tiens, le voilà qui rôde sur la terrasse pour te chercher; songe à le traiter avec affabilité. Il y a plus d'honneur et de probité dans sa chaumière, que dans beaucoup de palais. Sa famille cultive nos terres de père en fils; et je serois bien aise que cette liaison se perpétuât entre nos enfans. (*Il sort.*)

SCÈNE III.

VALENTIN, *seul.*

Oui; la belle liaison à former ! Mon papa se moque, je crois. Ce petit paysan auroit quelque chose à m'apprendre ? Oh ! je vais si bien l'étonner de mon savoir, qu'il ne s'avisera pas de me parler du sien.

SCÈNE IV.

VALENTIN, MATTHIEU.

MATTHIEU.

Vous ne voulez donc pas mon petit bouquet, M. Valentin ?

VALENTIN.

Fi de ton bouquet ! il n'y a ni renoncule, ni tulipe.

MATTHIEU.

Il est vrai, ce ne sont que des fleurs des champs; mais elles sont jolies, et je pensois que vous n'auriez pas été fâché de les connoître par leur nom.

VALENTIN.

C'est une chose bien intéressante à savoir

que le nom de tes herbes. Tu peux les reporter où tu les as prises.

MATTHIEU.

Si je l'avois su, je n'aurois pas pris tant de peine à les cueillir. Je ne voulois pas rentrer hier au soir, sans vous apporter quelque chose; et comme je revenois un peu tard du travail, quoique j'eusse grande envie de souper, je m'arretai dans la prairie pour les ramasser au clair de la lune.

VALENTIN.

Tu me parles de la lune; sais-tu combien elle est grande?

MATTHIEU.

Eh morguienne! comme un fromage.

VALENTIN.

O l'ignorant petit rustre! (*Matthieu le regarde fixement avec de grands yeux, et demeure immobile. Valentin se promène devant lui d'un air important; et lui montrant son livre*): Tiens, voilà Télémaque. As-tu lu cet ouvrage?

MATTHIEU.

Il n'est pas dans notre catéchisme, et M. le curé ne m'en a jamais parlé.

VALENTIN.

Bon! comme si c'étoit un livre de paysan!

MATTHIEU.

Pourquoi voulez-vous donc que je le connoisse? Oh! laissez-moi le voir.

VALENTIN.

Ne t'avise pas d'y toucher avec tes vilaines mains. (*Il lui en saisit une.*) Où as-tu donc pris ces gants de peau de buffle?

MATTHIEU.

Sous votre bon plaisir, ce sont mes mains, monsieur.

VALENTIN.

La peau en est si épaisse, qu'on pourroit la tailler en semelles.

MATTHIEU.

Ce n'est pas de paresse qu'elles se sont épaissies. Vous savez très-bien parler, à ce que je crois; et cependant je ne voudrois pas me changer avec vous. Travailler bravement, et laisser les autres en paix, voilà ce que je sais faire, et ce que vous devriez apprendre. Adieu, monsieur.

SCÈNE V.

VALENTIN, *seul.*

Je crois que ce petit drôle vouloit se moquer de moi. Mais voici la compagnie qui vient sur la terrasse. Je veux me donner devant elle un air de savant. (*Il s'assied, en affectant une grande attention à lire dans son livre.*)

SCÈNE VI.

M. et mad. DE VALENCE, M. DE REVEL, M. DE NANCÉ, VALENTIN, *assis sur un banc à l'écart.*

M. DE VALENCE.

La belle soirée ! Voudriez-vous, mes chers amis, monter sur cette colline, pour voir le coucher du soleil?

M. DE REVEL.

J'allois vous le proposer; ce moment doit être délicieux. Le ciel est de la sérénité la plus pure à l'occident.

M. DE NANCÉ.

J'aurai du regret de m'éloigner du rossi-

gnol. Madame, entendez-vous ses cadences harmonieuses ?

MAD. DE VALENCE.

J'étois dans la rêverie. Mon cœur se fondoit de plaisir.

M. DE REVEL.

Comment peut-on habiter les villes dans cette charmante saison ?

M. DE VALENCE.

Valentin, veux-tu monter avec nous sur la colline, pour voir le coucher du soleil ?

VALENTIN.

Non, mon papa, je vous remercie. Je lis ici quelque chose qui me fait plus de plaisir.

M. DE VALENCE.

Si tu dis vrai, je te plains ; et si tu ne le dis pas.... Messieurs, il n'y a pas un moment à perdre, pour jouir de ce spectacle ravissant. (*Ils s'avancent vers la colline.*)

SCÈNE VII.

VALENTIN, *les voyant s'éloigner.*

Bon ! les voilà bien loin ; je n'ai plus besoin de me contraindre. (*Il met le livre dans sa poche.*) Que vont penser ces messieurs de mon application ? Je voudrois bien être oiseau, et voler après eux, pour entendre les louanges qu'ils me donnent. (*Il se promène en bâillant sur la terrasse pendant un quart-d'heure.*) Je m'ennuie cependant à rester seul ici. Je puis faire mieux. Voilà le soleil couché, et j'entends la compagnie qui revient ; je vais me glisser dans le bois, et m'y enfoncer de manière qu'on ait de la peine à me trouver. Maman enverra tous les domestiques me chercher avec des flambeaux. On ne parlera que de moi toute la soirée, et on me comparera avec ces grands philosophes qu'on a vu se perdre dans les forêts, égarés par leurs savantes rêveries. Mon aventure fera un beau bruit ! Allons, allons. (*Il se jette dans le bois.*)

SCÈNE VIII.

M. et mad. de VALENCE, M. DE REVEL, M. DE NANCÉ.

M. DE REVEL.

Je n'ai jamais goûté de plaisir plus pur et plus touchant.

M. DE VALENCE.

Le mien a doublé de charme, en le partageant avec vous, mes chers amis.

M. DE NANCÉ.

Le rossignol n'a pas interrompu ses chansons. Sa voix semble même avoir pris, dans le crépuscule, un accent plus voluptueux et plus tendre. Je suis fâché que madame de Valence ne paroisse plus avoir autant de plaisir à l'écouter.

mad. DE VALENCE.

C'est que je suis inquiète de mon fils; je ne l'apperçois pas sur la terrasse. (*Elle l'appelle.*) Valentin! Il ne répond pas. (*Elle apperçoit le jardinier et l'appelle.*) Mathurin, as-tu vu mon fils?

MATHURIN.

Oui, madame; il y a un petit quart-d'heure que je l'ai vu tourner vers la forêt.

mad. DE VALENCE.

Vers la forêt ? S'il alloit s'y égarer ? Mon ami, cours après lui, et ramène-le-moi.

MATHURIN.

Oui, madame, j'y vais. (*Il s'éloigne.*)

mad. DE VALENCE.

Monsieur de Valence, n'allez-vous pas avec lui ?

M. DE VALENCE.

Non, madame, je n'ai pas d'inquiétude, moi. Mathurin saura bien le retrouver.

mad. DE VALENCE.

Mais, s'il alloit prendre un côté opposé ! Je suis dans des transes !....

M. DE NANCÉ.

Tranquillisez-vous, madame, M. de Revel et moi, nous allons nous partager les deux côtés de la forêt, tandis que le jardinier prendra le milieu ; nous ne pouvons manquer de le joindre.

mad. DE VALENCE.

Ah, messieurs ! je n'osois vous en prier ; mais vous connoissez le cœur d'une mère.

M. DE VALENCE.

Ne vous donnez pas cette peine, messieurs, vous me désobligeriez.

M. DE REVEL.

Vous ne trouverez pas mauvais, mon ami, que nous cédions aux instances de madame, plutôt qu'aux vôtres.

M. DE VALENCE.

Je ne puis vous dissimuler que c'est contre mon gré.

M. DE NANCÉ.

Nous recevrons vos reproches à notre retour. (*Ils marchent vers la forêt.*)

SCÈNE IX.

M. et mad. DE VALENCE.

mad. DE VALENCE.

COMMENT donc, mon ami? d'où te vient cette indifférence sur le sort de ton fils?

M. DE VALENCE.

Crois-tu, ma femme, que je l'aime moins que toi? C'est que je sais mieux l'aimer.

mad. DE VALENCE.

Et si on ne le trouvoit pas?

M. DE VALENCE.

Je le voudrois.

mad. DE VALENCE.

Qu'il passât la nuit dans une forêt téné-

breuse ? Que deviendroit ce pauvre enfant ? que deviendrois-je moi-même ?

M. DE VALENCE.

Vous guéririez l'un et l'autre ; lui de sa vanité, et toi de ton fol aveuglement, qui la nourrit.

mad. DE VALENCE.

Que veux-tu dire, mon ami ?

M. DE VALENCE.

Je viens de me convaincre de ce que je ne faisois que conjecturer ce matin. Ce petit garçon a la tête pleine d'une vanité désordonnée. Toutes ses lectures ne sont que d'ostentation. Il ne s'est perdu que pour se faire chercher, et pour se donner un air de distractions savantes dans l'opinion de nos amis. Cette erreur de son ame me fait plus de peine, que si ses pas s'étoient réellement égarés. Il sera malheureux toute sa vie, s'il n'en guérit de bonne heure ; et il n'y a que de salutaires humiliations qui puissent le sauver.

mad. DE VALENCE.

Mais considères-tu bien....

M. DE VALENCE.

Tout est considéré. Il a près de onze ans : s'il sait tirer parti de son intelligence, aidé

par la clarté de la lune et par la direction du vent du soir, il s'orientera assez bien pour regagner le château.

mad. DE VALENCE.

Mais, s'il n'a pas cet avisement?

M. DE VALENCE.

Il en sentira mieux le besoin de profiter des leçons que je lui ai données à ce sujet. D'ailleurs, nous devons l'envoyer au service l'année prochaine; à ce métier, il y a bien des nuits à passer en pleine campagne. Il en aura fait l'expérience, et il n'arrivera pas tout neuf dans un camp pour servir de risée à ses camarades. L'air n'est pas bien froid dans cette saison; et pour une nuit, il ne mourra pas de faim. Puisque, par sa folie, il s'est jeté dans l'embarras, qu'il s'en tire de lui-même, ou qu'il en essuie tous les désagrémens.

mad. DE VALENCE.

Non, je n'y puis consentir; et j'y vais moi-même, si tu n'envoies du monde après lui.

M. DE VALENCE.

Eh bien! ma chère femme, je veux te tranquilliser, quoiqu'il m'en coûte de ne

pas suivre mon projet dans toute son étendue. Je vais ordonner au petit Matthieu de l'aller joindre, comme par hasard. Colas se tiendra aussi à une petite distance pour courir à eux, en cas d'accident. Du reste, ne m'en demande pas davantage ; mon parti est pris, et je ne veux pas, pour une aveugle foiblesse, priver mon fils d'une épreuve importante. Voici mes amis qui reviennent avec Mathurin.

mad. DE VALENCE.

Dieu ! je le vois, ils ne l'ont pas trouvé.

M. DE VALENCE.

Je m'en réjouis.

SCÈNE X.

M. et mad. DE VALENCE, M. DE REVEL, M. DE NANCÉ.

M. DE NANCÉ.

Nos recherches ont été inutiles ; mais si M. de Valence veut nous donner des flambeaux et des domestiques.....

M. DE VALENCE.

Non, messieurs, vous avez cédé aux prières de ma femme : vous écouterez les mien-

nes à leur tour. Je suis père, et je sais mon devoir. Entrons dans le salon, et je vous rendrai compte de mes projets.

SCÈNE XI.

(Au milieu de la forêt.)

VALENTIN.

Qu'ai-je fait, malheureux? Il est déjà nuit, et je ne sais de quel côté me tourner. (*Il crie* :) Papa! mon papa! Personne ne répond. Pauvre enfant que je suis! que vais-je devenir? (*Il pleure.*) O maman! où êtes-vous? répondez donc encore à votre fils. O ciel! qui court à travers le bois? Si c'étoit un loup! Au secours! au secours!

SCÈNE XII.

VALENTIN, MATTHIEU, *accourant au cri.*

MATTHIEU.

Qui est là? Qui est-ce qui crie de la sorte? Quoi! c'est vous, monsieur? Par quel hasard vous trouvez-vous ici à l'heure qu'il est?

VALENTIN.

O mon cher Matthieu! mon cher ami! je me suis égaré.

MATTHIEU, *le regardant d'abord d'un air étonné, et poussant ensuite un éclat de rire.*

Y pensez-vous, monsieur? Moi, votre cher Matthieu? votre cher ami? Vous vous trompez; je ne suis qu'un vilain petit paysan. Est-ce que vous ne vous en souvenez plus? Laissez donc ma main, dont la peau n'est bonne qu'à tailler en semelles.

VALENTIN.

Mon cher ami, pardonne-moi mes outrages; et par pitié, reconduis-moi au château. Tu auras une bonne récompense de maman.

MATTHIEU, *le regardant du haut en bas.*

Avez-vous achevé de lire votre Télémaque?

VALENTIN, *baissant les yeux d'un air confus.*

Ah!

MATTHIEU, *mettant son doigt contre le nez, et regardant le ciel.*

Dites-moi, mon petit savant, combien la lune peut-elle être grande en ce moment-ci?

VALENTIN.

Epargne-moi, de grace ; et tire-moi, je t'en supplie, de cette forêt.

MATTHIEU.

Vous voyez donc, monsieur, qu'on peut être un vilain petit paysan, et cependant être bon à quelque chose ? Que ne donneriez-vous pas à présent pour savoir votre chemin, au lieu de savoir la grandeur de la lune ?

VALENTIN.

Je reconnois mon injustice, et je te promets de ne plus faire le fier à l'avenir.

MATTHIEU.

Voilà qui est à merveille. Mais ce repentir de nécessité pourroit bien ne tenir qu'à un fil. Il n'est pas mal qu'un petit monsieur sente un peu plus long-temps ce que c'est que de regarder le fils d'un honnête homme comme un chien, dont on peut se jouer à sa fantaisie. Mais afin que vous sachiez aussi qu'un brave paysan n'a pas de rancune, je veux passer cette nuit auprès de vous, comme j'en ai passé tant d'autres auprès de mes moutons, en les faisant parquer. Demain, de bonne heure, je vous ramènerai à votre papa. Approchez, je veux partager ma chambre à coucher avec vous.

VALENTIN.

O mon cher Matthieu!

MATTHIEU, *s'étendant sous un arbre.*

Allons, monsieur, arrangez-vous à votre aise.

VALENTIN.

Où donc est ta chambre à coucher?

MATTHIEU.

Nous y sommes. (*En frappant sur la terre.*) Voici mon lit, prenez place : il est assez large pour nous deux.

VALENTIN.

Quoi ! nous coucherons ici à la belle étoile ?

MATTHIEU.

Je vous assure, monsieur, que le roi lui-même n'est pas mieux couché. Voyez sur votre tête quel beau pavillon; de combien de gros diamans il est enrichi! et puis notre belle lampe d'argent (*en montrant la lune*). Eh bien! que vous en semble?

VALENTIN.

Ah! mon cher Matthieu, je meurs de faim.

MATTHIEU.

Je peux encore vous tirer d'affaire. Te-

nez, voici des pommes de terre, que vous accommoderez comme vous savez.

VALENTIN.

Elles sont crues.

MATTHIEU.

Il n'y a qu'à les faire cuire. Faites du feu.

VALENTIN.

Il en faut pour allumer. Et puis, où trouver du charbon et du bois?

MATTHIEU, *en souriant*.

Est-ce que vous ne trouveriez pas de tout cela dans vos livres?

VALENTIN.

Mon Dieu non, mon cher Matthieu.

MATTHIEU.

Eh bien! je vais vous montrer que j'en sais plus que vous, et que tous vos Télémaques. (*Il tire de sa poche un briquet, une pierre à fusil et de l'amadou.*) Pink! voici déjà du feu; et vous allez voir. (*Il ramasse une poignée de feuilles sèches, qu'il met autour de l'amadou, et il fait le moulinet de son bras, jusqu'à ce que le feu prenne.*) Le foyer sera bientôt bâti. (*Il met des morceaux de bois mort sur les feuilles allumées.*) Voyez-vous? (*Il met les pommes de terre à côté du feu, et les saupoudre de terre, qu'il*

pulvérise entre ses mains. Voici qui fera la cendre, pour les empêcher de brûler. (*Lorsqu'elles sont bien proprement arrangées et recouvertes de terre, il renverse sur elles les feuilles allumées et les charbons de branchages. Il ajoute encore du bois sec, et souffle de toute son haleine.*) Avez-vous un plus beau feu dans votre cuisine. ? Allons ; voilà qui sera bientôt cuit.

VALENTIN.

O mon cher ami ! comment pourrai-je te récompenser de ce que tu fais pour moi ?

MATTHIEU.

Fi de vos récompenses ! n'est-on pas assez payé, lorsqu'on fait du bien ? Mais attendez un peu. Pendant que les pommes de terre cuisent, je vais vous chercher du foin qui est encore en meule dans la prairie. Vous dormirez là-dessus comme un prince. Prenez garde à bien gouverner le rôti. (*Il s'éloigne, en chantant.*)

SCÈNE XIII.

VALENTIN, *seul.*

INSENSÉ que j'étois! Comment ai-je pu être assez injuste pour mépriser cet enfant? Que suis-je auprès de lui? Combien je suis petit à mes propres yeux, lorsque je compare sa conduite avec la mienne! mais cela ne m'arrivera plus. Désormais, je ne mépriserai personne d'une condition inférieure, et je ne serai plus si orgueilleux ni si vain. (*Il va çà et là, en ramassant, à la lueur du brasier, quelques branches sèches, qu'il porte à son feu.*)

SCÈNE XIV.

VALENTIN, MATTHIEU, *traînant deux bottes de foin.*

MATTHIEU.

VOICI votre lit de plumes, vos matelas et votre couverture. Je vais vous en faire un lit tout neuf, et bien douillet.

VALENTIN.

Je te remercie, mon ami. Je voudrois bien t'aider; mais je ne sais comment m'y prendre.

MATTHIEU.

Je n'ai pas besoin de vous, je saurai faire tout seul. Allez vous chauffer. (*Il dénoue la botte de foin, en étend une partie sur la terre, et réserve l'autre pour servir de couverture.*) Voilà qui est fait, songeons maintenant au souper. (*Il retire une pomme de terre de dessous le feu, et la tâte.*) Les voilà cuites. Mangez-les, tandis qu'elles sont chaudes; elles ont meilleur goût.

VALENTIN.

Est-ce que tu n'en mangeras pas avec moi?

MATTHIEU.

Pour cela, non. Il n'y a tout juste que ce qu'il vous faut.

VALENTIN.

Comment, tu veux....

MATTHIEU.

Vous avez trop de bonté. Je n'y toucherai pas. Je n'ai pas faim. Et puis j'ai tant de plaisir à vous les voir manger! Sont-elles bonnes?

VALENTIN.

Excellentes, mon cher Matthieu.

MATTHIEU.

Je parie que vous les trouvez meilleures ici qu'à votre table?

VALENTIN.

Oh! je t'en réponds.

MATTHIEU.

Vous avez fini. Allons, voilà votre lit qui vous attend. (*Valentin se couche. Matthieu étend sur lui le reste du foin, puis ôtant sa camisolle*): Les nuits sont fraîches. Tenez, couvrez-vous encore avec cela. Si vous avez froid, vous reviendrez près du feu; je vais prendre garde qu'il ne s'éteigne. Bonne nuit.

VALENTIN.

Mon cher Matthieu, je pleurerois de regret de t'avoir maltraité.

MATTHIEU.

N'y pensez pas plus que moi. Nous serons réveillés demain au jour naissant, par l'alouette. (*Valentin s'endort, et Matthieu veille assis auprès de lui pour entretenir le feu.*)

SCÈNE XV.

(Vers le point du jour.)

VALENTIN, *dormant encore*, MATTHIEU.

MATTHIEU, *l'éveillant.*

Allons, mon camarade, c'est assez dormir. L'alouette s'est déjà égosillée, et le soleil va bientôt paroître derrière la montagne. Nous allons nous mettre en marche pour retourner chez vous.

VALENTIN, *se frottant les yeux.*

Quoi ! déjà? déjà? Bonjour, mon cher Matthieu.

MATTHIEU.

Bonjour, M. Valentin. Comment avez-vous dormi?

VALENTIN, *se levant.*

Tout d'un somme. Voici ta camisolle; je te remercie mille et mille fois. Je ne t'oublierai de ma vie.

MATTHIEU.

Ne ne parlons plus de remercîmens. Je suis plus content que vous. Allons, suivez-moi; je vais vous conduire. (*Ils partent.*)

SCÈNE XVI.

(Au château.)

M. et mad. DE VALENCE.

MAD. DE VALENCE.

Dans quelle agitation j'ai passé toute cette nuit! Je crains, mon ami, qu'il ne lui soit arrivé quelque accident. Il faut envoyer du monde pour le chercher.

M. DE VALENCE.

Tranquillise-toi, ma chère amie. J'y vais moi-même. Mais qui frappe? (*La porte s'ouvre.*) Tiens, le voici.

SCÈNE XVII.

M. et mad. DE VALENCE, VALENTIN, MATTHIEU.

MAD. DE VALENCE, *courant à son fils.*

Ah! je te vois donc enfin, mon cher fils?

MATTHIEU.

Oui, madame; le voilà, un peu meilleur, peut-être, que vous ne l'avez perdu.

M. DE VALENCE.

Est-il vrai?

VALENTIN.

Oui, mon papa, j'ai bien été puni de mon orgueil. Que donneriez-vous à celui qui m'auroit corrigé?

M. DE VALENCE.

Une bonne récompense, et de grand cœur.

VALENTIN, *lui présentant Matthieu.*

Eh bien! voilà celui à qui vous la devez. Je lui dois aussi mon amitié; et il l'aura pour la vie.

M. DE VALENCE.

Si cela est ainsi, je lui fais tous les ans une petite pension de deux louis d'or, pour t'avoir délivré d'un défaut si insupportable.

mad. DE VALENCE.

Et moi, je lui en fais une de la même somme pour m'avoir conservé mon fils.

MATTHIEU.

Si vous me payez pour le plaisir que vous avez, il faudroit donc que je vous payasse aussi, de mon côté, pour celui que j'ai eu. Ainsi, quitte à quitte.

M. DE VALENCE.

Non, mon petit ami, nous ne reviendrons pas sur notre parole. Mais nous allons déjeûner tous les quatre ensemble. Valentin nous racontera ses aventures nocturnes.

VALENTIN.

Oui, mon papa, et je ne m'épargnerai point sur le ridicule que je mérite. J'en veux rougir encore aujourd'hui, pour n'avoir jamais plus à en rougir.

M. DE VALENCE.

O mon fils! combien tu nous rendras heureux, ta mère et moi, en nous prouvant que ton changement est sincère et qu'il sera sans retour! (*Valentin prend Matthieu par la main. M. de Valence présente la sienne à sa femme, et ils passent tous ensemble dans le salon voisin.*)

LA POULE.

Que Cyprien étoit heureux d'avoir un père d'un cœur si tendre, d'un esprit si équitable ! Lorsqu'il avoit été pendant quelques jours sage et diligent, il pouvoit se promettre que M. de Tourville ne manqueroit pas de lui en témoigner sa satisfaction, par une récompense flatteuse. Il avoit du goût pour la culture des fleurs et pour le jardinage. Son papa s'en étoit apperçu, et il profita de cette remarque pour lui procurer, par ce moyen, de nouveaux plaisirs.

Ils étoient un jour à table. Cyprien, lui dit son père, ton précepteur vient de me dire que tu commençois aujourd'hui l'Histoire Romaine et la géographie de l'Italie : si dans huit jours tu peux me rendre un compte exact de ce que tu auras appris, je te défie d'imaginer le prix que je réserve à ton application.

Cyprien, comme on peut le croire, retint aisément ce discours. Il travailla toute la semaine sans se rebuter. Que dis-je ? il y prit tant de plaisir, qu'en vérité c'eût été à lui d'en récompenser son papa.

Le jour de l'épreuve arriva sans l'inquiéter. Il soutint à merveille son examen. Il savoit déjà toute l'histoire des rois de Rome; et il traçoit lui-même sur la carte les accroissemens progressifs de cet empire naissant.

M. de Tourville, transporté de joie, prit et serra la main de son fils. Allons, lui dit-il en l'embrassant, puisque tu as cherché à me causer du plaisir, il est juste que je t'en procure à mon tour. Il le conduisit, à ces mots, dans le jardin, et lui en montrant un carré: Je te le cède, lui dit-il. Tu peux le diviser en deux parties; cultiver dans l'une des fleurs, et dans l'autre des légumes à ton choix. Ils allèrent ensuite vers une petite loge adossée à la cabane du jardinier. Cyprien y trouva une bêche, un arrosoir, un râteau, et tous les autres instrumens du jardinage, fabriqués exprès pour sa taille, et proportionnés à ses forces. Les murs étoient tapissés de paniers et de corbeilles. On voyoit sur des planches des boîtes remplies de griffes et d'ognons de fleurs, et des sachets pleins de graines d'herbages; le tout bien étiqueté d'une belle écriture, avec une carte pendante qui marquoit le temps des semences et des récoltes.

Il faudroit être encore à l'âge heureux de Cyprien, pour se représenter l'excès de sa joie. Son petit coin de terre étoit pour lui un grand royaume; et toutes les heures de relâche qu'il perdoit auparavant à polissonner, il les employoit utilement à cultiver son jardin.

Un jour qu'il en sortoit, il oublia imprudemment de tirer la porte après lui. Une poule s'apperçut de son étourderie, et eut la fantaisie d'aller à la chasse sur ses terres. Les planches de fleurs étoient couvertes d'un terreau bien gras, et par conséquent abondant en vermisseaux. La poule, friande de cette nourriture, se mit à gratter de ses pieds et à creuser de son bec, pour en déterrer. Elle établit de préférence ses fouilles dans un endroit où Cyprien venoit de translanter des œillets.

Quelle fut la colère du petit garçon, lorsqu'à son retour il vit cette jardinière nouvelle labourer de la sorte ses plates-bandes! Ah! maudite bête, lui cria-t-il, tu vas me le payer! Il courut aussi-tôt fermer la porte, de peur que la victime n'échappât à sa vengeance; et ramassant du sable, des cailloux, des mottes de terre, tout ce qu'il pouvoit

saisir, il les lui jetoit, en la poursuivant.

La pauvre poule, tantôt couroit de toute sa vîtesse, tantôt, prenant l'essor, cherchoit à s'élever au-dessus des murs : son vol n'alloit pas à cette hauteur. Elle retomba malheureusement une fois sur les planches de fleurs de Cyprien, et s'embarrassa des pieds et des ailes dans les touffes de ses plus belles jacinthes.

Cyprien, qui la vit ainsi enchevêtrée, crut tenir sa proie. Deux planches de tulipes et de giroflées le séparoient encore d'elle : emporté par sa rage, il les foule lui-même impitoyablement sous ses pieds, pour franchir plutôt l'intervalle. Mais la poule, redoublant d'efforts à l'approche de son ennemi, vient à bout de se dégager, et s'élève de plus belle, emportant à sa patte une jacinthe rose-tendre à dix cloches. Cyprien avoit saisi son râteau ; il le lance de toute la roideur de son bras. Le râteau tournoyant, au lieu d'atteindre son but fugitif, n'atteignit qu'une glace du pavillon du jardin, qu'il mit en pièces, et se fracassa lui-même deux dents, en retombant sur le pavé.

Le petit furibond, plus acharné par tous ces malheurs, avoit couru prendre sa bêche ;

et le nouveau combat auroit eu des suites funestes pour son adversaire, qui, de fatigue et d'étourdissement, s'étoit allé rencogner contre une tonnelle, si M. de Tourville, que le bruit avoit dès le commencement attiré à sa fenêtre, ne fût venu à son secours.

A peine Cyprien l'eut-il apperçu, qu'il s'arrêta tout confus, et lui dit : Voyez, voyez, mon papa, le ravage que cette maudite poule a fait dans mon jardin.

Si tu en avois fermé la porte, lui dit froidement son père, ce dommage ne seroit pas arrivé. J'ai vu ta conduite. N'as-tu pas eu de honte de rassembler toutes tes forces contre une poule? Elle est privée des lumières de la raison; et si elle a fourragé tes œillets, ce n'étoit pas pour te nuire, mais pour chercher sa pâture. Te serois-tu mis en fureur contre elle, si elle n'avoit gratté que dans les orties? Et d'où peut-elle avoir appris à faire une différence entre les orties et les œillets? C'est à toi seul qu'il faut t'en prendre des trois quarts du dégât. Il falloit la chasser avec précaution, pour ne rien endommager de plus. Ma glace et ton râteau ne seroient pas en pièces : toute la perte se seroit bornée à quelques fleurs. Il n'y a donc

que toi de punissable. Si je coupois une branche de ce noisetier, et que je te fisse éprouver le même traitement que tu voulois faire subir à la poule, ne serois-je pas plus juste que toi? Je n'en ferai rien, pour te convaincre qu'il ne dépend que de nous de retenir notre colère. Mais pour la glace que tu m'a cassée, tu voudras bien me la payer de l'argent de tes semaines. Je ne dois pas souffrir de la folie de tes emportemens.

Cyprien se retira confondu; et de toute la journée, il n'osa lever les yeux sur son père.

Le lendemain, M. de Tourville lui demanda s'il ne seroit pas bien aise de l'accompagner à la promenade. Cyprien le suivit, mais d'un air de tristesse qu'il s'efforçoit vainement de cacher. Son père s'en apperçut, et lui dit: Qu'as-tu donc, mon fils? tu me parois affligé.

CYPRIEN.

Eh! mon papa, n'ai-je pas sujet de l'être? Il y a un mois que j'économise sur mes plaisirs, pour faire un petit présent à ma sœur. J'ai ramassé douze francs que je destinois à lui acheter un joli chapeau; et il faut que je vous en donne peut-être la moitié pour la glace que j'ai cassée.

M. DE TOURVILLE.

Je crois que tu aurois eu bien du plaisir à donner à ta sœur cette marque d'amitié; mais il faut que ma glace soit payée la première. Cette leçon t'apprendra, pour toute ta vie, à ne pas t'abandonner à tes fureurs, de crainte d'empirer le premier mal.

CYPRIEN.

Ah! je ne laisserai jamais la porte du jardin ouverte, et je ne m'en plaindrai plus aux poules de mes étourderies.

M. DE TOURVILLE.

Mais crois-tu que dans ce vaste univers, il n'y ait que les poules qui puissent te fâcher?

CYPRIEN.

Eh! mon Dieu, non. Tenez, la semaine dernière, j'avois laissé ma mappemonde sur la table. Ma petite sœur vint dans mon cabinet, prit une plume et de l'encre, et barbouilla si bien toute la face du globe, qu'il n'est plus possible de distinguer l'Europe de l'Amérique.

M. DE TOURVILLE.

Tu as donc à te préserver du tort que peuvent te faire aussi tes semblables?

CYPRIEN.

Hélas ! oui, mon papa.

M. DE TOURVILLE.

Sans vouloir te dégoûter de la vie, je t'annonce que tu auras à y supporter bien d'autres dommages que ceux qu'une poule et ta petite sœur ont pu te causer. Les hommes cherchent leurs plaisirs et leurs intérêts, comme les poules cherchent les vermisseaux; et ils les chercheront aux dépens de tes biens, comme les poules aux dépens de tes fleurs.

CYPRIEN.

Je le vois bien par l'exemple de Juliette, puisque le petit plaisir qu'elle a pris à faire ses griffonnages, m'a coûté ma plus belle carte de géographie.

M. DE TOURVILLE.

Ne pouvois-tu pas prévenir cette perte, en serrant la mappemonde dans ton portefeuille ?

CYPRIEN.

Vraiment, oui.

M. DE TOURVILLE.

Songe donc à te comporter toujours si prudemment que personne ne puisse te faire de tort réel; mais si, malgré tes précautions, tu as le malheur d'en éprouver, sache le

supporter de manière à ne pas te le rendre encore plus préjudiciable.

CYPRIEN.

Et par quel moyen, mon papa?

M. DE TOURVILLE.

Par de l'indifférence, s'il est léger; par du courage, s'il est grave. J'ose te proposer pour exemple ma conduite envers M. Duclion.

CYPRIEN.

Ah! ne me parlez pas de cet homme. Depuis deux ans, il ne vous regarde plus; et il n'y a sorte d'horreurs qu'il ne dise de vous dans le monde.

M. DE TOURVILLE.

Sais-tu ce qui le porte à ces indignités?

CYPRIEN.

Je n'ai jamais osé vous interroger là-dessus.

M. DE TOURVILLE.

C'est la préférence que j'ai obtenue pour un emploi que mon père avoit exercé pendant trente-cinq ans avec honneur, et dans lequel j'avois été formé de bonne heure par ses instructions. Il n'avoit d'autres titres, pour me le disputer, que son ignorance et son effronterie. Mes droits l'ont emporté sur

toute sa faveur. Voilà ce qui m'a valu sa haine et ses calomnies.

CYPRIEN.

Ah ! mon papa, si j'étois aussi grand que lui, je lui ferois bien rengaîner ses propos.

M. DE TOURVILLE.

Je suis de sa taille, et je le laisse dire. La conduite que tu aurois dû tenir avec la poule, je la garde précisément envers lui. Les œillets dont elle a dépouillé la racine en cherchant de quoi se nourrir, c'est l'estime publique dont je jouis qu'il travaille à déraciner, pour trouver à assouvir le ver qui le ronge. En cherchant à le punir, je foulerois sous mes pieds le respect et la considération que je me dois à moi-même, comme tu as foulé sous les tiens tes giroflées et tes tulipes. La glace que tu m'as cassée, ton râteau que tu as édenté, ce sont mes biens, mon repos et ma santé que je perdrois dans une vaine et maladroite vengeance. Instruit par l'accident que tu as souffert, tu fermeras désormais ton jardin à la poule : instruit par la méchanceté de mon ennemi, je mets, par ma bonne conduite, une barrière insurmontable entre nous deux. Inaccessible à ses atteintes, je goûte les fruits de ma mo-

dération, tandis qu'il se consume dans les efforts de sa malice, jusqu'à ce que les remords viennent le déchirer. En m'affectant de ses outrages, je me serois fait la victime qu'il n'aspiroit qu'à immoler, et mes dignes amis m'auroient reproché ma foiblesse : mon indifférence pour ses injures, le livre à ses propres mépris, et soutient la haute opinion de mon caractère dans l'esprit de tous les gens de bien.

CYPRIEN.

Ah mon papa ! que de chagrins dans la vie je puis m'épargner, en me souvenant de ce que vous venez de m'apprendre !

Comme ils disoient ces mots, ils arrivèrent, sans y songer, à la porte de leur maison. Leur entretien roula sur le même sujet toute la soirée. Ils se séparèrent fort contens l'un de l'autre. Cyprien s'endormit le cœur plein d'une tendre reconnoissance pour les sages instructions qu'il avoit reçues, et M. de Tourville avec la satisfaction la plus sensible à un bon père, celle de n'avoir pas vécu inutilement cette journée pour le bonheur de son fils.

LE DÉSORDRE ET LA MALPROPRETÉ.

URBAIN passoit, à juste titre, pour un excellent petit garçon. Il étoit doux et officieux pour ses amis, obéissant envers ses maîtres et ses parens.

Il n'avoit qu'un défaut. C'étoit de ne prendre aucun soin de ses livres et de ses petits effets, d'être fort négligé dans sa parure, et très-sale sur ses habits.

On l'avoit souvent repris de sa négligence. Ces reproches l'affligeoient pour lui-même, et parce qu'il voyoit ses amis les lui faire avec regret. Il avoit mille fois résolu de se corriger; mais l'habitude étoit devenue si forte, que c'étoit toujours le même désordre et la même malpropreté.

Il y avoit long-temps que son papa lui avoit promis, ainsi qu'à ses frères, de leur donner le plaisir d'une promenade sur l'eau.

Le temps se trouva un jour très-serein. Le vent étoit doux, la rivière tranquille. M de Saint-André résolut d'en profiter. Il fit ap-

peler ses enfans, leur annonça son projet; et comme sa maison donnoit sur le port, il prit la peine d'y aller lui même choisir une petite chaloupe, la plus jolie qu'il put trouver.

Comme toute la jeune famille se réjouit! Avec quel empressement chacun se hâta de faire ses préparatifs pour une partie de plaisir si long-temps attendue!

Ils étoient déjà prêts, lorsque M. de St-André revint pour les prendre. Ils sautoient de joie autour de lui. De son côté, il étoit ravi de leur joie. Mais quelle fut sa surprise, en jetant les yeux sur Urbain, de voir l'état pitoyable de son accoutrement!

L'un de ses bas étoit descendu sur le talon; l'autre se rouloit à longs plis autour de sa jambe, qui ne représentoit pas mal une colonne torse. Sa culotte avoit deux grands yeux ouverts à l'endroit du genou. Sa veste étoit toute marquetée de taches de graisse et d'encre; et il manquoit à son surtout la moitié du collet.

M. de St.-André vit avec peine qu'il ne pouvoit se charger d'Urbain dans un pareil état. Tout le monde auroit eu raison de croire que le père d'un enfant si désordonné, devoit

être aussi désordonné lui-même, puisqu'il souffroit ce défaut dégoûtant dans son fils. Et comme il avoit des qualités plus heureuses pour se faire distinguer par ses concitoyens, il n'étoit pas excessivement jaloux de cette nouvelle renommée.

Urbain avoit bien un autre habit; malheureusement il se trouvoit alors chez le tailleur; et ce n'étoit pas pour peu de chose. Il ne s'agissoit de rien moins que d'y recoudre un pan qui s'étoit détaché. Le dégraisseur devoit ensuite en avoir pour deux ou trois jours de besogne à le remettre à neuf.

Qu'arriva-t-il, mes amis? Vous le devinez sans peine.

Ses frères, qui avoient des habits propres, et dont tout l'équipage faisoit honneur à leur papa, montèrent avec lui dans la chaloupe. Elle étoit peinte en bleu, relevée par des bordures d'un rouge éclatant. Les rames et les banderoles étoient bariolées de ces deux couleurs. Les matelots portoient des vestes d'une blancheur éblouissante, avec de larges ceintures vertes autour de leur corps, de gros bouquets de fleurs à leur côté, de grands panaches de plumes à leurs cha-

peaux. Il y avoit dans le fond, près du gouvernail, trois hommes avec un hautbois, un fifre et un tambour, qui commencèrent à jouer sur les instrumens une marche guerrière, aussi-tôt que la chaloupe s'éloigna du bord. Le peuple, assemblé sur le rivage, y répondoit par de joyeuses clameurs.

Urbain, qui s'étoit fait une si grande fête de cette promenade, fut obligé de rester à la maison. Il est vrai qu'il eut le plaisir de voir de sa fenêtre cet embarquement, de suivre de l'œil la chaloupe, dont un vent léger enfloit les voiles, et qui paroissoit voler sur la surface des eaux, et que ses frères, à leur retour, voulurent bien lui raconter tous les amusemens de leur journée, dont le seul récit les faisoit tressaillir de joie.

Un autre jour, comme il s'amusoit dans une prairie à cueillir des fleurs avec un de ses amis, pour en faire un bouquet à sa maman, il perdit une de ses boucles.

Au lieu de s'occuper à la chercher, il pria son camarade, qui restoit aussi pour arranger le bouquet, de lui prêter une des siennes, parce qu'en marchant sur les oreilles pendantes de son soulier, il avoit déjà trébuché deux ou trois fois.

Son ami lui prêta volontiers sa boucle. Urbain, pressé de courir, l'attacha si négligemment, qu'au bout d'un quart-d'heure elle étoit déjà hors de son pied.

Ils se trouvèrent fort embarrassés, quand il fut question de rentrer au logis. La nuit étoit venue; et l'herbe étoit si haute, qu'un agneau se seroit caché sous son épaisseur. Le moyen d'y retrouver, dans l'obscurité, quelque chose d'aussi petit? Ils s'en retournèrent clopin-clopant, s'appuyant l'un sur l'autre, et tous les deux fort tristes; Urbain sur-tout, qui, doué d'un caractère très-sensible, avoit à se reprocher d'exposer son ami à la colère de ses parens.

Le lendemain, il se présenta devant toute sa famille assemblée, avec une seule boucle pour ses deux souliers. Triste coup-d'œil pour un père, qui voyoit par-là combien ses leçons avoient été vainement prodiguées!

M. de Saint-André payoit tous les dimanches une petite pension à ses enfans, pour leur donner le moyen de satisfaire aux fantaisies de leur âge, et sur-tout de leur générosité. Les frères d'Urbain avoient le plaisir de l'employer à un usage si doux. Mais pour lui, sa pension ne lui passoit presque

jamais dans les mains, parce que son père la retenoit, tantôt pour lui acheter des boutons de manches, un col, ou son chapeau qu'il avoit égarés, tantôt pour lui faire détacher ses habits, et réparer leur désordre.

Une boucle d'argent est d'un certain prix. Ce n'étoit pas tout encore, il avoit perdu celle de son camarade, et il falloit l'en dédommager tout de suite. Mais comment? ses pensions de la semaine n'auroient pu y suffire de plus de trois mois.

Heureusement son père lui avoit fait apprendre à écrire, et, pour me servir de l'expression commune, il avoit une assez jolie main.

C'étoit le seul travail où il pût gagner quelque chose. Je dois convenir, à sa louange, qu'il se prêta de fort bonne grace à l'arrangement qui lui fut proposé.

Le père de son ami étoit un avocat célèbre, qui donnoit tous les jours un grand nombre de consultations. M. de Saint-André lui offrit de les faire mettre au net par Urbain, jusqu'à ce qu'il eût gagné de quoi payer la boucle de son ami, qu'il avoit perdue.

Urbain, passoit les heures de ses récréations à copier des écrits de procédures fort

ennuyeux, et tout griffonnés, tandis que ses frères alloient se promener à la campagne, ou qu'ils s'amusoient avec leurs camarades à jouer dans le jardin.

Oh ! combien il soupira de son étourderie ! et combien, dans un petit nombre de jours, elle lui fit perdre de plaisirs !

Il eut le temps de faire bien des réflexions sur lui-même, et de former, pour l'avenir, de bonnes résolutions, que son expérience lui a fait suivre fidèlement. Si je vous le montrois, mes chers amis, en voyant l'air de propreté qui règne aujourd'hui dans sa parure, et l'arrangement qu'il observe dans tout ce qui lui appartient, vous ne croiriez jamais que c'est la même personne dont je viens d'écrire l'histoire pour vous instruire, autant que pour vous amuser.

EUPHRASIE.

EUPHRASIE, *à sa poupée.*

Eh bien! mademoiselle, vous ne voulez donc pas m'obéir? Vous tiendrez toujours votre cou roide comme un piquet? Tenez, voyez comme ces petits airs de tête me vont bien. Allons! Oh! que vous êtes maussade! Prenez-y garde, ne me faîtes pas mettre en colère. Je me fâcherai encore plus que maman, lorsque je battis hier mon épagneul.

mad. DE SELIGNY, *qui a entendu ces derniers mots.*

Tu me paroisun peu sérieuse, Euphrasie. Est-ce que ta poupée ne s'est pas bien conduite envers toi?

EUPHRASIE.

Je lui montre comment il faut se donner des airs gracieux, et elle ne veut pas les prendre.

mad. DE SELIGNY.

Je conviens qu'il est assez triste de prodiguer inutilement d'aussi utiles instructions. Mais tu parlois de te mettre en colère?

EUPHRASIE.

Oh ! non. Je lui reprochois seulement..... Vous avez peut-être entendu ce que je lui ai dit ?

mad. DE SELIGNY.

Supposé que je n'en aie rien entendu, et que je te prie de me confier le sujet de tes entretiens, craindrois-tu de me mettre dans la confidence ?

EUPHRASIE.

Non, maman ; je sais que les petites filles ne doivent avoir aucun secret pour leur mère.

mad. DE SELIGNY.

Très-bien, mon cœur. Redis-moi donc ce que tu disois à ta poupée.

EUPHRASIE.

C'est qu'elle ne vouloit pas porter un peu de côté sa tête, et je lui disois que si elle refusoit de m'obéir, je me mettrois en colère, et que je me fâcherois encore plus que vous, lorsque je battis hier mon épagneul.

mad. DE SELIGNY.

Tu penses donc que je me mis en colère ?

EUPHRASIE.

Vous ne me regardiez pas du même œil

qu'auparavant; je pensai que vous aviez de l'humeur contre moi.

MAD. DE SELIGNY.

Ce n'étoit pas de l'humeur, c'étoit de la tristesse; car, d'abord j'eus de la peine de voir que tu faisois mal à ton chien: ensuite, je craignis qu'il ne s'avisât de te mordre, si tu continuois de le frapper. Je t'en avertis; et comme tu semblois recevoir de mauvaise grace mes conseils, je tremblai de te voir devenir désobéissante; et c'est pour cela que je fus si affligée, que les larmes m'en vinrent aux yeux. Tu te figuras alors que j'étois en colère. En colère? Fi donc! Je me serois aussi mal comportée envers toi, que toi envers ton chien.

EUPHRASIE.

Mais vous n'êtes pas fâchée non plus de ce que je disois à ma poupée?

MAD. DE SELIGNY.

Il y auroit bien quelque chose à te dire au sujet de ces airs de coquetterie que tu voulois lui donner, et que tu commençois par prendre toi-même.

EUPHRASIE.

Je croyois, maman, en être plus aimable.

La petite Aglaé m'a dit que ces tours de tête me siéroient fort bien.

mad. DE SELIGNY.

Il me semble que je dois en savoir là-dessus un peu plus que ton amie; et je ne serois pas du tout de son avis.

EUPHRASIE.

J'essayai pourtant hier des airs penchés devant le miroir, et je trouvai qu'ils m'alloient à merveille.

mad. DE SELIGNY.

Tu penses donc que les contorsions et les simagrées puissent valoir les graces naturelles de ton âge? Et puis tu ignores peut-être à quoi ces grimaces conduisent infailliblement.

EUPHRASIE.

Et à quoi donc, maman, je vous prie?

mad. DE SELIGNY.

A prendre le goût de l'affectation, et à mettre bientôt dans son cœur la même fausseté que l'on met dans son maintien.

EUPHRASIE.

Oh! mon Dieu, que me dites-vous? Je suis bien heureuse de vous en avoir parlé:

je serois peut-être tombée dans ce vice sans m'en appercevoir.

mad. DE SELIGNY.

Et moi, pleine de confiance en ta candeur, je ne m'en serois peut-être apperçue que lorsque le mal auroit eu fait des progrès, et qu'il eût été bien difficile d'y porter du remède. Tu vois par-là combien il est important de te défier des conseils de jeunes enfans aussi inexpérimentés que toi-même, et de me consulter, de préférence, dans toutes les occasions.

EUPHRASIE.

Oh! oui, maman, je vous le promets, puisque vous voulez avoir cette bonté. Que serois-je devenue, si vous m'en aviez fait le reproche devant toute une assemblée! J'en serois morte de honte.

mad. DE SELIGNY.

Je suis obligée quelquefois de prendre ce moyen pour te rendre la leçon plus frappante; mais nous pouvons former un arrangement pour t'épargner les humiliations publiques.

EUPHRASIE.

Ah! je ne demande pas mieux. Voyons, quel est-il?

mad. DE SELIGNY.

C'est de m'obéir au premier coup-d'œil, lorsque je te ferai signe de faire ou de ne pas faire une chose. Tu chercheras à réfléchir en toi-même, pour en sentir la raison. Si elle ne se présente pas à ton esprit, obéis toujours; et ensuite, lorsque nous serons seules, tu pourras me la demander; je me ferai un plaisir de te la faire comprendre.

EUPHRASIE.

Ah! maman, voilà qui est fort commode. Que vous m'allez épargner de chagrins et de sottises!

Euphrasie, pénétrée de la sagesse de cette instruction, ne se permit plus une action tant soit peu douteuse, sans avoir d'abord pris le conseil de sa maman. Elle parvint bientôt à lire dans le signe le plus léger, le parti qu'elle devoit prendre dans toutes les circonstances où elle se trouvoit embarrassée. Peu à peu les tendres avis de sa maman, et ses propres réflexions, lui formèrent une expérience au-dessus de son âge. Tout le monde étoit aussi surpris qu'enchanté de la prudence de sa conduite, et de la maturité de sa raison. Avant l'âge de douze ans,

elle avoit acquis tout le bonheur qu'on peut goûter sur la terre; savoir, la satisfaction intérieure de son propre cœur, l'attachement solide de ses amis, et la tendresse de ses parens.

PERSONNAGES.

M. DE FLEURY.
Madame DE FLEURY.
FABIEN, PRISCILLE, AGATHE, } enfans de M. de Fleury.
CASIMIR, PROSPER, } enfans de mad. de Fleury.
DUMONT, domestique.

La scène se passe dans le jardin de M. de Fleury.

L'ÉCOLE DES MARATRES,

DRAME EN UN ACTE.

SCÈNE PREMIÈRE.

FABIEN.

Le voilà donc ce jardin, où je n'étois pas entré il y a plus de six mois! Que je sens de plaisir à le revoir encore! Voici le petit pavillon, où j'allois si souvent déjeûner avec ma chère maman! Ah! si elle vivoit aujourd'hui, quelle joie pour nous deux! Elle me prendroit dans ses bras, elle me caresseroit! Et moi, que j'aurois de choses à lui dire! Mais, hélas! (*il se met à pleurer*) je l'ai perdue. Je ne puis l'aimer que hors de ce monde. Ma chère maman, ne saurois-tu au moins m'entendre, si tu ne dois plus revenir auprès de ton Fabien? Regarde. A ta place dans la maison, demeure à présent une marâtre. Cela doit faire une bien méchante femme! Pauvre enfant! que vais-je deve-

nir ? Je n'oserai jamais lever les yeux sur elle. Encore si j'avois pu rester toujours auprès de mon grand-papa ! Mais non, l'on veut que je revienne ici, quand maman n'y est plus. Ah ! je ne saurois y rester. Je ne veux que voir mon papa et mes sœurs, les embrasser, et puis je m'en irai, oui, je m'en irai, je m'en irai.

SCÈNE II.

FABIEN, DUMONT.

DUMONT.

Est-ce vous, M. Fabien ? Vous voilà donc de retour ? Comment cela va-t-il.

FABIEN.

Pas mal, mon cher Dumont. Et toi, comment te portes-tu ?

DUMONT.

Fort bien, vraiment. Aucun médecin n'a eu de mes pièces. Toutes mes tisanes m'ont été fournies par le marchand de vin. Mais qu'est-ce donc, M. Fabien ? vous avez déjà les yeux rouges. Je crois que vous avez pleuré.

FABIEN, *en s'essuyant les yeux.*

Moi, pleurer ?

DUMONT.

Oh! oui, vous avez beau dire. Voilà encore des larmes qui reviennent. Qu'avez-vous? Est-ce qu'il vous est arrivé quelque malheur?

FABIEN.

Non, mon ami, aucun depuis que je m'en suis allé.

DUMONT.

Ah! je comprends. Vous êtes fâché d'avoir quitté votre grand-papa.

FABIEN.

Je n'en serois point fâché, si j'avois retrouvé ici ma chère maman.

DUMONT.

Malheureusement, vous ne la reverrez plus. Mais pourquoi pleurer? Vous en avez déjà une autre.

FABIEN.

Une marâtre, veux-tu dire? Ah! Dumont, si je pouvois m'empêcher de la voir! Mais dis-moi, comment font mes pauvres sœurs?

DUMONT.

Comment elles font? Oh dame! on les tient en respect. A six heures du matin il faut qu'elles soient levées. Certes! je ne

leur conseillerois pas de rester au lit. Elles paieroient cher leur sommeil.

FABIEN.

Et qu'ont-elles à faire de si bonne heure?

DUMONT.

Leur marâtre sait y pourvoir. Il n'y a pas à répliquer : chacun a son emploi dans la maison. Madame de Fleury nous mène tous comme des esclaves. Moi, qui n'avois qu'à veiller sur le ménage, ne faut-il pas que je sois gouverné comme les autres? Aussi combien je la hais! Je suis descendu à sept heures dans le jardin. Elle y étoit avant moi, et vos sœurs travailloient de toutes leurs forces à ses côtés.

FABIEN.

Et à quoi donc?

DUMONT.

A des ouvrages de couture pour la nouvelle famille.

FABIEN.

On me l'avoit bien dit que les marâtres tourmentoient les enfans de leurs maris, pour ménager leurs propres enfans. On voudra aussi me faire travailler pour eux, j'imagine. Mais qu'est devenu mon jardin? Où sont

mes tulipes et mes œillets ? Je ne vois plus rien.

DUMONT.

Oh ! tout cela a été emporté.

FABIEN.

Et par qui ?

DUMONT.

Vraiment, par vos beaux-frères. Ils passent ici leur vie. Ils ont tout fourragé.

FABIEN.

O mon Dieu ! je n'ai donc plus mes jolies fleurs. Les méchans petits garçons me les ont volées. Il ne leur reste plus qu'à me chasser moi-même de mon jardin.

DUMONT.

Tenez, les voici qui viennent.

SCÈNE III.

CASIMIR, PROSPER, FABIEN, DUMONT.

CASIMIR, *bas, à Prosper.*

Prosper, quel est cet enfant qui parle avec Dumont ? Ah ! si c'étoit Fabien !

PROSPER, *bas, à Dumont*

Est-ce lui ?

DUMONT, *sèchement.*

Oui, messieurs.

CASIMIR.

O mon frère, sois le bien-venu ! Nous avons bien desiré ton arrivée. (*Il court à lui les bras ouverts.*)

FABIEN, *en se détournant.*

Est-ce que nous nous connoissons depuis si long-temps, pour que vous veniez m'embrasser ?

CASIMIR.

Nous ne nous connoissons pas encore, mais nous sommes frères.

FABIEN.

Beaux-frères, monsieur, s'il vous plaît.

CASIMIR.

Eh ! Fabien, laisse-là ce vilain mot de *beaux*. Ton papa aime notre maman; notre maman aime ton papa : est-ce que nous ne nous aimerions pas aussi les uns les autres ? Ils sont mari et femme, pourquoi ne serions-nous pas frères ?

FABIEN.

Si nous sommes frères, avez-vous plus de droit que moi dans ce jardin ?

PROSPER, *à part.*

Oh ! comme il est querelleur !

CASIMIR.

Ton papa nous a permis d'y travailler.

FABIEN.

J'y étois avant vous, et certainement vous ne m'en chasserez pas.

PROSPER.

Allons-nous-en, Casimir, qu'il reste-là tout seul avec sa mauvaise humeur.

CASIMIR.

Non, Prosper, il ne faut pas le quitter sans être bons amis.

PROSPER.

Veux-tu que ce méchant nous dise encore des choses désagréables?

FABIEN.

Moi, je serois un méchant, dites-vous?

PROSPER.

Oui, vous l'êtes. Et non-seulement un méchant, mais un envieux, un jaloux, un...

FABIEN, *s'avançant vers lui.*

Vous osez m'insulter, et dans mon jardin encore?

PROSPER.

C'est vous qui avez commencé. Mais je ne vous crains pas. Entendez-vous?

CASIMIR, *arrêtant Prosper.*

Y penses-tu, Prosper? Te battre contre

ton frère? Viens, viens; n'allons pas causer de chagrin à notre nouveau papa, sur-tout le jour de l'arrivée de son fils. (*Il l'entraîne avec lui.*)

PROSPER.

Eh bien! je cours le dire à maman.

SCÈNE IV.

FABIEN, DUMONT.

FABIEN.

HÉLAS! voilà déjà mes peines qui commencent. Ils vont porter des plaintes à leur mère. Ils lui diront que je viens de les insulter. Leur mère saura bien tourner l'esprit de mon papa, et tout retombera sur moi seul. Ah! pauvre petit malheureux que je suis! N'est-il pas vrai, Dumont, je suis bien à plaindre?

DUMONT.

Il n'est que trop vrai; mais n'ayez pas peur; je vous soutiendrai toujours. Nous serons bien en force contre ces petits étrangers.

FABIEN.

Oui; mais mon papa.

DUMONT.

Laissez-moi faire, nous l'aurons bientôt mis de notre parti. Je sais mille petites fredaines de ces messieurs : je les lui conterai. Je lui dirai qu'ils ont gâté votre jardin, qu'ils vous ont dit des injures. J'arrangerai cela de manière qu'ils n'auront pas beau jeu.

FABIEN.

Tu me resteras donc toujours attaché, mon cher ami?

DUMONT.

Aussi vrai que je m'appelle Dumont.

FABIEN.

Ah! je te remercie. Je trouve encore quelqu'un pour me soutenir, quand je n'ai plus maman! Mais as-tu vu comme ils étoient bien habillés? Ils ont des vestes superbes. Sais-tu d'où elles leur viennent?

DUMONT.

C'est leur mère qui les a brodées.

FABIEN.

Oui, elle sera toujours occupée de ses favoris : ils seront vêtus comme des princes. Mais qui est-ce qui brodera une veste pour moi?

DUMONT.

Si vous voulez en avoir, je crains bien que vous ne soyez obligé de la broder vous-même.

FABIEN.

N'est-il pas vrai que leurs habits sont aussi tout neufs ?

DUMONT.

Certainement. Votre père les a fait habiller de la tête aux pieds le jour de son mariage.

FABIEN.

Oh ! il ne m'a pas fait habiller, moi. On m'a laissé à la campagne pour me laisser courir avec ce misérable surtout. Cela est trop fort, je ne peux plus y tenir. Je n'ai plus de maman, et mon papa m'oublie. Ah ! Dumont, il ne me reste que toi.

DUMONT.

Tranquillisez-vous. Les choses tourneront peut-être mieux que vous ne pensez. Mais il faut aller trouver votre marâtre. Suivez-moi. Songez à vous présenter à elle de bonne grace, et à lui baiser la main.

FABIEN.

Je ne pourrai jamais le faire.

DUMONT.

Il le faut absolument. Prenez toujours auprès d'elle une physionomie riante, même quand votre cœur n'y seroit pas. C'est ainsi que j'en use avec elle, bien que je la déteste. Croyez-vous qu'elle me défend d'aller au cabaret, moi qui avois pris l'habitude d'y passer la moitié de la journée, du vivant de madame votre mère ? C'étoit une femme cela ! Les choses ont bien changé ; il faut changer avec elles. Patience. Lorsque nous serons seuls, je vous dirai ce que vous aurez de plus à faire. Venez seulement.

FABIEN.

Voit-on à mes yeux que j'aie pleuré ?

DUMONT.

Eh ! vous pleurez encore !

FABIEN.

Je ne veux pas donc l'aller trouver à présent. Elle me demanderoit pourquoi je pleure. Qu'aurois-je à lui dire ?

DUMONT.

Vous lui diriez qu'en entrant ici, vous avez pensé à votre maman, et que vous l'avez tant regrettée que les larmes vous en sont venues aux yeux.

FABIEN.

Mais si elle commence par la querelle que j'ai eue avec ses enfans?

DUMONT.

Vous lui direz qu'ils l'ont engagée, et vous m'appellerez en témoignage. Mais la voici qui vient. Allez à sa rencontre. (*Il s'éloigne.*)

SCÈNE V.

Mad. DE FLEURY, FABIEN.

mad. DE FLEURY, *avec empressement.*

Où est-il? où est-il? (*Elle l'apperçoit.*) Est-ce toi, mon cher Fabien? J'ai donc enfin réuni toute ma nouvelle famille. (*Il lui baise la main; elle le prend dans ses bras, le presse contre son cœur, et l'embrasse avec tendresse. En le regardant avec amitié.*) L'heureuse physionomie! Que je me réjouis de pouvoir nommer mon fils un si aimable enfant!

FABIEN.

Je voudrois bien aussi pouvoir me réjouir; mais, hélas!

mad. DE FLEURY.

Qu'est-ce donc, mon petit ami? tu me

parois bien triste. (*Fabien se met à pleurer sans lui répondre.*) Tu te détournes, tu pleures? D'où viennent ces larmes? Mon cher Fabien, n'as-tu pas de confiance en moi? Ne veux-tu pas me dire ce que tu as sur le cœur?

FABIEN.

Ce n'est rien, rien du tout.

mad. DE FLEURY.

C'en est trop pour m'affliger. Dis-moi ton chagrin, que je te console. Si ton papa ou tes sœurs venoient en ce moment, et qu'ils te vissent dans la tristesse, ils pourroient croire qu'il t'est arrivé quelque accident fâcheux. Ah! ils se sont promis bien de la joie de ton arrivée. Est-ce que tu serois fâché de les embrasser!

FABIEN.

Que me dites-vous? je n'aurai plus d'autre plaisir. Mais pourrez-vous aussi me faire embrasser maman? c'est elle que je pleure.

mad. DE FLEURY.

Il y a six mois que tu l'as perdue, et tu la pleures encore?

FABIEN.

Ah! toujours, toute ma vie. (*avec des sanglots.*) O maman, ma chère maman!

mad. DE FLEURY.

N'en parlons plus, mon cher ami, puisque c'est renouveler toutes tes douleurs.

FABIEN.

Non, non, au contraire ; parlons-en, je vous prie, pour me soulager. Voudriez-vous que si-tôt après votre mort, vos enfans vous eussent déjà oubliée.

mad. DE FLEURY.

Excellente petite créature ! (*Elle l'embrasse.*) Tu l'aimois donc bien ta maman !

FABIEN.

Je le sens mieux encore, depuis que je ne l'ai plus. Elle étoit si bonne et si douce !

mad. DE FLEURY.

Je voudrois pouvoir la rendre à tes regrets ; ou plutôt je veux prendre sa place dans ton cœur. Je veux t'aimer comme elle, et te rendre les mêmes soins.

FABIEN.

Mais ce ne sera jamais vous qui m'aurez fait naître, qui m'aurez nourri de votre lait, qui m'aurez élevé dans mon berceau. Elle étoit ma mère, et vous n'êtes que ma marâtre.

mad. DE FLEURY.

Pourquoi m'appelles-tu de ce nom ? je ne t'ai pas appelé mon beau-fils.

FABIEN.

Pardonnez-moi, je vous prie. Ce n'étoit pas pour vous fâcher. Vous me semblez aussi bien aimable et bien caressante. Mais vous avez des enfans à vous, et vous les aimerez toujours plus que moi.

mad. DE FLEURY.

Tu ne t'appercevras jamais de la différence. Quelques jours encore pour nous mieux connoître, et tu verras si tu ne te croiras pas toi-même mon propre fils.

FABIEN.

Oh! si cela pouvoit arriver sans oublier maman!

mad. DE FLEURY.

Je ne demande pas que tu l'oublies; au contraire, nous en parlerons tous les jours. Je veux que ta tendresse pour elle serve d'émulation et d'exemple à mes enfans. Viens, viens, je brûle de te les présenter.

FABIEN.

Oh! je les ai vus. Ne vous ont-ils pas déjà porté des plaintes contre moi?

mad. DE FLEURY.

Non, mon ami, aucune. Est-ce que vous auriez eu quelque différend? J'en serois au

désespoir. Tous mes plus vifs desirs sont de vous voir tendrement unis, et attachés les uns aux autres, comme de véritables frères.

FABIEN.

Je ne demande pas mieux que d'aimer. Cela fait tant de plaisir! Mais où est mon papa? où sont mes sœurs? Faites-les-moi voir, que je les embrasse.

mad. DE FLEURY.

Ton papa ne tardera pas à revenir. Il est allé terminer quelques affaires, pour avoir tout le reste de la journée à te donner. Mais, en attendant, je peux te mener auprès de tes sœurs. Elles t'apprendront ce que tu dois penser sur mon compte.

FABIEN.

Je veux bien qu'elles me parlent de vous; mais qu'elles me parlent d'abord de notre pauvre maman. (*Ils sortent ensemble sans voir Prosper et Casimir qui s'avancent d'un autre côté.*)

SCÈNE VI.

CASIMIR, PROSPER.

PROSPER.

Pourquoi m'empêcher d'aller me plaindre à maman ? Moi, l'ami de ce petit vaurien ? Je ne le serai jamais. Aussi-tôt que son père sera de retour, je veux lui dire combien il a été hargneux et querelleur, pour qu'il lui apprenne à se bien conduire envers nous.

CASIMIR.

Mais crois-tu que notre papa ne sera pas chagrin de cette querelle ? Et serois-tu content de toi, si tu l'affligeois.

PROSPER.

J'en aurois certainement du regret; cependant comment faire ? Si ce petit homme n'est pas corrigé dès le premier jour, ce sera des disputes éternelles dans la maison. Il cherchera sans cesse à nous mortifier. Moi, je ne suis pas endurant; je me fâcherai, je lui apprendrai ce qu'il doit savoir; et s'il s'avise de prendre un ton comme tout-à-l'heure.....

CASIMIR.

Que dis-tu, Prosper? J'espère que tu n'as pas envie de le battre.

PROSPER.

Mais tu n'entends pas que je me laisse battre pour lui, j'imagine?

CASIMIR.

Non certainement.

PROSPER.

Quel parti faut-il donc que je prenne?

CASIMIR.

Nous verrons dans le temps. Pour aujourd'hui, il seroit cruel de troubler la joie de son père.

PROSPER.

Que ce soit aujourd'hui ou demain, cela revient au même. Non, non, le plutôt sera le mieux.

CASIMIR.

Mon frère, je t'en supplie, attends encore. Fabien n'est sûrement pas si méchant que tu le penses.

PROSPER.

D'où le sais-tu? Je le connois peut-être aussi bien que toi.

CASIMIR.

Son père et ses sœurs nous en ont toujours

parlé comme d'un enfant très-doux et très-complaisant, qui n'avoit d'autre plaisir que de se faire aimer de tout le monde.

PROSPER.

Vraiment oui, en me tournant le dos quand je veux l'embrasser.

CASIMIR.

Il ne nous connoît pas encore. Il a pu se figurer que nous étions des *frérâtres*.

PROSPER.

Comment pouvoit-il le croire? Nous ne lui avons laissé voir que des sentimens d'amitié.

CASIMIR.

Il étoit peut-être dans un moment de chagrin.

PROSPER.

Et sommes-nous faits pour souffrir de son humeur?

CASIMIR.

Il faut bien se pardonner quelque chose entre frères.

PROSPER.

Il semble qu'il dédaigne de nous regarder comme les siens.

CASIMIR.

Non, je ne lui ai point trouvé cet air de hauteur que tu lui supposes.

PROSPER.

Qu'il y prenne garde, je ne lui en passerai aucun. Mais le voici qui vient avec ses sœurs. Je me retire. Je ne puis me souffrir auprès de lui.

CASIMIR.

Attendons-les, mon frère, et prenons part à leur joie.

PROSPER.

Non, je pourrois la troubler. Je m'en vais. (*Il sort.*)

CASIMIR.

Eh bien! je te suis (*En sortant.*) Il faut que je tâche d'adoucir son esprit.

SCÈNE VII.

FABIEN, PRISCILLE, AGATHE.

PRISCILLE, *en serrant la main de Fabien.*

Pourquoi t'affliger encore? Hélas! mon frère, toutes nos plaintes ne sauroient nous rendre notre maman.

FABIEN.

Mais au moins promettez-moi que nous penserons à elle toutes les fois que nous serons ensemble.

PRISCILLE.

Oui, Fabien, je croirai toujours la voir au milieu de nous, comme pendant sa vie.

FABIEN, *prenant la main de Priscille et d'Agathe, et les regardant avec tendresse.*

Mes chères sœurs, cette pensée double le plaisir que je sens à vous retrouver.

PRISCILLE.

Aussi j'ai bien soupiré après toi, je t'assure.

AGATHE.

Et moi aussi, mon frère. Nous pourrons à présent jouer ensemble comme autrefois. Casimir et Prosper joueront aussi avec nous. Oh! ce sera un plaisir! un plaisir! (*Elle frappe des mains et saute de joie.*)

FABIEN.

Vous pouvez bien laisser-là votre Prosper et votre Casimir.

PRISCILLE.

Comment donc, Fabien, est-ce que cela te feroit de la peine?

FABIEN.

Ils dérangeroient tous nos jeux. Ils ne sont bons qu'à porter des plaintes contre nous à leur mère, et à nous prendre ce qui nous appartient.

PRISCILLE.

Eux, mon frère? Comment peux-tu le penser?

AGATHE.

Tiens, vois-tu, Fabien. (*Elle lui montre un étui.*)

FABIEN.

Et d'où te vient cela?

AGATHE.

C'est Prosper qui me l'a acheté de son argent.

PRISCILLE.

Regarde aussi ce portefeuille. On l'avoit donné à Casimir; il m'en a fait cadeau.

FABIEN.

Oui, je vois que vous êtes fort bien ensemble. Vous vous accorderez tous contre moi.

PRISCILLE et AGATHE.

Contre toi?

FABIEN.

Certainement. Je sais qu'ils me haïssent.

Ils m'ont déjà fort mal reçu; et ne m'ont-ils pas aussi enlevé toutes mes fleurs.

PRISCILLE.

A qui en as-tu donc? Qui t'a enlevé tes fleurs?

FABIEN.

Ces petits drôles avec qui vous êtes si bien d'accord.

PRISCILLE.

Je ne sais ce que tu veux dire. As-tu vu ton jardin?

FABIEN.

Je ne l'ai que trop vu. Tiens, regarde toi-même. Où sont mes tulipes et mes œillets?

PRISCILLE.

Tu n'es donc pas allé près de la terrasse, là-bas sous les fenêtres de maman?

FABIEN.

Est-ce qu'il y a là un jardin?

AGATHE.

Sûrement, et bien joli.

PRISCILLE.

Celui-ci étoit trop petit. Maman nous en a fait donner un qui est six fois plus grand.

FABIEN.

Et qui en est le maître ? les deux enfans gâtés sans doute.

PRISCILLE.

Non, non, il est à tous ensemble. Chacun a son carreau.

AGATHE.

Moi, tout comme les autres.

FABIEN.

Est-ce qu'il y en a un pour moi aussi?

PRISCILLE.

Mais sans doute, tu es le plus heureux. Tu n'auras pas eu la peine de le défricher, et tu le trouveras tout couvert de fleurs.

AGATHE.

Tu verras. Il y en a de rouges, de blanches, de jaunes, de bleues, de toutes les espèces, et toutes nouvelles.

FABIEN.

De qui me viennent-elles donc ?

AGATHE.

De tes frères. Il y a un mois qu'ils passent tout le temps de leurs récréations à les cultiver. Ils ont pris les plus jolies de leurs platebandes, et les ont transplantées dans les tiennes, pour te causer une surprise agréable à ton retour.

FABIEN.

Comment ! ils ont fait cela pour moi ? Dumont m'a dit qu'ils avoient tout fourragé.

PRISCILLE.

Oh ! si tu en crois Dumont, tu es perdu. Il vouloit aussi nous brouiller avec nos frères. Voyez cet ingrat ! Leur maman ne le garde que parce que la nôtre l'avoit recommandé à mon papa, et il ne cherche qu'à leur faire de la peine.

AGATHE.

Oui, parce qu'on veut qu'il travaille, et qu'on ne le laisse pas s'enivrer toute la journée au cabaret.

FABIEN.

Ah ! je commence à voir qu'il cherchoit à me tromper, en se disant si tendrement mon ami.

PRISCILLE.

Il ne faut pourtant pas achever de le perdre.

FABIEN.

Oh ! non, puisque maman avoit des bontés pour lui.

PRISCILLE.

Tu verras bientôt comme il vouloit t'en faire accroire.

AGATHE.

Viens seulement donner un coup-d'œil à ton jardin.

FABIEN.

Oui, oui, je meurs d'impatience de le voir. (*Agathe et Priscille le prennent par la main, et l'entraînent. Casimir et Prosper entrent d'un autre côté sans les voir sortir.*)

SCÈNE VIII.

CASIMIR, PROSPER.

Ils portent des assiettes de gâteaux et de fruits, qu'ils vont poser sous le berceau voisin.

CASIMIR.

Où est-il donc?

PROSPER, *tournant la tête de tous côtés.*

Tiens, ne le vois-tu pas avec ses sœurs qui entre dans notre jardin?

CASIMIR.

Ah! j'en suis bien aise. Comme il va être content, lorsqu'il verra combien nous nous sommes occupés de ses plaisirs!

PROSPER.

Bon! je parie qu'il le trouvera encore

mauvais. Il est d'une humeur si singulière ! Les fleurs seront mal choisies, le buis sera mal taillé, la terre trop sèche ou trop humide; que sais-je, moi ?

CASIMIR.

Oui; mais sais-tu que je commence à te croire aussi grognon que lui. Je ne t'ai jamais vu tant d'aigreur.

PROSPER.

C'est lui qui me la donne. Ses sœurs ont-elles jamais eu de plaintes à faire sur mon compte. Je ne demandois qu'à bien vivre avec lui-même. Tu sais avec quelle joie j'attendois son arrivée, et comme j'ai couru à sa rencontre pour le bien recevoir.

CASIMIR.

Il est vrai; mais comme je te l'ai dit, mon frère, il peut avoir du chagrin. Il craint peut-être de n'être plus aussi aimé de son papa, ou que maman lui fasse moins d'amitiés qu'à nous. N'est-il pas alors de notre devoir de le ménager dans sa peine, de lui donner des consolations, et de le faire revenir dans nos bras par toute sorte de complaisances?

PROSPER.

Tu as raison. Je n'y avois pas encore si bien songé.

CASIMIR.

S'il est aussi bon enfant qu'on le dit, penses-tu comme il sera touché de nos caresses, combien son père et ses sœurs nous en aimeront davantage, et quel plaisir notre maman elle-même en ressentira. C'est de quoi mettre la joie dans toute la maison.

PROSPER.

Ah! j'avois tort, je le sens. Qu'il revienne, et je lui ferai tant d'amitiés, qu'il faudra bien qu'il oublie notre querelle.

CASIMIR.

Crois-moi, courons le trouver au milieu de nos fleurs. Elles feront la paix entre nous.

PROSPER.

C'est bien dit. Allons. Donne-moi la main.... Mais le voici qui revient.

CASIMIR.

Vois-tu comme il a l'air content?

SCÈNE IX.

CASIMIR, PROSPER, FABIEN, PRISCILLE, AGATHE.

FABIEN, *courant se jeter dans les bras de Prosper et de Casimir.*

Ah ! mes bons amis, mes frères ! vous devez être bien fâchés contre moi.

CASIMIR.

Nous ? Pourquoi donc ?

PROSPER, *l'embrassant encore.*

Va, mon cher Fabien, je ne le suis plus.

FABIEN.

Quel joli jardin vous m'avez arrangé ! Vous me donnez vos plus belles fleurs, sans que je vous aie encore fait aucun plaisir.

CASIMIR.

Tu nous en fais assez, pourvu que tu sois content.

FABIEN.

Oh ! si je le suis ! Mes bons frères, pardonnez-moi, je vous prie. Je vous ai offensés, je vous ai repoussés de mes bras. Je ne le ferai plus. Nous serons toujours amis; et tout ce

que j'ai, vous appartient comme à moi-même.

CASIMIR.

Oui, oui, que tout soit commun, nos peines et nos plaisirs.

PROSPER.

Embrassons-nous encore, pour mieux commencer à ne faire qu'un à nous trois. (*Ils s'embrassent. Priscille et Agathe s'embrassent aussi, et laissent tomber des larmes d'attendrissement.*)

CASIMIR.

Maintenant, il faut aller nous rafraîchir sous le berceau. Venez aussi, mes petites sœurs. Allons. Asseyons-nous.

PROSPER.

Fabien, c'est à toi de faire les honneurs du goûté. Tu es aujourd'hui le roi de la fête.

FABIEN.

Oh! je suis sûr que je n'aurai jamais rien mangé de si bon appétit qu'à ce repas d'amitié. (*Il présente à la ronde des gâteaux, et des fruits, et ils commencent à manger.*)

PROSPER.

Eh bien! cela n'est-il pas mieux que de se chamailler ensemble?

AGATHE.

Il n'y a point de querelles qui valent ces poires.

CASIMIR.

Quelle sera la joie de maman de nous voir si bien d'accord !

PRISCILLE.

Elle mérite bien que nous lui fassions ce plaisir. Quand tu la connoîtras, Fabien.... Mais tu l'as déjà vue ?

FABIEN.

Oui, ma sœur, j'en ai reçu mille caresses. Elle a une figure si douce, qu'elle ne peut pas être méchante. J'ai senti à sa voix que je n'aurai pas de peine à l'aimer.

PRISCILLE.

Et comme elle nous aime à son tour !

AGATHE.

Il ne faut que se divertir pour lui plaire.

PRISCILLE.

Nous étions bien à plaindre à la mort de notre première maman. Mon papa qui passe toute la journée au palais, ne pouvoit guère s'occuper de nous. Il manquoit toujours quelque chose à nos habits, et notre éducation étoit encore plus négligée.

AGATHE.

Nous nous serions bientôt accoutumées à la fainéantise.

PRISCILLE.

Mais depuis que notre nouvelle maman est entrée dans la maison, notre bonheur a recommencé. Elle nous procure tous les amusemens de notre âge, et y prend part avec nous. On diroit qu'elle est plus occupée de notre santé que de la sienne. Je n'ai pas encore eu le temps de m'appercevoir qu'il me manque la moindre chose. Elle pourvoit d'avance à tous mes besoins.

AGATHE.

Et moi, j'ai été malade, oh! bien malade. C'est elle qui a eu soin de moi. Elle étoit toujours auprès de mon lit à me consoler. Elle m'a donné je ne sais combien de gelée de groseilles et de cerises confites. Je serois déjà morte sans ses secours.

FABIEN.

O mes chères sœurs! que me dites-vous?

PRISCILLE.

Tu sais aussi que nous n'étions guère exercées, avant ton départ, à travailler de nos mains? Maman s'est chargée de nous l'apprendre. Graces à ses leçons, nous savons

passablement coudre, broder, faire du filet ; et nous venons même d'entreprendre avec elle un grand ouvrage de tapisserie.

CASIMIR, *à Fabien.*

Tiens, vois-tu ces manchettes si joliment festonnées? c'est le chef-d'œuvre de Priscille, et son premier cadeau.

PRISCILLE.

Ah ! j'en ai été bien payée. N'as-tu pas cultivé pour moi mon parterre ? Ne m'as-tu pas donné des bouquets de tes plus jolies fleurs? Entends-tu, Fabien ? Maman ne veut pas que nous travaillions pour nos frères, sans qu'ils travaillent aussi pour nous ; et ils en font encore plus que nous ne penserions à leur en demander.

AGATHE.

Oh oui. Je veux te montrer le petit bateau de liége que Prosper m'a fait avec son canif. Tu verras ses cordages de soie, ses voiles de satin, et ses banderoles de ruban. Il vogue tout seul sur le vivier.

PROSPER.

Puisque tu m'avois tricotté des jarretières....

AGATHE.

Vraiment, des jarretières ! Je sais bien

faire autre chose aujourd'hui. Ah! Fabien, si tu voyois certaine bourse à bandes vertes et lilas! Tout le vert est de ma façon, au moins : demande à ma sœur. Tu en seras content, j'en suis sûre.

FABIEN.

Comment! vous m'avez fait une bourse? (*Priscille fait signe à Agathe de se taire.*)

AGATHE, *embarrassée.*

Non, Fabien, elle n'est pas pour toi.... Elle est bien pour toi; mais maman m'a défendu de te le dire. (*Bas, en souriant.*) Elle veut te surprendre aussi avec un habit neuf et une veste brodée. Tu verras.

PRISCILLE.

Cette petite étourdie ne peut rien garder sur son cœur.

AGATHE.

C'est que j'avois tant de plaisir de lui en parler! Nous avons toujours pensé à toi, mon frère.

FABIEN.

Oh! je vous remercie. Mais, dites-moi, êtes-vous donc heureuses?

PRISCILLE.

Si nous le sommes! Que pourroit-il manquer à notre bonheur? Notre maman est si

bonne ! Je ne sais comment elle s'y prend, mais elle a le secret de tourner tout en plaisirs. Je ne m'amuse jamais si bien qu'à jaser avec elle. L'instruction vient en badinant.

AGATHE.

Il faut voir quand nous lisons ensemble de petits contes qu'un de nos amis nous donne exactement le premier de chaque mois.

PRISCILLE.

O mon Dieu ! tu m'y fais penser, Agathe. Il ne nous a pas encore envoyé le dernier. Il faut qu'il ait été malade de ces grandes chaleurs.

AGATHE.

J'en serois bien fâchée. C'est mon bon ami, à moi. Il sait les histoires de tous les petits garçons et de toutes les petites filles du monde. Ce seroit drôle si nous trouvions quelque jour la nôtre dans son livre.

PRISCILLE.

J'en serois bien-aise, à cause de maman. Je voudrois que tout le monde connût sa bonté, et combien nous l'aimons.

CASIMIR.

Et moi, à cause de notre second papa, qui nous traite comme si étions ses véritables enfans.

SCÈNE X.

M. DE FLEURY, FABIEN, PRISCILLE, AGATHE, CASIMIR, PROSPER.

M. DE FLEURY, *qui s'est tenu debout, à côté du berceau, pendant toute la scène précédente, se précipite au milieu d'eux, et s'écrie :*

Et vous l'êtes aussi dans mon cœur. Je fais toute ma gloire, et toute ma joie de me croire votre père. Mais où est Fabien ?

FABIEN, *se jetant au cou de M. de Fleury.*

Me voici, mon papa. Oh ! quelle joie de vous revoir !

M. DE FLEURY.

Embrasse-moi encore, mon cher fils. Eh bien ! es-tu content des frères que je t'ai donnés ?

FABIEN.

Oh ! je n'aurois jamais pu en choisir de meilleurs. Je ferai tout ce qui sera en moi pour m'en faire aimer comme je les aime.

CASIMIR.

Ce ne sera pas difficile, puisque nous le desirons aussi vivement de notre côté.

PROSPER.

Nous n'aurons qu'à penser au plaisir que nous avons goûté aujourd'hui.

PRISCILLE.

J'aurai soin de nous le rappeler toutes les fois que nous nous trouverons ensemble.

AGATHE.

Va, ma sœur, nous nous en souviendrons bien de nous-mêmes.

M. DE FLEURY.

J'en ai été le témoin, et mon ame en sera long-temps pénétrée. Mais elle ne sauroit suffire toute seule à l'excès de sa joie. Approche, chère épouse, viens aussi jouir de ce spectacle délicieux, si bien fait pour ton cœur. (*Il va prendre hors du berceau mad. de Fleury, et l'amène devant ses enfans.*)

SCÈNE XI.

M. et madame DE FLEURY, FABIEN, PRISCILLE, AGATHE, CASIMIR, PROSPER.

M. DE FLEURY.

La voilà, mes amis, celle que j'ai choisie pour faire votre bonheur et le mien. La fortune que j'aurois pu vous laisser, n'eût été rien sans les dons bien précieux d'une bonne éducation. Nous nous sommes réunis pour vous procurer à la fois tous ces avantages. Il manquoit aux uns une mère tendre, qui veillât continuellement sur les besoins de leur enfance, qui fût sans cesse occupée du soin de former leur cœur et leur raison, de leur inspirer de sages principes, et de cultiver leurs talens. Il manquoit aux autres un père laborieux qui les avancât dans le monde, qui travaillât à leur donner un état, et à leur former des établissemens honorables. Vos intérêts étoient les mêmes dans cette union; et c'est également pour tous que nous l'avons formée. Me promets-tu, chère épouse, comme je te le promets à mon tour, de regarder du

même œil tous ces enfans, de ne montrer à aucun d'autre préférence que celle qu'il méritera par son amour pour nous, et par sa bonne conduite ?

MAD. DE FLEURY.

Ma réponse est pour toi dans ces larmes, et pour vous, mes petits amis, dans ces embrassemens. (*Elle tend ses bras aux enfans, qui se pressent tous à l'envi sur son sein.*)

M. DE FLEURY.

Et vous, mes enfans, me promettez-vous aussi de vivre toujours unis, sans querelles ni jalousies, de vous aimer tous, sans distinction, comme frères et sœurs. (*Ils se prennent tous par la main, et tombant aux genoux de M. et de mad. de Fleury, ils s'écrient tous à la fois :*) Oui, mon papa, oui, maman, nous vous le promettons.

M. DE FLEURY, *se baissant sur eux, et les relevant.*

Continuez, mes chers enfans, de vivre dans cette douce amitié. Ses charmes augmenteront chaque jour dans une liaison plus intime. Vous serez aussi heureux par les bienfaits que vous recevrez les uns des autres, que par les petits sacrifices que vous

aurez la générosité de vous faire mutuellement. Chacun de vous, en jouissant de son propre bonheur, ne jouira pas moins de celui de son frère, qu'il regardera comme son ouvrage. Tous les gens de bien s'intéresseront à votre félicité; et vos enfans vous récompenseront un jour, par leur tendresse, d'avoir si bien mérité celle de vos parens.

FI! LE VILAIN CHARMANT!

CLAUDINE.

Lucette, as-tu vu le nouveau chien de ma sœur?

LUCETTE.

Non, pas encore, ma chère amie.

CLAUDINE.

Je te plains. C'est bien la plus drôle de petite bête qu'il y ait au monde.

LUCETTE.

Est-il vrai? Comment s'appelle-t-il?

CLAUDINE.

Charmant.

LUCETTE.

Voilà déjà un nom bien joli.

CLAUDINE.

Oh! il est encore plus charmant que son nom.

LUCETTE.

Et qu'a-t-il donc de si drôle?

CLAUDINE.

D'abord, il n'est pas plus gros que mon poing.

LUCETTE.

Je les aime bien de cette petite espèce.

CLAUDINE.

Et puis on ne sait pour qui le prendre, si c'est une levrette ou un épagneul.

LUCETTE.

Voilà qui est plaisant.

CLAUDINE.

Si tu voyois donc sa grosse queue qui fait le bouquet, ses oreilles qui pendent jusqu'à terre, ses longues soies qui viennent se chiffonner sur ses yeux et sur son museau, et la chienne de physionomie qui perce là-dessous! Il est à croquer.

LUCETTE.

Et de quelle couleur est-il, Claudine?

CLAUDINE.

Café au lait tendre.

LUCETTE.

Bon! c'est la couleur de ce que j'aime le mieux pour mon déjeûner. Je n'en ai pas tous les jours. On ne me donne le plus souvent que du lait.

CLAUDINE.

Tout sec?

LUCETTE.

Hélas! oui. Mais revenons à Charmant.

CLAUDINE.

Il sait plus de tours qu'un Scaramouche. Il donne la patte, et il distingue à merveille la droite de la gauche. Lorsqu'on lui jette un gant, il va le rapporter à la personne sans se tromper jamais.

LUCETTE.

Que me dis-tu ?

CLAUDINE.

Ensuite il fait comme s'il étoit mort. Il se couche tout de son long ; et il ne se relève pas qu'on ne lui ait fait signe de la main. On n'a qu'à lui mettre un petit balai entre les pattes, il monte la garde comme une sentinelle ; et il danse un menuet presqu'aussi bien que M. Rigaudon.

LUCETTE.

Vraiment, voilà un chien fort bien appris ; mais, Claudine, est-il aussi bien doux et bien tranquille, et ne fait-il mal à personne ?

CLAUDINE.

Oh ! c'est une autre affaire. Lorsqu'il vient un étranger dans la maison, il se met à japper contre lui comme un fou. Et l'on a bien de la peine à l'empêcher de se jeter à travers ses jambes pour le mordre.

LUCETTE.

C'est bon pour la nuit ; et encore si c'étoit à lui de garder la maison.

CLAUDINE.

Il s'avise aussi quelquefois d'aller mordre le vieux chien de mon papa, sans que celui-ci lui ait fait de mal ; et il ne lui voit rien manger qu'il n'aille, de jalousie, lui arracher les morceaux de la gueule. Heureusement que Médor est un bon enfant !

LUCETTE.

Comment, Claudine, voilà ce qu'il fait ?

CLAUDINE.

Vraiment oui.

LUCETTE.

Et tu l'appelles Charmant ?

CLAUDINE.

Il est si drôle et si gentil !

LUCETTE.

Va, Claudine, je n'en voudrois pas avec sa gentillesse et ses espiégleries. Mon papa dit qu'on est toujours laid, lorsqu'on a un mauvais cœur. Fi ! le vilain Charmant !

LE CEP DE VIGNE.

MONSIEUR de Surgy étoit allé se promener à sa maison de campagne, avec Julien, son fils, dans l'un des premiers jours du printemps. Déjà fleurissoient la violette et la primevère; et plusieurs arbres s'étoient déjà parés d'une verdure naissante et de fleurs blanches et incarnat. Ils allèrent par hasard sous une treille, du pied de laquelle s'élevoit un cep de vigne rude et tortu, qui étendoit tristement et sans ordre ses bras dépouillés. Mon papa! s'écria Julien, voyez ce vilain arbre qui me fait les cornes! Pourquoi ne pas l'arracher et en chauffer le four de Mathurin? Et aussi-tôt il se mit à le tirailler pour l'enlever de terre, mais ses racines l'y tenoient trop fortement attaché. Ne le tourmente pas, dit à son fils M. de Surgy, je veux qu'il reste sur pied; quand il en sera temps, je te dirai mes raisons.

JULIEN.

Mais, mon papa, voyez à côté ces fleurs brillantes des amandiers et des pêchers. Pourquoi ne s'est-il pas aussi bien paré, s'il veut

qu'on le garde? Il gâte et il attriste tout le jardin. Voulez-vous que j'aille dire à Mathurin de venir l'arracher?

M. DE SURGY.

Non, te dis-je, mon fils, je veux qu'il reste sur pied, au moins quelque temps encore.

Julien persistoit à le condamner: son père tâcha de détourner son attention sur d'autres objets; et le malheureux cep de vigne fut oublié.

Les affaires de M. de Surgy l'appeloient dans une ville éloignée: il partit le lendemain, et ne revint qu'au commencement de l'automne.

Son premier soin fut d'aller visiter sa maison de campagne; il y mena encore son fils. Le soleil étoit fort chaud; ils allèrent se mettre à l'abri sous la treille.

Ah! mon papa, dit Julien, quelle belle verdure! Je vous remercie d'avoir fait arracher ce vilain bois desséché, qui me faisoit tant de peine à voir ce printemps, et d'avoir mis à la place ce charmant arbrisseau, pour me causer une agréable surprise. Quels fruits ravissans! Voyez ces belles grappes; les unes violettes, les autres toutes noires. Il n'y a

pas un seul arbre dans tout le jardin qui fasse une aussi belle figure. Ils ont tous perdu leur fruit : mais lui, voyez comme il en est couvert ; voyez ces grandes feuilles vertes sous lesquelles se cache le raisin : je voudrois bien savoir s'il est aussi bon qu'il me paroît beau. M. de Surgy lui en donna une grappe à goûter ; c'étoit du muscat. Ses transports recommencèrent, et combien ils furent plus vifs, lorsque son père lui apprit que c'étoit de ces graines qu'on exprimoit la liqueur délicieuse dont il goûtoit quelquefois au dessert !

Te voilà tout étonné, mon fils, lui dit M. de Surgy ; je te surprendrois bien davantage si je te disois que c'est-là cet arbre rude et tortu qui te faisoit les cornes au printemps. Je vais si tu veux, appeler Mathurin, et lui dire de l'arracher pour en chauffer son four.

JULIEN.

Oh ! gardez-vous-en bien, mon papa ; qu'il prenne tous les autres plutôt que celui-ci : j'aime tant le muscat !

M. DE SURGY.

Tu vois donc, Julien, que j'ai bien fait de n'avoir pas suivi ton conseil. Ce qui t'est arrivé, arrive souvent dans la vie. On voit

un enfant mal vêtu et d'un extérieur peu agréable; on le méprise, on s'enorgueillit en se comparant à lui, on pousse même la cruauté jusqu'à lui tenir des discours insultans. Garde-toi, mon fils, de ces jugemens précipités. Dans ce corps peu favorisé de la nature, réside peut-être une ame élevée qui étonnera un jour le monde par ses grandes vertus, ou qui l'éclairera par ses lumières. C'est une tige grossière, mais qui porte les plus beaux fruits.

CAROLINE.

L'aimable petite Caroline, dont je vous ai déjà parlé dans le premier volume, étoit allée à la campagne avec sa mère, à deux petites lieues de Paris. Elle y avoit apporté quelques paires de souliers neufs; mais à force de courir dans le jardin, ils se trouvoient tous percés à grand ou à petit jour au bout de son pied. On lui en fit acheter pour le moment dans le village. Comme sa mère en avoit aussi besoin elle-même, elle envoya dire au cordonnier de la ville de lui en faire

de nouveaux, et de les lui apporter. Le cordonnier vint au bout de quelques jours. Lorsque la mère eut essayé les siens, on chercha par-tout la petite fille pour lui faire prendre mesure. On va l'appeler dans la cour, dans le jardin, dans tous les appartemens. Point de Caroline. Le cordonnier, après l'avoir long-temps attendue, se retire. Il n'étoit pas au bout de l'allée, que Caroline reparoît tout-à-coup.

Où étiez-vous donc, ma fille ? lui dit sa mère.

Là, maman, répondit-elle, en soulevant le rideau de son lit.

Pourquoi donc n'en êtes-vous pas sortie, lorsque le cordonnier étoit ici ?

Maman, c'est qu'il y étoit.

Eh bien ! est-ce que votre cordonnier vous fait peur ?

Non, maman ; mais il auroit bien vu à mes souliers que ce n'étoit pas lui qui les avoit faits. J'aurois eu beau dire, il auroit cru que je lui aurois ôté ma pratique. Le pauvre M. David ! il auroit été tout fâché !

CASTOR ET POLLUX.

Monsieur de Sainval élevoit deux jeunes chiens, qu'il avoit appelés Castor et Pollux, dans l'espérance qu'ils s'aimeroient l'un l'autre, comme les deux héros célèbres dont ils portoient les noms. Mais quoiqu'ils fussent nés de la même mère, qu'ils eussent toujours été nourris ensemble, et traités avec une égalité parfaite, ils ne tardèrent pas à manifester un caractère bien opposé.

Castor étoit doux, affable, docile; Pollux, mutin, hargneux et querelleur.

Castor bondissoit de joie, lorsqu'on lui faisoit des caresses; mais il ne trouvoit pas mauvais qu'on caressât aussi son frère. Pollux, même quand M. de Sainval le tenoit sur ses genoux, trouvoit encore à grogner s'il adressoit un sourire à Castor, ou s'il lui faisoit le signe le plus léger d'amitié.

Lorsque les amis de M. de Sainval se faisoient suivre de leurs chiens, en lui rendant visite, Castor alloit les joindre, et cherchoit à s'amuser avec eux. Comme il étoit d'un naturel souple et liant, et qu'il avoit les ma-

nières très-prévenantes, ses camarades se trouvoient tout de suite à leur aise avec lui. On les voyoit jouer et caracoler ensemble, comme s'ils avoient été amis de collége. Le généreux Castor sembloit chercher à faire briller leur grace et leur légèreté, pour leur procurer quelques amitiés de son maître, et les rendre agréables à ses yeux.

Que faisoit Pollux pendant tout ce temps? Il se tenoit dans un coin, d'où il ne cessoit d'aboyer contre les étrangers. Quelqu'un d'eux, par malheur, l'approchoit-il de trop près, il lui montroit les dents, et souvent lui mordoit la queue ou les oreilles. S'il voyoit M. de Sainval en caresser un pour sa gentillesse, il poussoit de cris effroyables, comme si la maison eût été au pillage.

M. de Sainval avoit remarqué dans Pollux ce caractère odieux, et il commençoit déjà à ne plus l'aimer. Castor, en revanche, gagnoit tous les jours quelque chose dans son affection.

Un jour qu'il étoit à table, il résolut de les éprouver d'une manière encore plus décidée qu'il n'avoit fait jusqu'alors.

Les deux frères étoient auprès de lui. Pollux étoit le plus avancé, parce que l'honnête Castor, pour éviter les querelles, se

faisoit un plaisir de lui céder le pas. M. de Sainval donna à Pollux un morceau de viande succulent, qu'il se mit tout de suite à manger. Castor n'en parut point mécontent, et il attendoit sans murmure que son tour arrivât. Son maître ne lui jeta qu'un os décharné : il le reçut d'un air satisfait ; mais à peine Pollux eut-il apperçû que son frère avoit eu aussi sa part, quoique bien inférieure à la sienne, qu'il rejeta avec indignation le morceau qu'il tenoit à la gueule, et se jeta sur lui pour lui arracher le sien. Castor ne lui opposa point de résistance ; et imaginant que son os flattoit peut-être davantage le goût capricieux de son frère, il se fit une joie de le lui céder.

N'allez pas croire, mes amis, que cette condescendance de la part de Castor fût un effet de sa foiblesse ou de sa pusillanimité. Il avoit fait ses preuves de force et de courage dans une occasion où son frère s'étoit mis sur les bras, par ses grogneries, un dogue du quartier. Pollux, après avoir provoqué le combat, avoit pris lâchement la fuite. Castor, quoique resté seul, le soutint en héros ; et il eut la gloire de mettre en déroute son ennemi.

M. de Sainval savoit cette anecdote; ainsi le caractère de Castor étant déja bien établi dans son esprit, il l'appela, lui fit prendre le morceau choisi qu'il avoit jeté à Pollux, et que celui-ci avoit négligé, et il dit: Castor, mon brave chien, il est juste que tu aies la portion de ton frère, puisqu'il t'a enlevé la tienne.

Pollux le regardoit en grognant. M. de Sainval ajouta: Puisque tu as été complaisant et généreux envers celui qui ne te montroit qu'une jalouse envie, tu seras désormais mon chien d'appartement, et ton frère ne sera que chien de basse-cour. Allons, qu'on mette Pollux à la chaîne, et qu'on lui construise un chenil.

Pollux fut enchaîné dans la basse-cour, et Castor eut ses allées franches dans tous les appartemens.

Pollux eût peut-être joui insolemment de sa faveur, s'il avoit obtenu l'avantage dans le jugement de M. de Sainval; mais le bon cœur de Castor saignoit de la disgrace de son frère; et il chercha tous les moyens de lui en adoucir les amertumes. Lorsqu'on lui donnoit un morceau friand, il le prenoit proprement dans sa gueule, et le portoit à

Pollux : il frétilloit de la queue, pour l'inviter à s'en régaler. La nuit, il alloit le trouver dans son chenil, pour le distraire de ses peines, et réchauffer ses membres engourdis par le froid.

Mais l'envieux Pollux, loin d'être sensible à des attentions si tendres et si délicates, ne le recevoit qu'avec des hurlemens et des morsures. Bientôt la rage alluma son sang, ulcéra son cœur, et dessécha ses entrailles. Il mourut en désespéré.

O vous, enfans ! s'il en étoit quelqu'un du caractère affreux de Pollux, voyez le sort qui vous menace ; une vie pleine d'humiliations et de chagrins, suivie d'une mort cruelle.

LA PERRUQUE, LE GIGOT, LES LANTERNES, LE SAC D'AVOINE ET LES ÉCHASSES.

Monsieur de Fréville étoit une après-midi dans son cabinet avec ses quatre enfans, Lucien, Charlotte, Denise et Saint-Félix, lorsqu'il reçut la visite de ses trois meilleurs amis, MM. de Vermont, de Feuilleragues et de Fonbonne. Les enfans aimoient beaucoup ces messieurs, et se réjouirent de leur arrivée. Ils prêtoient une oreille attentive à leurs entretiens, qui furent si instructifs et si amusans, que le soir, et même la nuit étoient déjà venus, sans qu'on eût songé à se détourner pour demander de la lumière. M. de Vermont en étoit aux détails les plus curieux de ses longs voyages, lorsqu'on entendit frapper rudement à la porte. Les enfans se rassemblèrent bientôt en peloton derrière le fauteuil de leur père, qui attendoit toujours que l'un d'eux allât ouvrir. Il en avoit donné l'ordre à Lucien, son fils aîné, mais Lucien l'avoit fait passer à Charlotte, Charlotte à Denise, et Denise à Saint-Félix.

Durant le cours de ces négociations, on avoit frappé une seconde fois, et aucun d'eux ne bougeoit de sa place. M. de Fréville les regarda d'un œil qui sembloit leur demander si c'étoit à lui ou à ses amis de prendre la peine de se lever de leur siége. Enfin, ils se mirent en marche tous les quatre ensemble dans l'ordonnance guerrière d'un bataillon carré, bien tapis les uns contre les autres. Quand ils furent près de la porte, Lucien se détacha d'un pas craintif, et la poussa brusquement, en se repliant avec précipitation sur le petit corps d'armée. Mais le petit corps d'armée eut bien une autre peur au tintamarre soudain qui se fit alors entendre, et à l'apparition d'un corps blanchâtre qui rampoit à quatre pattes, avec des grogneries étouffées. Les quatre nouveaux Sosies prirent la fuite, en poussant des hurlemens d'effroi. Qui est là donc? s'écria M. de Fréville, d'un ton d'impatience. Moi, monsieur, répondit une voix sourde, qui sembloit sortir du plancher. — Et qui êtes-vous? — C'est le garçon perruquier, monsieur, qui cherche votre perruque qu'on vient de faire tomber. Je vous laisse à penser, mes amis, quels éclats de rire succédèrent au morne

silence qui venoit de régner un moment. On tira la sonnette pour avoir des flambeaux ; et bientôt on apperçut à leur clarté la boëte à perruque toute en pièces, et la malheureuse perruque renversée à terre, qui chaussoit, comme une large pantoufle, l'un des pieds du garçon.

Lorsque le premier tumulte de cette scène risible fut appaisé, M. de Fréville plaisanta ses enfans sur leur poltronnerie, et leur demanda de quoi ils avoient eu peur. Ils ne le savoient pas eux-mêmes ; car ils étoient accoutumés dès le berceau à ne pas s'effrayer de l'obscurité, parce qu'on les y avoit laissés quelquefois seuls pour les aguerrir, et qu'il avoit été expressément défendu à tous les domestiques de leur faire de ridicules histoires de spectres et de revenans.

La conversation générale, détournée de son premier sujet, vint à rouler sur ce point ; et l'on examina d'où pouvoit provenir la frayeur dont les enfans sont ordinairement saisis dans les ténèbres.

C'est un effet naturel des ténèbres elles-mêmes, dit M. de Vermont. Comme ils ne peuvent distinguer avec justesse les objets qui les environnent, l'imagination, qui ne

demande que du merveilleux, les leur présente sous des formes extraordinaires, les grossissant ou les rappetissant à son gré. Alors le sentiment de leur foiblesse leur persuade qu'ils ne peuvent résister à ces monstres chimériques. La terreur s'empare de leurs esprits, et les frappe d'impressions quelquefois mortelles.

Ils seroient bien heureux, dit M. de Fréville, s'ils voyoient au grand jour ce qui leur inspire tant de crainte dans l'obscurité.

C'est comme si je le voyois, interrompit Lucien, car je n'ai qu'à le toucher; alors je sais bien ce que j'ai devant moi.

Oui, répondit Charlotte, tu viens de nous donner une belle preuve de ton courage ! C'est pour cela que tu m'aurois laissé toucher la porte, si je ne t'avois poussé.

Il te sied bien de parler de ma peur, répliqua Lucien, toi qui t'es allé cacher derrière Saint-Félix.

Et Saint-Félix derrière moi, ajouta la maligne petite Denise.

Allons, dit M. de Fréville, je vois que vous n'avez rien à vous reprocher les uns aux autres. Mais l'expédient de Lucien n'en est pas moins raisonnable, parce que dans

toutes ces représentations extravagantes que l'on se forme, il n'y a jamais que les accidens naturels à craindre, et qu'on peut s'en préserver en reconnoissant, par le toucher, ce qui nous offusque. C'est pour avoir négligé cette précaution dans l'enfance qu'on s'accoutume à voir ensuite des fantômes dans tout ce qui nous entoure. Il me revient à ce propos une histoire assez drôle, que je vais raconter.

Les enfans joyeux, se rangèrent en cercle autour de lui; et M. de Fréville commença en ces mots:

Dans la maison de mon père, il y avoit une servante qu'on envoya un soir à la cave chercher du vin pour le souper. On s'étoit déjà mis à table, et l'on ne voyoit venir le vin ni la servante. Ma mère, d'un caractère très-vif, se leva pour l'aller appeler elle-même. La porte de la cave étoit ouverte, et personne ne répondoit à ses questions. Elle m'ordonna de prendre un flambeau, et de descendre avec elle. Je marchois le premier pour l'éclairer. Comme ma vue se portoit en avant, je ne regardois point à mes pas. Tout-à-coup je tombe de ma hauteur sur quelque chose de flasque, où mes pieds

s'étoient embarrassés. Ma lumière s'éteint; et cherchant à me relever, j'appuie sur une main immobile et glacée. Au cri que je pousse, la cuisinière descend avec une chandelle. On approche, et nous trouvons notre pauvre servante étendue le visage contre terre, dans un profond évanouissement. On la relève, on lui fait respirer des sels, elle reprend peu à peu ses esprits: mais à peine ses yeux sont-ils rouverts, qu'elle s'écrie d'une voix effarée, en se débattant dans nos bras: Ah! la voilà, la voilà encore! Qui donc? lui demanda ma mère. — Cette grande femme blanche, pendue à la voûte. Voyez, voyez. Nous regardâmes du côté qu'elle nous montroit, et nous vîmes effectivement quelque chose de blanc et de long suspendu dans un coin. N'est-ce que cela? s'écria la cuisinière, en poussant un grand éclat de rire. Eh! c'est le gigot que j'ai acheté aujourd'hui. Je l'ai mis ici au crochet pour le tenir frais; et je l'ai entouré d'un linge pour le garantir des insectes. Elle courut aussi-tôt détacher l'enveloppe, et présenta le gigot à sa camarade, encore toute tremblante de frayeur. Ce ne fut pas sans peine qu'on réussit à la convaincre de sa ridicule méprise.

Elle s'obstinoit à soutenir que le fantôme l'avoit renversée d'un coup-d'œil effrayant; qu'elle avoit voulu se sauver, qu'il l'avoit poursuivie et accrochée par sa jupe, et qu'il lui avoit ensuite arraché avec violence le flambeau de la main. Elle ne savoit plus ce qui lui étoit arrivé depuis ce moment.

Il n'est pas difficile, dit M. de Vermont, d'expliquer ce qui s'étoit passé dans sa tête. Lorsqu'elle fut effrayée au point de s'évanouir, son sang s'arrêta tout-à-coup: et comme elle ne pouvoit s'enfuir, elle s'imagina qu'elle étoit retenue. Sa main, en se roidissant, laissa tomber son flambeau, et elle crut que le fantôme le lui avoit arraché.

Que nous sommes heureux, ajouta-t-il, de ce que les lumières de notre siècle commencent à dissiper ces folles croyances de spectres et d'apparitions. Il fut un temps d'ignorance où ces idées se mêlant à des sentimens superstitieux, portoient la foiblesse et l'effroi dans tous les esprits. Graces au ciel, elles sont bannies des villes; mais elles règnent encore dans les campagnes, que les malheureux villageois regardent toujours comme peuplées de sorcières et d'esprits malins. En voici un exemple fort plaisant.

Thomas, gros fermier, revenoit un soir de la foire du village voisin, avec Etienne et Suzette, ses deux enfans. C'étoit vers les derniers jours de l'automne, où la nuit commence à régner de bonne heure sur l'horizon. En passant devant une auberge, le père dit aux enfans qu'il avoit besoin d'y entrer pour se rafraîchir; et comme ils savoient la route, il leur ordonna de la suivre, en leur promettant de les rejoindre bientôt. Etienne et Suzette s'en alloient donc à petits pas, s'entretenant des farces plaisantes qu'ils avoient vu faire aux marionnettes, et les répétant pour s'amuser. Tout-à-coup, vers le milieu d'un sentier qui venoit rendre au grand chemin par le coin d'un petit bois, ils apperçurent quelque chose de flamboyant qui s'agitoit sur la terre, et qui sembloit danser en s'élevant et s'abaissant tour-à-tour. Thomas, autrefois soldat, leur avoit souvent dit qu'il ne falloit pas avoir peur de ce qui, dans l'éloignement et les ténèbres, portoit quelque forme effrayante; et qu'en s'en approchant, on trouveroit toujours que ce n'étoit rien. Etienne, dans ce moment, avoit oublié toutes ces instructions. Il bégayoit à peine, tremblant de tout son corps,

et glacé d'effroi. Suzette se moqua de ses craintes, et lui déclara qu'elle vouloit voir la chose de près. Son frère eut beau lui protester que c'étoit des revenans, des hommes de feu qui lui tordroient la nuque, elle ne fut point découragée par ces folles imaginations, et s'avança vers la lumière d'un pas intrépide.

Elle n'en étoit plus éloignée que de vingt pas, lorsqu'elle reconnut le joueur de marionnettes de la foire, qui, avec sa lanterne, cherchoit quelque chose autour de lui.

En tirant son mouchoir de sa poche, il en avoit enlevé sa bourse; et depuis un quart-d'heure, il la cherchoit à terre inutilement. Suzette, plus avisée, se mit à fureter dans les buissons, et la trouva bientôt accrochée aux branches d'une aube-épine. Le joueur de marionnettes lui donna pour sa peine ce drôle de polichinelle qui l'avoit tant fait rire; et tout le long de la route, il lui apprit à le faire jouer.

Ils ne faisoient que d'entrer dans la ferme, lorsque Thomas y arriva. Le joueur de marionnettes lui raconta son aventure, et loua le courage de Suzette. Cependant la nuit devenoit plus sombre, et le pauvre Etienne ne

paroissoit point. Son père commença à craindre qu'il ne lui fût arrivé quelque malheur. Il prit un gros flambeau de résine, et courut avec sa fille sur le grand chemin pour le chercher.

Ils alloient à grands pas, se tournant de tous côtés, et l'appelant sans cesse. Enfin ils entendirent au loin une voix d'enfant qui leur répondoit par des cris douloureux. Ils y coururent, et ils trouvèrent Etienne dans un fossé profond, dont il ne pouvoit sortir. Il étoit couvert de boue de la tête aux pieds; et il avoit le visage et les mains tout déchirés par les broussailles.

Et comment diantre t'es-tu fourré là-dedans? lui dit Thomas, en l'aidant à s'en retirer.

Ah! mon père, c'est que je courois, tournant la tête vers l'homme de feu qui me poursuivoit; et je suis tombé dans cette fosse. Je voulois en sortir; je n'ai trouvé pour m'accrocher que des épines. Voyez comme elles m'ont mis tout en sang: et là-dessus il recommença ses cris et ses lamentations.

Son père le tança rudement pour sa poltronnerie. Etienne en fut bien plus honteux,

lorsqu'il apprit l'heureuse aventure de Suzette. Il ne pouvoit se consoler d'avoir perdu sa part du joli polichinelle qu'elle savoit déjà faire jouer si adroitement.

La lanterne de votre récit, dit M. de Feuilleragues, me rappelle un événement où la mienne a joué un rôle encore plus effrayant pour toute une bourgade.

Je revenois un soir d'une tournée que j'avois faite pour des recrues dans les villages d'alentour. Il étoit tombé depuis midi une pluie affreuse qui avoit rompu tous les chemins. Elle se précipitoit encore avec la même violence; mais comme il me falloit rejoindre la marche le lendemain au matin de bonne heure, je me remis en route avec la précaution de prendre une lanterne pour m'éclairer dans un pas dangereux que l'on m'indiqua.

Je venois de passer l'abri d'une petite colline, lorsqu'un coup de vent furieux emporte mon chapeau jusques vers le milieu d'un étang profond. Heureusement j'avois un grand manteau rouge. Je le fis remonter sur ma tête, en me ménageant une petite ouverture pour voir à me conduire, et pour respirer. De peur que l'ouragan ne s'en-

gouffrât dans ses plis, je passai mon bras droit autour de mon corps, afin de l'assujettir: en sorte que ma lanterne, que je tenois de la main droite, se trouvoit sous mon épaule gauche. A l'entrée d'une bourgade bâtie sur le penchant d'une montagne, je rencontrai trois voyageurs, qui ne m'eurent pas plutôt apperçu, qu'ils se mirent à fuir, comme si quelque démon les eût emportés. Je continuai ma route au galop, et j'allai descendre dans une hôtellerie, où je voulois prendre quelque repos. Bientôt après, j'y vis arriver mes trois poltrons pâles, et plus morts que vifs. Ils racontèrent, en frissonnant d'effroi, qu'ils venoient de trouver un grand cadavre tout dégoûtant de sang, qui portoit sa tête en feu sous son bras. Il étoit monté, disoient-ils, sur un cheval noir par-devant et gris par-derrière, qui n'avoit pas laissé, tout boiteux qu'il étoit, de monter tout droit la montagne avec une vîtesse extraordinaire. Ils avoient eu le soin de sonner l'alarme dans toute la bourgade. On les avoit suivis jusqu'à la porte de l'hôtellerie, et il s'y trouvoit près de cent personnes pressées les unes contre les autres, ouvrant leurs bouches et leurs oreilles à cet épouvantable

récit. Pour me dédommager des désagrémens de mon voyage, je résolus de rire encore à leurs dépens, avec le projet de les guérir ensuite de leurs frayeurs. J'allai reprendre secrètement mon cheval; et m'étant remis à quelque distance dans le même équipage, excepté que ma lanterne étoit sous le devant de mon épaule, j'arrivai à bride abattue devant la porte de l'hôtellerie. Il auroit fallu voir toute cette foule consternée, les uns cachant leurs têtes entre leurs mains, les autres se précipitant dans l'auberge. Il n'y eut que l'hôte seul qui eut le courage de rester sur la porte, et de me regarder. Alors je tirai ma lanterne de dessous mon bras; je dépouillai mon manteau, et je parus à ses yeux tel qu'il m'avoit vu l'instant d'auparavant au coin de sa cheminée. Ce ne fut pas sans peine que nous vînmes à bout de rappeler ces bonnes gens de leur profonde terreur. Les trois voyageurs sur-tout, encore frappés de la première impression, n'en pouvoient croire leurs propres yeux. On finit par les railler de leur vision, et par boire à la santé du grand cadavre sans tête, qui, faute de cet éclaircissement, alloit peut-être, de vieille en vieille, répandre pour

des siècles une frayeur superstitieuse dans toute la contrée.

Il ne tenoit donc qu'à moi, dit M. de Fonbonne, de fournir aussi le sujet d'une belle relation aux commères de mon pays, dans une aventure nocturne qui m'est arrivée lors de ma première jeunesse.

Je venois d'achever le cours de ma rhétorique, lorsque j'allai passer le temps des vacances à la maison de campagne de mon oncle. J'eus une fois besoin de me lever dans la nuit. Il falloit traverser une vaste galerie; et je n'avois d'autre lumière pour y guider mes pas, que les foibles rayons de la lune obscurcis par les nuages. En passant devant une porte vitrée qui s'ouvroit sur la grande allée du jardin, je vis une masse informe qui se glissoit le long des arbres. La lune qui la frappoit obliquement d'une sombre lueur, lui donnoit une apparence effrayante, celle d'un grand colosse, dont la moitié du corps seroit courbé en avant. A mesure qu'il s'éloignoit, je le voyois se rapetisser par degrés; tout-à-coup il sembla se partager en deux. Une moitié paroissoit immobile et morte; l'autre, dans un grand mouvement, s'agitoit autour d'elle. Comme

aucune des deux ne venoit de mon côté, la frayeur dont j'étois saisi me laissa la force d'appeler au secours. Mais à peine eus-je à demi poussé le premier cri, que la moitié vive du fantôme accourut vers moi, et me dit d'une voix suppliante : Ah ! monsieur, M. Cyprien, ne criez pas, je vous en prie. Au nom de Dieu, taisez-vous. La voix ne m'étoit pas inconnue. Je m'armai de résolution, et m'avançai vers lui. Qui es-tu, lui dis-je? un voleur, sans doute? — Eh non, M. Cyprien, non certainement. Je suis Picard, le cocher. Ah ! c'est toi, répondis-je? Que fais-tu donc? J'allai le joindre, et j'apperçus un grand sac debout contre la muraille qu'il chargeoit sur sa tête. Je vis clairement alors ce qui lui avoit donné cette stature monstrueuse, et pourquoi il m'avoit paru se partager en deux, lorsqu'il avoit jeté le premier sac à terre. Je lui demandai ce qu'il emportoit à une heure si indue. C'est que je dois, me répondit-il, aller de bonne heure à la ville. Hier au soir, j'oubliai de tirer de l'avoine du grenier; il faut cependant que mes chevaux la mangent avant le jour. Je me suis levé pour en venir chercher; mais n'en di-

tes rien, je vous en supplie. On pourroit me croire coupable de négligence, ou imaginer que je suis un voleur. Je compris tout de suite qu'il pourroit bien être en effet ce qu'il craignoit de paroître. Je l'avois vu moi-même prendre de l'avoine le soir. D'ailleurs, ce n'étoit pas du côté de l'écurie qu'il portoit le sac, mais vers la petite ruelle qui passoit au bout du jardin ; et puis il ne falloit sûrement pas deux grands sacs d'avoine pour trois chevaux. Dès le lendemain, j'instruisis mon oncle de ce manége. Après quelques perquisitions, on découvrit qu'il avoit une fausse clef, et que de cette manière, il avoit plusieurs fois emporté dans la nuit une grande partie des provisions de nos pauvres chevaux.

Si, lorsque le prétendu fantôme se fut approché de moi et m'eut appelé par mon nom, je n'avois pas surmonté ma première frayeur, et que je me fusse sauvé dans ma chambre pour l'éviter, de quelles terribles idées ne me serois-je pas tourmenté pendant toute la nuit ? Cette image m'auroit peut-être poursuivi le reste de ma vie, et m'auroit rendu foible et peureux, si même elle n'avoit attaqué mes nerfs et dérangé mon cerveau.

M. de Fonbonne auroit eu effectivement ce malheur à craindre. Je viens d'être instruit d'un événement funeste, qui prouve combien les effets de la peur sont terribles sur les enfans. Je vais vous le raconter, mes amis, et j'espère que cet exemple vous guérira de la manie odieuse que vous avez de chercher à vous effrayer les uns les autres, sur-tout dans les ténèbres.

Le jeune Charles de Pommery, enfant plein d'esprit et de talens, avoit pris un goût si vif pour la musique, que non content de la leçon de clavecin qu'il recevoit chez lui dans la matinée, il alloit encore tous les soirs la répéter chez son maître, qui demeuroit dans le voisinage de la maison de son père.

Son frère Auguste, très-bon enfant aussi, mais dont les goûts étoient plus tournés vers la dissipation, employoit ce temps à forger dans sa tête mille nouvelles espiégleries. Il s'étoit apperçu que Charles rentroit le plus souvent tout seul au logis, et quelquefois dans l'obscurité. Il forma le dessein de lui faire peur. Depuis quelques jours il s'exerçoit à l'insu de sa famille, à marcher sur des échasses. Un soir il les prend à ses pieds,

s'affuble d'un grand drap blanc, qui, malgré sa hauteur, traînoit jusqu'à terre, couvre sa tête d'un chapeau noir à bords rabattus, d'où pendoit un long crêpe de deuil; et dans ce grotesque attirail, il se place debout, à l'entrée de la maison, pour attendre son frère. Celui-ci revenoit dans la joie innocente de son âge, frédonnant l'air qu'il venoit de répéter. Il n'étoit plus qu'à trois pas de la porte, lorsqu'il apperçut le colosse monstrueux qui agitoit ses bras, et marchoit à lui pour le repousser. Frappé d'un effroi mortel à cet aspect, il tombe tout-à-coup par terre sans connoissance. Auguste qui n'avoit pas prévu les suites de son détestable badinage, dépouille aussi-tôt son épouvantail, et se jette à corps perdu sur son frère, en lui prodiguant les plus tendres caresses, et tous les secours qu'il crut propres à le ranimer. Mais hélas! le petit malheureux étoit déjà comme mort. Ses parens accourent, et parviennent enfin à le rappeler au sentiment de la vie. Il ouvre les yeux, et les regarde d'un air stupide. On l'appelle des noms les plus chers, il ne peut les entendre. Sa langue s'agite en vain dans sa bouche, elle ne rend plus que des sons inarticulés. Le voilà sourd.

muet et insensé, sans doute pour la vie. Il s'est écoulé plus de six mois depuis cette déplorable aventure, et tout l'art des médecins n'a pu rien opérer. Peignez-vous, si vous le pouvez, mes amis, la désolation de ses parens. Il seroit peut-être à desirer pour eux qu'il eût cessé de vivre. Ils n'auroient pas tous les jours sous les yeux un sujet de pleurs et de désespoir. Mais leur affliction n'est rien encore en comparaison de celle d'Auguste. Depuis ce temps, il ressemble plus à un squelette qu'à une créature vivante. Il ne peut ni manger, ni dormir. Ses larmes l'épuisent, et ses remords le dévorent. Cent fois, dans la journée, il marche ou s'arrête d'un pas égaré; il tord ses mains, s'arrache les cheveux et maudit sa naissance. Il appelle, il embrasse son frère, qui ne le reconnoît plus. Je les ai vus l'un et l'autre, et je ne puis vous dire lequel des deux est le plus infortuné.

MAURICE.

I.

Orléans.

MON CHER FILS,

NE t'afflige pas trop de ce que j'ai à t'apprendre par cette lettre. Je voudrois bien te le cacher ; mais je ne le puis pas. Ton père est dangereusement malade ; et sans un miracle exprès du ciel, nous allons le perdre. Ah ! Dieu ! Dieu ! mon cœur se brise, lorsque j'y pense. Depuis six jours je n'ai pas fermé l'œil ; et je suis si foible, que j'ai peine à tenir ma plume. Il faut que tu reviennes sur-le-champ à la maison. Le cocher qui te remettra cette lettre, doit te prendre dans sa voiture. Je t'envoie un bon manteau pour t'envelopper, afin que tu n'aies point de froid en chemin. Ton père desire ardemment de te voir. « Maurice ! mon cher Maurice ! si je pouvois t'embrasser avant de mourir » ! voilà ce qu'il a répété

plus de cent fois dans la journée. Oh ! que n'es-tu déjà ici ! Ne perds pas un moment à faire ton paquet. Le cocher m'a promis toute la vîtesse possible. Chaque moment sera un siècle de souffrances pour moi, jusqu'à ce que je te serre contre mon cœur. Adieu, mon enfant, que le Seigneur daigne veiller sur toi dans ta route. J'attends la journée de demain avec la plus vive impatience, et je suis toujours ta bonne mère,

CÉCILE LAFORET.

II.

Orléans.

MONSIEUR ET CHER COUSIN,

C'est à vous seul que je m'adresse ; c'est près de vous que j'espère trouver des secours dans des malheurs trop accablans pour une femme. Dieu m'a ravi ce que j'avois de plus cher sur la terre, mon digne époux. Vous savez comme il étoit tout pour moi. Il y a huit jours qu'il me fit rappeler notre fils du collége. Lorsque Maurice arriva près de son lit, il lui tendit la main; et à peine lui

eut-il donné sa bénédiction, qu'il mourut. Avec lui sont passés les jours de mon repos et de mon honheur. Me voilà plongée dans l'état le plus désolant pour une femme et pour une mère. Encore si je souffrois toute seule ! mais auprès de moi soupire mon pauvre fils. Il ne sait pas encore combien est malheureux un jeune orphelin ! Il me brise le cœur, lorsqu'il presse mes mains, qu'il prononce le nom de son père en versant des larmes, et en me regardant. Il n'y a qu'une mère qui puisse se former une idée de ces supplices. Je crois lire alors sur son visage ces tristes paroles : Maintenant, ma mère, c'est à toi seule de me nourrir. En quelque endroit que j'aille, il est auprès de moi, et il essuie ses yeux pleins de larmes à mes habits. Lorsque je veux chercher à le consoler, ma tristesse m'en empêche ; car c'est lui qui fait ma plus grande douleur. Comment le nourrirai-je ? Mon pauvre mari ne m'a rien laissé, et mes mains sont trop foibles pour le travail. Auprès de qui chercherai-je donc des secours, si ce n'est auprès de vous ? C'est sur vous seul que repose mon espérance. Dieu, sans doute, disposera votre cœur à secourir une pauvre et malheureuse veuve.

Montrez que les nœuds du sang qui nous lient vous sont sacrés. Je vous remets mon fils. Tout ce que vous ferez pour lui, vous le ferez pour moi, et pour la mémoire d'un homme qui vous aimoit. Ce que Dieu m'a laissé de forces et de courage je l'emploierai à gagner ma vie par mon travail; mais pour élever convenablement mon fils, je n'en suis pas en état. Je vous l'abandonne entièrement. Il me sera cruel de le voir sortir de mes mains; mais je sais obéir à la nécessité. Cependant une pensée me console, c'est que je le confie à la grace d'un Dieu bienfaisant, et aux bontés d'un parent généreux. Soyez pour lui ce qu'étoit son père, et mettez-le en état d'adoucir un jour mon malheur. Je ne puis en dire davantage. Mes larmes, qui mouillent cette feuille, vous témoignent assez ce que mon cœur ressent. Vous tenez dans vos mains mon repos et le bonheur de mon fils. Dieu vous bénira à jamais pour votre générosité. Il vous récompensera, même en ce monde, de ce que vous aurez fait en faveur de deux malheureux de votre sang. Je suis avec la plus profonde douleur d'une mère infortunée, &c.

CÉCILE LAFORET.

III.

Paris.

MADAME ET CHÈRE COUSINE,

Votre lettre du 7 du courant, dans laquelle vous m'annoncez la mort de votre époux, m'a extrêmement affligé. Vous pouvez être sûre que je partage votre douleur, et que je suis encore plus sensible à votre perte qu'à la mienne. Cependant je ne puis m'empêcher d'être fort surpris que vous veuillez chercher votre recours auprès de moi seul. Est-il donc absolument nécessaire que votre fils continue ses études, et qu'il donne au monde un demi-savant de plus? N'est-il pas beaucoup d'autres professions, où il puisse rendre d'aussi grands services à la société, et travailler plus utilement à sa fortune? Considérez vous-même comment il pourroit s'avancer sans biens et sans appui. Vous connoissez trop bien le monde, pour qu'il me soit nécessaire de vous en démontrer l'impossibilité. D'un autre côté, il vous seroit insupportable à vous-même de le voir à charge à des personnes étrangères. Vous

me parlez des nœuds du sang ; mais ma propre famille, qui est très-nombreuse, me les rappelle plus fortement encore ; et je vous prie de croire que j'ai beaucoup de peine à l'entretenir d'une manière convenable. Me charger encore d'un nouveau fardeau, cela m'est absolument impossible, et je suis sûr qu'après une plus mûre réflexion, vous me le pardonnerez. Tout ce que je puis faire, c'est de placer votre fils chez un marchand d'étoffes de Rouen, nommé M. Dupré, avec qui je suis en liaison d'affaires. Je vous donne ma parole qu'il sera fort bien traité chez lui. Réfléchissez mûrement à ce que je vous propose, et mandez-moi votre résolution et celle de votre fils. S'il persiste à vouloir continuer ses études, je me vois absolument hors d'état de contribuer à son entretien. Recevez, je vous prie, la lettre de change de quatre louis d'or ci-incluse, comme une preuve de l'intérêt que je prends à votre malheureuse situation. Je vous prie de me croire toujours, madame et chère cousine, &c.

IV.

Orléans.

MONSIEUR LE PRINCIPAL,

J'aurois bien des choses à vous écrire, si j'en avois la force. Je commence d'abord en pleurant; et maman, qui est assise auprès de moi, me regarde, et elle pleure aussi. Je ne sais trop ce que sera cette lettre. J'ai toujours un peu de consolation à vous l'écrire. Vous devez déjà savoir que mon papa est mort. Vous voyez que ce que vous m'aviez prédit n'est pas arrivé. Vous me disiez de ne pas être inquiet, que je trouverois peut-être en arrivant ici mon papa hors de tout danger. Hélas! il est pourtant mort : maman n'est plus qu'une pauvre veuve, et moi, je ne suis qu'un pauvre orphelin. Ah! j'en avois une frayeur terrible, lorsque j'arrivai près de la maison. Je m'étois endormi dans la voiture : je rêvai que mon papa étoit dans le ciel, et que j'étois auprès de lui. Il me prit par la main, me conduisit devant Dieu, et lui dit : « Voilà mon fils Maurice. » Dieu me regarda d'un air d'amitié, et me dit :

« Console-toi, mon fils; c'est moi qui serai ton père sur la terre. » Comme il disoit cela, je m'éveillai, et en m'éveillant, j'entendis des cloches qui sonnoient comme pour un enterrement. Cependant nous n'étions pas encore près de la maison, et nous avions au moins plus d'une lieue à faire. Enfin, quand j'y arrivai, maman étoit sur la porte, qui pleuroit, à m'attendre, et sanglotoit de tout son cœur. Elle m'embrassa, et me conduisit à mon papa, qui étoit dans son lit, et qui ne pouvoit plus parler. Lorsque je lui sautai au cou, Dieu sait comme je pleurois, et comme je sanglotois. Cela lui fit rouvrir les yeux, et il lui échappa quelques mots que je n'entendis guère. Il mit sa main sur ma tête, et me donna sa bénédiction; ensuite il se souleva un peu, tourna ses yeux vers le ciel, poussa un grand soupir, et mourut. Ah! vous ne sauriez imaginer combien nous avons pleuré, ma mère et moi. Tous les gens du village ont pleuré aussi à ses funérailles; mais maman et moi plus que personne. Je commence à boire et à manger quelque chose; mais maman n'a absolument rien pris. Aussi elle est pâle comme la mort; et il faut que je la prie sans cesse de ne pas

mourir, parce qu'autrement je ne saurois plus que devenir dans ce monde. Hélas! monsieur le Principal, vous saurez que je ne peux plus continuer mes études. Ah! c'est un grand chagrin pour maman et pour moi. Mais cela ne peut pas être autrement; et j'ai déjà pris mon parti. Maman a écrit à son cousin de Paris, qui est un banquier fort riche; pour l'engager à me soutenir au collége; mais il ne le veut pas, et il dit que je ne serois bon qu'à être un demi-savant. Pour moi, je pense que je pourrois être un savant tout-à-fait, si ma mère avoit la dixième partie de son argent. Mais non; il faut que je devienne apprentif de commerce, et que j'aille à Rouen, chez M. Dupré. Je ne peux pas vous dire combien cela me fait de peine. Maman cherche toujours à me consoler, et me dit que les marchands sont aussi d'honnêtes gens, et des gens utiles, et que lorsqu'ils ont appris quelque chose, ils n'en font que mieux leurs affaires. Mais à quoi cela vous sert-il, quand vous n'avez pas de goût pour le métier? Vous savez, monsieur le Principal, combien j'aimois à m'instruire. J'aurois voulu être un aussi grand médecin que mon papa. J'avois

toujours des livres à la main, et je n'y aurai plus qu'une aune. Mais j'aime mieux me taire, puisque cela ne peut pas être autrement. Portez-vous bien, monsieur le Principal; je penserai toujours à vous. J'espère aussi que vous ne m'oublierez pas. Je vous remercie de tout ce que vous avez fait pour moi. On dit que M. Dupré me menera dans ses voyages. S'il va du côté de Paris, j'irai vous voir; et si je deviens jamais gros marchand, vous pourrez prendre dans mon magasin tout ce qu'il vous plaira, sans qu'il vous en coûte jamais un sol. Vous verrez, vous verrez! Adieu, monsieur le Principal, je suis et serai toujours, comme vous m'appeliez, votre petit ami,

MAURICE.

V.

Orléans.

MAURICE, madame LAFORET.

MAURICE.

Ah ! ma chère maman ! voilà déjà la voiture.

mad. LAFORET, *les yeux baignés de larmes.*

Mon cher fils, tu vas donc me quitter ?

MAURICE.

Oh ! ne pleurez pas tant, je vous prie, autrement je serois triste dans toute la route. Où sont mes gants ? Ah ! je les ai aux mains. Je ne sais plus ce que je fais.

mad. LAFORET.

Qu'il m'en coûte de me séparer de toi ! Je veux au moins t'accompagner jusqu'à la dernière barrière.

MAURICE.

Mais, ma chère maman, vous êtes déjà si malade et si foible !

mad. LAFORET.

Ce n'est qu'une demi-lieue, et je saurai bien m'en retourner à pied.

MAURICE.

Je le voudrois aussi; mais vous savez que le médecin a dit qu'il falloit vous ménager. Si vous reveniez encore plus malade à la maison, que vous fussiez obligée, comme mon papa, de vous coucher et de mourir, c'est moi qui en serois la cause. Non; je ne veux pas que vous sortiez, ou je reste.

mad. LAFORET.

Eh bien! mon cher fils, c'est moi qui resterai.

MAURICE.

Oui, oui, demeurez ici; et quand je serai au détour de la rue, allez vous coucher, et tâchez de bien dormir.

mad. LAFORET.

Oui, si je pouvois.

MAURICE.

Adieu, adieu, ma chère maman.

mad. LAFORET.

Porte-toi bien, mon cher fils. Que le bon Dieu soit toujours avec toi. Sois pieux, honnête, appliqué; fais la joie de ta mère.

MAURICE.

Vous verrez, vous verrez, je ferai votre joie.

mad. LAFORET.

Ecris-moi régulièrement, au moins tous les quinze jours.

MAURICE.

Toutes les semaines, maman : vous m'écrirez aussi ?

mad. LAFORET.

Peux-tu me le demander ? Je n'aurai plus d'autre plaisir sur la terre. Mais nous reverrons-nous encore en ce monde ?

MAURICE.

Oh ! sûrement, nous nous reverrons. Je remplirai si bien mon devoir, que j'obtiendrai la permission de venir vous voir dans six mois.

mad. LAFORET.

Oui, mon enfant ; et tu resteras ici quinze jours. Oh ! si ce temps étoit déjà venu !

MAURICE.

Maman, voyez le cocher qui s'impatiente. Il faut que je vous quitte.

mad. LAFORET.

Encore un baiser, mon cher fils. Adieu, Maurice, adieu. (*Ils se font signe de la main jusqu'à ce qu'ils se perdent de vue.*)

VI.

Rouen.

M. DUPRE, marchand d'étoffes de soie, MAURICE.

M. DUPRÉ.

Que m'apportez-vous là, mon joli monsieur?

MAURICE.

Une lettre qui nous regarde, vous et moi. Je suis le petit Laforet; vous devez savoir de quoi il est question.

M. DUPRÉ.

Ah! tu es le petit Laforet! Je suis bien-aise de te voir. Ta physionomie me revient assez. As-tu du goût pour le commerce?

MAURICE, *en soupirant.*

Hélas! oui, monsieur.

M. DUPRÉ.

Tu as été quelque temps au collége, sais-tu lire?

MAURICE.

Je le savois déjà que je n'avois que cinq ans; et j'en ai dix.

M. DUPRÉ.

Il faut que ton père t'ait fait instruire de bonne heure. Sais-tu aussi écrire et compter? Combien font 6 fois 8?

MAURICE.

48; et 6 fois 48, font 288; et 6 fois 288, font..... attendez un peu..... font 1728; et ajoutez-y 54, cela fait 1782, tout juste le compte de l'année où nous sommes.

M. DUPRÉ.

Comment donc? tu comptes déjà comme un banquier. Je suis enchanté d'avoir un petit garçon aussi instruit dans mon comptoir.

MAURICE.

Vous verrez comme je vais travailler pour devenir bientôt votre premier commis; j'espère aussi que vous me traiterez avec douceur.

M. DUPRÉ.

C'est selon la manière dont tu te comporteras.

MAURICE.

Je ne demande pas mieux. Mais, monsieur, vous trouverez bon que je mange à votre table. Maman n'entend pas que je mange avec les domestiques.

M. DUPRÉ.

Je ne peux pas te répondre de cet article. C'est l'usage parmi les apprentifs.

MAURICE.

Je vous en prie de grace, monsieur. Je ferai d'ailleurs tout ce qui dépendra de moi pour vous contenter. Mais ne m'envoyez pas manger à la cuisine. J'aime mieux faire mes repas tout seul. Un morceau de pain dans ma chambre, c'est tout ce qu'il me faut.

M. DUPRÉ.

J'en parlerai à ma femme, et nous verrons à te satisfaire.

MAURICE.

Oh ! quand vous me présenterez à elle, je veux lui baiser la main, et la prier si instamment.....

M. DUPRÉ.

Ha ! ha ! est-ce que tu as aussi du talent pour la cajolerie !

MAURICE.

Avez-vous des enfans, monsieur ?

M. DUPRÉ.

Oui, un fils et une fille.

MAURICE.

Tant mieux. Sont-ils plus grands ou plus petits que moi ?

M. DUPRÉ.

Ils sont à-peu-près de ton âge.

MAURICE.

Vous voudrez bien me laisser jouer avec eux, lorsque j'aurai fini ma besogne. Je sais une foule de petites drôleries. Et puis, je chiffre assez joliment ; je peux leur montrer ce que je sais.

M. DUPRÉ.

Tu vas devenir le précepteur de toute la maison. Je vois que nous serons bons amis, si tu te comportes comme il convient.

MAURICE.

Oh ! vous n'aurez pas de reproche à me faire. J'aime trop maman pour m'exposer à l'affliger.

M. DUPRÉ.

Allons, viens avec moi ; je veux te présenter à ma femme. Nous verrons comment tu t'y prendras pour la cajoler.

MAURICE.

Je ne veux que lui parler de maman,

pour m'en faire aimer à la folie, puisqu'elle est mère aussi, et qu'elle est sans doute aimée de ses enfans.

VII.

Madame DE SAINT-AULAIRE, jeune et riche veuve, MAURICE.

MAURICE, *portant un rouleau de satin sous son bras.*

VOTRE serviteur, madame. M. Dupré vous présente ses très-humbles respects, et vous envoie douze aunes de satin, sur l'échantillon que vous lui avez donné. Vous savez le prix ?

mad. DE S. AULAIRE.

Il m'a demandé treize francs au premier mot. C'est un peu cher.

MAURICE.

N'auriez-vous pas une aune chez vous, madame ?

mad. DE S. AULAIRE.

M. Dupré est un honnête homme, je ne mesure jamais après lui. Combien cela fait-il ?

MAURICE.

Cent cinquante-six livres, madame.

mad. DE S. AULAIRE.

C'est beaucoup d'argent. Mais c'est aujourd'hui ma fête; et je ne suis pas d'humeur de marchander. T'a-t-il dit de te charger du montant?

MAURICE.

Oui, madame, si vous me le donnez.

mad. DE S. AULAIRE.

Voilà six louis et demi. Prends garde de n'en rien perdre.

MAURICE.

Oh! sûrement..... Mais vous ne voulez donc pas marchander, madame?

mad. DE S. AULAIRE.

A quoi bon cette question?

MAURICE.

A rien. Mais marchandez toujours, croyez-moi!

mad. DE S. AULAIRE.

Et pourquoi donc?

MAURICE.

C'est qu'alors j'aurois vingt sols par aune à rabattre : M. Dupré me l'a dit. Vous ne devez pas payer cette étoffe plus cher, puis-

qu'il peut vous la donner à meilleur marché.

mad. DE S. AULAIRE.

Voilà un trait de délicatesse de ta part qui me ravit. En ce cas-là, mon enfant, je marchande.

MAURICE.

Eh bien ! c'est douze francs à vous rendre.

mad. DE S. AULAIRE.

Ils sont pour toi, mon ami. Je veux que tu t'en divertisses le jour de ma fête.

MAURICE.

Madame, je ne les prendrai pas.

mad. DE S. AULAIRE.

Tu les prendras; je te les donne.

MAURICE.

Et si M. Dupré ne le trouvoit pas bon?

mad. DE S. AULAIRE.

Cela me regarde. Je le prends sur moi.

MAURICE.

Oh ! que je suis aise !. Je vous remercie mille et mille fois, madame. Cet argent ne restera pas long-temps dans ma poche. Je vais tout de suite l'envoyer à ma chère maman, et je lui parlerai de vous dans ma lettre. Je cours lui écrire aussi-tôt.

mad. DE S. AULAIRE.

Non, non, je ne te laisse pas aller si vîte. Je vois que nous avons bien des choses à nous dire. Apprends-moi d'abord qui est ta maman, et où elle demeure.

MAURICE.

Ah ! maman est la pauvre veuve d'un médecin d'Orléans. Mon papa est mort il y a deux mois. Il n'a rien laissé après lui, parce qu'il aimoit mieux soigner les pauvres que les riches. Et puis il a resté deux ans malade, c'est ce qui l'a ruiné. Il avoit cependant gagné assez dans le commencement pour me tenir en pension à Paris, au collége d'Harcourt. On m'en a rappelé, parce que mon papa vouloit m'embrasser avant de mourir. Maman s'est trouvée hors d'état de me soutenir dans mes études. Un de mes cousins m'a fait entrer chez M. Dupré, où je suis apprentif de commerce. Si mon cousin, lui qui est si riche, avoit voulu, je serois retourné au collége, et j'aurois été médecin. Ah ! j'aurois eu bien du plaisir à étudier, pour être un jour le médecin de maman. J'ai toujours été des premiers dans mes classes, et mes régens étoient bien contens de moi. La première fois que

vous aurez besoin d'étoffes, je vous apporterai une lettre du Principal, que j'ai reçue il y a huit jours. Vous verrez s'il m'aimoit. Oh ! il m'aimera toute sa vie, à ce qu'il me dit.

MAD. DE S. AULAIRE.

Je n'ai pas de peine à le croire, mon cher enfant. Tu m'as déjà inspiré beaucoup d'amitié, quoique je te voie aujourd'hui pour la première fois. Mais dis-moi, serois-tu bien aise de quitter le comptoir et de retourner à ta pension ?

MAURICE.

Ah ! si Dieu le vouloit ! Mais maman ne le peut pas; elle n'a pas d'argent, et pour étudier, il en faut beaucoup, beaucoup.

MAD. DE S. AULAIRE.

Cela est vrai ; mais il y a tant de gens dans le monde qui en regorgent ! Que dirois-tu, si je t'adressois à quelqu'un qui t'examinât, pour voir si tu as bien profité du temps que tu passé au collége, et si tu es en état d'y faire de nouveaux progrès ?

MAURICE.

O madame ! avec quelle joie je subirois cet examen ! Envoyez-moi tout de suite, je vous prie, à cette personne. Vous verrez

ce qu'elle vous mandera sur mon compte. Et puis, ce que je ne sais pas encore, je puis l'apprendre.

mad. DE S. AULAIRE.

Sais-tu où est le collége royal de cette ville ?

MAURICE.

Hélas ! oui. J'ai passé bien souvent devant la porte en soupirant.

mad. DE S. AULAIRE.

Eh bien ! attends un peu. (*Elle s'assied devant son secrétaire, écrit une lettre, et la remettant à Maurice :*) Tiens, cours au collége, et demande le Principal. Il faut lui parler à lui-même. Tu lui feras bien mes complimens, et tu le prieras de faire un mot de réponse à mon billet.

MAURICE.

Mais c'est que je suis bien pressé d'envoyer les douze francs à maman.

mad. DE S. AULAIRE.

Tu peux attendre jusqu'à demain. Peut-être auras-tu de plus heureuses nouvelles encore à lui donner.

MAURICE.

Je vais d'abord porter votre lettre, et puis je courrai chez M. Dupré qui m'attend.

mad. DE S. AULAIRE.

Prends bien garde de t'égarer.

MAURICE.

Oh ! je saurai bien trouver mon chemin. Adieu, ma noble et généreuse dame. En moins d'une heure M. le Principal aura votre billet. J'y vole comme un oiseau.

VIII.

Rouen.

LE PRINCIPAL du collége, MAURICE.

MAURICE.

MONSIEUR le Principal, c'est un billet que je vous apporte de la part de madame.... Ah ! j'ai perdu son nom. Je vais courir chez elle pour le rattraper.

LE PRINCIPAL.

Cela n'est pas nécessaire, mon cher enfant. Elle se nomme sans doute dans le billet. (*Il l'ouvre et regarde la signature.*) DE S. AULAIRE ! Oh ! c'est d'une main bien connue. (*Il lit.*)

« MONSIEUR,

« L'enfant que je vous envoie est un pau-

« vre orphelin. Son père vient de mourir, et « sa mère s'est vue dans la nécessité de le re- « tirer du collége, pour le placer en appren- « tissage. Il paroît cependant qu'il a un goût « très-vif pour l'étude. Je vous prie en grace « de vouloir bien l'examiner ; et s'il vous « donne quelques espérances, je m'engage à « pourvoir à son éducation. Ma fête, que je « célèbre aujourd'hui, m'impose le devoir « de faire une œuvre utile, et le ciel semble « m'avoir adressé cet enfant pour en être « l'objet. Je vous prie, monsieur, de me « mander ce que vous pensez sur son compte.

« J'ai l'honneur d'être, &c. »

LE PRINCIPAL.

Prends un siége, mon petit ami. Je suis à toi dans la minute. J'ai une lettre pressée à finir.

MAURICE.

Ah ! monsieur, que vous avez là de beaux livres ! Il y a bien long-temps que je n'en ai feuilleté. Me permettez-vous d'en ouvrir un pendant que vous écrirez ?

LE PRINCIPAL.

Je le veux bien, mon enfant.

MAURICE, *prenant un livre.*

Oh ! c'est Homère ! Mais il est en grec ;

c'est trop fort pour moi. Je ne l'ai jamais lu qu'en françois.

LE PRINCIPAL.

Comment! tu as lu Homère? Et qu'en penses-tu?

MAURICE.

Il est plein de belles choses : il a sur-tout de superbes comparaisons. Je voudrois seulement qu'Achille ne fût pas si violent et si opiniâtre.

LE PRINCIPAL.

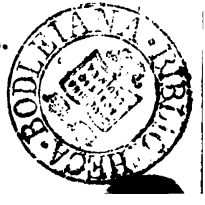
Et quels traits de violence et d'obstination as-tu à lui reprocher?

MAURICE.

Est-ce bien fait à lui de laisser les Grecs dans l'embarras? Est-ce leur faute, s'il avoit une querelle avec Agamemnon? Ils ne lui avoient fait aucun tort à lui-même. N'auroit-il pas dû se laisser fléchir, lorsque les députés vinrent lui faire des soumissions dans sa tente? Mais non; il reste inébranlable comme un rocher. Ils n'auroient pas eu besoin de me prier si long-temps. Je les aurois suivis au premier mot.

LE PRINCIPAL.

Tu es donc bien indulgent?


BODLEIANA

MAURICE.

Ne faut-il pas l'être pour tous les hommes, et encore plus pour nos compatriotes? Oh! vous avez aussi un Sophocle! C'est de lui, je pense, qu'est la tragédie de Philoctète. Notre régent nous l'a fait expliquer trois fois. C'est une pièce bien touchante; mais savez-vous ce qui m'y a fait le plus de plaisir?

LE PRINCIPAL.

Je suis curieux de le savoir.

MAURICE.

C'est ce jeune Grec.... Comment s'appelle-t-il maintenant?

LE PRINCIPAL.

Néoptolême.

MAURICE.

Oui, oui, Néoptolême. C'est lorsqu'il revient, et qu'il rapporte à Philoctète son arc et ses flèches. Je sens que j'aurois fait comme lui. Mais je vous demande pardon, monsieur, je vous trouble peut-être par mon babil.

LE PRINCIPAL.

Point du tout. Je t'écoute avec plaisir. Aussi-bien voilà ma lettre finie.

MAURICE.

Tant mieux ; je vous prierai de me dire ce que c'est que ce beau livre d'estampes qui est ouvert sur votre pupître.

LE PRINCIPAL.

C'est un recueil des meilleures gravures de la galerie de Florence.

MAURICE.

Voilà Jupiter ; je le reconnois.

LE PRINCIPAL.

Comment le trouves-tu ?

MAURICE.

J'aime l'estampe; mais je n'aime pas monsieur Jupiter.

LE PRINCIPAL.

Pourquoi donc cela ?

MAURICE.

C'est que c'étoit un vilain personnage. Je ne sais comment les Grecs et les Romains ont eu la bêtise de l'adorer. C'est un franc libertin, et il se querelle toujours avec Junon. Est-ce que c'est être Dieu, cela?

LE PRINCIPAL.

Tu as raison. C'est une indigne et méprisable divinité. Au reste, on ne nous a transmis, sur son compte, que des imaginations

populaires. Et tu sais que le peuple a toujours été aveugle et superstitieux.

MAURICE.

Oh ! nos paysans sont aujourd'hui bien plus avisés. Figurez-vous un curé de village qui montât en chaire, et qui dît que le bon Dieu a une femme qu'il trompe, et qu'il se chamaille tous les jours avec elle. Ses paroissiens n'en croiroient rien du tout.

LE PRINCIPAL.

Et d'où vient donc que la plus grossière populace est aujourd'hui plus sensée que dans les temps de l'antiquité?

MAURICE.

De la lumière de l'évangile. C'est-là que tout est d'un Dieu juste et bon. Si j'eusse vécu dans la Grèce avec un livre pareil, jamais on n'y auroit adoré que le Dieu que j'adore.

LE PRINCIPAL.

Embrasse-moi, mon cher enfant. Comment t'appelles-tu ?

MAURICE.

Maurice Laforet.

LE PRINCIPAL.

En vérité, mon cher Maurice, il seroit

dommage que tu passasses ta vie derrière un comptoir. Il faut absolument que tu reprennes tes études.

MAURICE.

Ah! je le voudrois bien, si cela dépendoit de moi.

LE PRINCIPAL.

Je vais te donner ma réponse à madame de Saint-Aulaire.

MAURICE.

Je m'en chargerai avec joie. Mais, monsieur, elle vous prie, je crois, d'avoir la complaisance de m'examiner.

LE PRINCIPAL.

Tu viens de faire cet examen toi-même. Je connois ta tête et ton cœur. Peut-être aurai-je le plaisir de contribuer à te procurer un destin plus heureux. Amuse-toi à parcourir ces estampes, je vais écrire ma réponse.

MAURICE.

Donnez-moi plutôt une feuille de papier et une plume, je veux écrire aussi.

LE PRINCIPAL.

Est-ce à ta bienfaitrice?

MAURICE.

Non, c'est à une autre personne.

LE PRINCIPAL.

Et ne puis-je savoir à qui?

MAURICE.

Quand ma lettre sera écrite, pas plutôt.

LE PRINCIPAL.

Il me tarde de la voir. (*Il s'assied et se met à écrire. Maurice écrit aussi la lettre suivante.*)

« MONSIEUR LE PRINCIPAL,

« Je vous remercie mille et mille fois de « la bonté que vous avez de vous occuper « de moi, et d'écrire en ma faveur à madame « de Saint-Aulaire. J'aurois eu beaucoup de « plaisir à retourner dans ma première pen- « sion, où tout le monde m'aime encore; « mais puisque vous aurez fait mon bon- « heur, c'est près de vous que je veux le « goûter. Ah! si je pouvois être admis dans « votre collége! je vous aimerois de tout mon « cœur; je serois bien studieux et bien sage, « et j'apprendrois tout ce que vous auriez la « complaisance de m'enseigner. Je n'ose es- « pérer que cela s'arrange ainsi. C'est à la « volonté de Dieu, et à la vôtre. Mais s'il « faut que je reste chez M. Dupré, vous ne

« me refuserez pas la permission de venir « vous voir de temps en temps, de causer « un peu avec vous, et de lire dans vos « beaux livres : autrement j'aurois bientôt « oublié tout ce que j'ai appris au collége ; et « j'en aurois du regret, quoique ce ne soit « pas grand'chose. Oh ! ayez cette bonté, « monsieur le Principal. Dieu vous en bé- « nira, et je l'écrirai à maman, pour la sou- « lager dans ses chagrins ; car elle m'aime « beaucoup, et je l'aime beaucoup aussi. « Peut-être qu'un jour..... »

LE PRINCIPAL.

Eh bien ! Maurice, ta lettre est-elle finie ?

MAURICE.

Non, pas encore tout-à-fait. J'ai plus de choses à dire que vous. Mais la voilà telle qu'elle est. Lisez.

LE PRINCIPAL.

Comment ! c'est à moi qu'elle s'adresse ? Oh ! voilà qui est charmant. Non, mon cher Maurice, tu ne resteras pas chez M. Dupré, tu seras auprès de moi, je t'en donne ma parole. Retourne vers madame de Saint-Aulaire, présente-lui mes très-humbles respects, et remets-lui ma réponse. Tu me feras savoir ce qu'elle en aura dit.

..

MAURICE.

Quoi ! je serois assez heureux !....

LE PRINCIPAL.

Va seulement, et que Dieu t'accompagne.

MAURICE.

Oh ! je cours, et je reviens. (*Lui baisant la main.*) Adieu, monsieur le Principal.

IX.

Rouen.

Mad. DE SAINT-AULAIRE, MAURICE.

mad. DE S. AULAIRE.

Eh bien ! Maurice, m'apportes-tu une réponse ?

MAURICE.

Oui, madame, la voici.

mad. DE S. AULAIRE.

Je suis curieuse de savoir ce qu'elle dit; rien de trop favorable, je crains.

MAURICE.

Rien qui me fasse tort, j'en suis sûr.

mad. DE S. AULAIRE *lit tout bas.*

« MADAME,

« Vous ne pouviez me procurer un plus « sensible plaisir que l'entretien de cet ai- « mable enfant. Sa physionomie remplie de « candeur et d'innocence, l'esprit vif et « plein de feu qui brille dans ses yeux, et « qui se répand dans ses discours, m'ont pé- « nétré d'attachement pour lui. Son génie le « destine à un genre de vie plus élevé que « celui où la mort de son père et la pauvreté « de sa famille le forceroient de vivre. Je « vous félicite, madame, d'avoir choisi pour « objet de votre générosité, un enfant qui « donne de si belles espérances. Le Ciel ne « vous l'a pas adressé sans dessein le jour de « votre fête. Je suis intimement persuadé « que vous n'aurez qu'à vous louer de sa « conduite et de ses sentimens; et je m'esti- « merai fort heureux de seconder, par mes « soins, vos généreuses dispositions.

« J'ai l'honneur, &c. »

mad. DE S. AULAIRE.

Le Principal ne me paroît content de toi qu'à demi.

MAURICE.

Oh! il l'est tout-à-fait, madame, il me l'a dit; et je le vois aussi dans vos yeux.

mad. DE S. AULAIRE.

Comment, tu y vois cela, mon petit devin! Mais parlons sérieusement; s'il se trouvoit une personne qui prît soin de toi, et qui se chargeât de ton entretien et de ton éducation, que ferois-tu pour elle?

MAURICE.

Ce que je ferois?.... Je ne sais pas trop. Je ne peux rien par moi-même; mais je prierois pour elle du fond du cœur, et le jour et la nuit.

mad. DE S. AULAIRE, *l'embrassant.*

Prie donc pour moi, mon cher fils; prie pour ta seconde mère.

MAURICE.

Pour vous, pour vous, maman?

mad. DE S. AULAIRE.

Oui, je veux l'être. Ton père est mort. Je remplirai sa place. Je ferai pour toi ce qu'il auroit fait. Tu reprendras tes études, et rien ne manquera à ton éducation.

MAURICE, *se jetant à ses genoux.*

Ah! Dieu, mon Dieu! maman, je ne peux plus parler.

mad. DE S. AULAIRE.

Lève-toi, et viens dans mes bras. Si tu m'aimes, ne m'appelle plus que ta maman, entends-tu, mon fils?

MAURICE.

Oh! oui, maman. Je suis dans le paradis.

mad. DE S. AULAIRE.

Tu es hors de toi-même. Tâche de te remettre, et allons nous promener dans mon jardin. J'ai à te parler de ta mère.

X.

Rouen.

M. DUPRÉ, MAURICE.

M. DUPRÉ.

Où donc as-tu resté si long-temps?

MAURICE.

Ah! M. Dupré, si vous saviez....

M. DUPRÉ.

Je sais, je sais qu'il ne faut pas être si long-temps dans tes courses. Que cela ne t'arrive plus une autre fois. Est-ce que tu n'as pas trouvé madame de Saint-Aulaire?

MAURICE.

Oh ! je l'ai trouvée, et j'ai trouvé en elle une seconde maman.

M. DUPRÉ.

Quel galimatias viens-tu me faire ? Est-ce que tu es fou ?

MAURICE.

Non, non, je ne le suis pas. Je vais reprendre mes études ; j'entrerai dans trois jours au collége, et maman de Saint-Aulaire viendra demain vous le dire à vous-même.

M. DUPRÉ.

Comment donc ? est-ce que tu ne restes plus chez moi ?

MAURICE.

Je ne veux pas être marchand, je veux étudier.

M. DUPRÉ.

Ainsi tu n'es venu chez moi que pour tâcher d'en sortir. Tu y es, il faudra bien que tu y restes.

MAURICE.

Vous ne pourrez me refuser à maman, qui viendra me chercher.

M. DUPRÉ.

Croit-elle pouvoir, à sa fantaisie, venir enlever les gens chez leurs maîtres ?

MAURICE.

Mais, monsieur Dupré, sans vous fâcher, vous n'êtes pas mon maître, et je ne suis pas de vos gens.

M. DUPRÉ, *s'avançant vers lui d'un air et d'un geste menaçans.*

Dis encore un mot, ingrat.

MAURICE.

Et que vous ai-je donc fait? Vous ai-je causé quelque perte?

M. DUPRÉ.

Tu m'as trompé; je commençois à t'aimer, et je voudrois ne t'avoir jamais vu.

MAURICE.

Non, monsieur, je ne vous ai point trompé, je vous assure. Je serois resté chez vous, et je ne songeois pas à en sortir. Mais figurez-vous un moment à ma place. Si mon papa n'étoit pas mort, je ne serois pas sorti du collége pour entrer dans votre maison. Une bonne dame prend pour moi le cœur de mon papa; je sors de votre maison pour rentrer au collége. Est-ce qu'il y a là de ma faute?

M. DUPRÉ.

Tu as raison. Mais pourquoi es-tu si ai-

mable ? Je m'accoutumois à te regarder comme mon fils.

MAURICE.

Embrassez-moi donc, monsieur Dupré.

M. DUPRÉ.

Non. Il m'en coûteroit encore plus de te perdre. (*Il sort.*)

MAURICE.

Il est brusque, M. Dupré ; mais c'est un brave homme. J'aurai du regret à le quitter, et sur-tout ses enfans et sa femme. Mais il faut que j'écrive à maman. Oh ! comme elle va se réjouir en lisant ma lettre ! Je voudrois qu'elle l'eût déjà dans les mains, et arriver auprès d'elle un moment après. (*Il se met à écrire.*)

« MA CHÈRE MAMAN,

« De la joie ! de la joie ! vous êtes hors de « peine, et moi aussi. Ne pleurez pas trop de « plaisir, pour pouvoir lire ma lettre. Voici « l'histoire de notre bonheur. M. Dupré m'a « envoyé ce matin porter des étoffes à une « dame de Saint-Aulaire. Oh ! l'excellente « dame ! Ah ! si vous étiez déjà ici ! Savez-« vous bien, maman, que vous y viendrez « avant huit jours ? Elle vous donnera un

« appartement dans son hôtel, et vous vi-
« vrez avec elle ; et moi, j'irai au collége, et
« je viendrai vous voir tous les jours. Oh !
« ce sera un plaisir ! un plaisir ! Vous sou-
« venez-vous pourtant, lorsque je partis,
« comme vous pleuriez ? Vous disiez que
« nous nous embrassions peut-être pour la
« dernière fois. Eh bien ! il ne tiendra qu'à
« nous de nous embrasser mille fois le jour.
« Maman doit vous envoyer de l'argent pour
« faire le voyage : car elle est aussi ma ma-
« man comme vous, et je suis sûr que vous
« n'en serez pas fâchée. Tout l'argent que
« vous recevrez pourtant n'est pas d'elle ; il
« y a douze francs de moi ; elle me les avoit
« donnés, et moi, je vous les donne. Dépê-
« chez-vous bien à faire votre paquet ; plu-
« tôt vous arriverez, plus nous serons con-
« tens. Je lui ai dit tant de bien de vous,
« qu'elle desire presque autant que moi de
« vous voir. Partez, partez ; j'irai vous at-
« tendre à l'arrivée de la diligence, pour
« vous conter toute l'histoire, avant que
« vous entriez chez elle ; mais elle vous la
« conte sans doute dans la lettre qu'elle
« vous écrit aujourd'hui. Adieu, ma chere
« maman, je craindrois que ma lettre ne fût

« retardée d'un courrier, si je vous écri-
« vois tout ce que j'ai à vous dire.

« MAURICE. »

XI.

Orléans.

MADAME,

Où trouver des paroles pour vous exprimer mes transports et ma reconnoissance ? Grand Dieu ! mes malheurs sont donc à leur fin ! Je suis heureuse, mon fils l'est aussi ; et c'est à vous que nous le devons. Comment s'élever, sans mourir, d'un abîme de douleur au comble de la joie ! Je n'ai que des larmes pour exprimer ce que je sens. Je regrette de ne pouvoir les répandre toutes devant vous, pour vous payer de votre bienfaisance. Vous avez desiré d'être mère ; vous pourrez peut-être vous former une idée de mon bonheur. Je ne puis vous en dire davantage. Je vous en dirai peut-être encore moins au premier moment où je verrai notre fils placé entre nous deux, et serré dans nos bras entrelacés ; mais vous entendrez mon

silence ; et mon attachement et mes soins achèveront de vous l'expliquer à chaque instant de ma vie.

J'ai l'honneur d'être, &c.

COUPLETS

DE MAURICE A MADAME DE S. AULAIRE.

AIR : *Je suis Lindor.*

De tes bontés mille sources nouvelles,
De jour en jour se répandent sur moi ;
Et je tremblois que mon amour pour toi,
Ne pût s'accroître, et redoubler comme elles.

Mais non, Maman, je n'ai plus rien à craindre,
Tout à l'envi vient rassurer mon cœur.
Plus de raison pour sentir mon bonheur,
Plus de moyens de pouvoir te le peindre.

Que de plaisirs l'an nouveau qui commence
Feroit goûter à nos cœurs satisfaits,
S'il t'en offroit autant pour tes bienfaits,
Que j'en aurai dans ma reconnoissance !

PERSONNAGES.

M. D'ORVAL.

AUGUSTE, son fils.

HENRIETTE, sa fille.

RENAUD l'aîné,
RENAUD le cadet,
DUPRÉ l'aîné,
DUPRÉ le cadet,
} amis d'Auguste.

CHAMPAGNE, domestique de M. d'Orval.

La scène est à Paris, dans l'appartement d'Auguste.

L'ÉPÉE,

DRAME EN UN ACTE.

SCÈNE PREMIÈRE.

AUGUSTE.

Ah ! c'est aujourd'hui ma fête ! On a bien fait de m'en avertir ; je ne m'en serois jamais avisé. Bon. Cela me vaudra encore quelque chose de mon papa. Mais, quoi ? voyons ; que me donnera-t-il ? Champagne avoit quelque chose sous son habit, lorsqu'il s'est présenté chez mon papa. Il n'a pas voulu me laisser entrer avec lui. Ah ! s'il ne falloit pas avoir aujourd'hui l'air un peu plus composé, je lui aurois bien fait montrer de force ce qu'il portoit ! Mais chut, je vais le savoir. Voici mon papa.

SCÈNE II.

M. D'ORVAL, *tenant à la main une épée avec le ceinturon;* AUGUSTE.

M. D'ORVAL.

Te voilà, Auguste? J'ai déjà eu le plaisir de t'annoncer ta fête; mais ce n'est pas assez, n'est-ce pas?

AUGUSTE.

Oh! mon papa..... Mais qu'avez-vous donc à la main?

M. D'ORVAL.

Quelque chose qui ne te siéra pas trop bien, une épée, vois-tu?

AUGUSTE.

Quoi! c'est pour moi! Oh! donnez, mon cher papa; je veux être à l'avenir si obéissant, si appliqué.....

M. D'ORVAL.

Ah! si je le croyois! Mais sais-tu bien qu'une épée demande un homme; qu'il ne faut plus être un enfant pour la porter; qu'on doit se conduire avec réflexion et décence; enfin, que ce n'est pas à l'épée de parer son homme; mais à l'homme de parer son épée?

AUGUSTE.

Oh ! ce n'est pas l'embarras ! je saurai bien parer la mienne ; et je n'aurai plus rien de commun avec ces petites gens.....

M. D'ORVAL.

Que veux-tu dire par ces petites gens ?

AUGUSTE.

J'entends ceux qui ne sont pas faits pour porter une épée et un plumet au chapeau ; ceux qui ne sont pas nobles comme vous et moi.

M. D'ORVAL.

Pour moi, je ne connois de petites gens que ceux qui pensent mal et ne se conduisent pas mieux, qui sont désobéissans envers leurs parens, grossiers et impolis envers les autres. Ainsi, je vois bien de petites gens parmi les nobles, et bien des nobles parmi ce que tu appelles les petites gens.

AUGUSTE.

Oui ; c'est aussi ce que je pense.

M. D'ORVAL.

Que parlois-tu donc tout-à-l'heure d'épée et de plumet au chapeau ? Crois-tu que les vraies prérogatives de la noblesse consistent dans ces misères-là ? Elles servent à distinguer les états, parce qu'il faut bien que les

états soient distingués dans le monde. Mais l'état le plus élevé n'en avilit que davantage l'homme indigne de l'occuper.

AUGUSTE.

Je le crois, mon papa. Mais ce n'est point m'avilir, que d'avoir une épée et de la porter.

M. D'ORVAL.

Non. Je veux dire que tu ne te rendras digne de cette distinction, que par ta bonne conduite. Voici ton épée; mais souviens-toi.....

AUGUSTE.

Oui, mon papa; vous verrez. (*Il veut mettre l'épée à son côté, et ne peut en venir à bout. M. d'Orval l'aide à la ceindre.*)

M. D'ORVAL.

Comment donc! Elle ne te va pas si mal!

AUGUSTE.

N'est-ce pas? Oh! j'en étois bien sûr!

M. D'ORVAL.

A merveille. Mais n'oublie pas sur-tout ce que je t'ai dit. Adieu. (*Il fait quelques pas pour sortir, et revient.*) A propos, je viens d'envoyer chercher ta petite société, pour passer ce jour de fête avec toi. Songe à te comporter comme il convient.

AUGUSTE.

Oui, mon papa.

SCÈNE III.

AUGUSTE *se promène avec un air de gravité sur la scène, et de temps en temps regarde derrière lui si son épée le suit.*

Bon ! me voici enfin un parfait chevalier. Qu'il me vienne maintenant de ces petits bourgeois ! Plus de familiarité, dès qu'ils n'ont pas d'épée ; et s'ils le prennent mal, allons, flamberge au vent ! Mais alte-là. Voyons d'abord si elle a une bonne lame. (*Il tire son épée, et prend un air furibond.*) Je crois que tu te moques de moi, mon petit bourgeois ? Une, deux ! Ah ! tu veux te défendre ! A mort, canaille.

SCÈNE IV.

HENRIETTE, AUGUSTE.

Henriette, qui a entendu les derniers mots, pousse un cri.

HENRIETTE.

Eh bien! Auguste, es-tu fou?

AUGUSTE.

C'est toi, ma sœur?

HENRIETTE.

Oui, comme tu vois. Mais que fais-tu de cet outil-là? (*en montrant son épée.*)

AUGUSTE.

Ce que j'en fais? ce qu'un gentilhomme doit en faire.

HENRIETTE.

Et quel est celui que tu veux renvoyer de ce monde?

AUGUSTE.

Le premier qui s'avisera de croiser mon chemin!....

HENRIETTE.

Voilà bien des vies en danger. Et si c'étoit moi, par hasard?

AUGUSTE.

Si c'étoit toi ?... Je ne te le conseille point. Tu vois que j'ai maintenant une épée. C'est mon papa qui m'en a fait présent.

HENRIETTE.

Apparemment pour aller tuer les gens à tort et à travers ?

AUGUSTE.

Est-ce que je ne suis pas chevalier ? Si l'on ne me rend pas tous les respects qui me sont dus, *pan*, un soufflet ! Et si le petit bourgeois veut faire le méchant, l'épée à la main ! (*Il veut la tirer du fourreau.*)

HENRIETTE.

Oh ! laisse-la en repos, mon frère. De peur de m'exposer à te manquer involontairement, je voudrois savoir en quoi consiste le respect que tu demandes.

AUGUSTE.

Tu le sauras bientôt. Mon père vient d'envoyer chercher ma petite société. Que ces polissons ne se conduisent pas respectueusement, et tu verras comme je me comporterai.

HENRIETTE.

Fort bien ; mais je te demande ce qu'il

faut faire pour se conduire respectueusement envers toi.

AUGUSTE.

D'abord, je veux qu'on me fasse de profonds, profonds saluts.

HENRIETTE, *lui faisant, d'un air moqueur, une profonde révérence.*

Votre servante très-humble, monseigneur mon frère. Est-ce bien comme cela?

AUGUSTE.

Point de moquerie, s'il te plaît, Henriette, autrement.....

HENRIETTE.

Mais c'est très-sérieux, je t'assure. Il faut bien savoir remplir ses devoirs envers les personnes respectables. Il ne sera pas mal d'en instruire aussi tes petits amis.

AUGUSTE.

Oh! je veux bien me moquer de ces petits drôles; tirailler l'un, pincer l'autre, les houspiller de toutes les manières.

HENRIETTE.

C'est encore là apparemment un des devoirs de ta chevalerie. Mais si ces drôles ne trouvent pas le jeu plaisant, et qu'ils donnent sur les oreilles à monsieur le chevalier?

AUGUSTE.

Bon ! c'est de vil sang bourgeois. Cela n'a ni cœur, ni épée.

HENRIETTE.

Vraiment, notre papa ne pouvoit te faire un cadeau plus utile. Il a bien vu quel digne chevalier étoit caché dans son fils, et qu'il ne falloit qu'une épée pour le faire paroître au grand jour.

AUGUSTE.

Ecoute, ma sœur ; c'est ma fête, il faut bien nous divertir. Au moins, tu n'en diras rien à notre papa ?

HENRIETTE.

Pourquoi non ? il ne t'auroit pas donné une épée, s'il n'avoit attendu quelque exploit de cette espèce d'un chevalier tout frais armé. Est-ce qu'il t'auroit recommandé autre chose ?

AUGUSTE.

Certainement, oui. Tu sais qu'il me prêche toujours.

HENRIETTE.

Que t'a-t-il donc prêché ?

AUGUSTE.

Que sais-je, moi ? Que c'étoit à moi de

parer mon épée, et non à mon épée de me parer.

HENRIETTE.

En ce cas, tu l'as compris à merveille. Parer son épée, c'est savoir s'en servir; et tu veux déjà montrer que tu possèdes ce talent.

AUGUSTE.

Fort bien, ma sœur. Tu penses te moquer? mais je veux bien que tu saches....

HENRIETTE.

Je sais à merveille tout ce que tu peux me dire. Mais sais-tu bien, toi, qu'il manque quelque chose de fort essentiel à l'ornement de ton épée?

AUGUSTE.

Eh! quoi donc? (*Il détache son ceinturon, et regarde l'épée de tous les côtés.*) Je ne vois pas qu'il y manque la moindre chose.

HENRIETTE.

Vraiment, tu es un habile chevalier! Et une rosette? Ah! comme un nœud bleu et argent iroit bien sur cette poignée!

AUGUSTE.

Tu as raison, Henriette. Ecoute; tu as

dans ta toilette un magasin de rubans, ainsi.....

HENRIETTE.

J'y pensois; pourvu que tu ne viennes pas, en récompense, me jouer de tes tours de chevalerie, et me porter quelque coup d'estramaçon.

AUGUSTE.

La folle! Voici maman, tope là; tu n'as rien à craindre. Mais vîte, un beau nœud! Lorsque ma petite compagnie viendra, je veux qu'elle me voie dans toute ma gloire.

HENRIETTE.

Donne-la-moi donc.

AUGUSTE, *lui donnant son épée.*

Tiens, la voici. Dépêche-toi. Tu la mettras dans ma chambre, sur la table, pour que je la trouve au besoin.

HENRIETTE.

Repose-t-en sur moi.

SCÈNE V.

AUGUSTE, HENRIETTE, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Les deux messieurs Dupré et les deux messieurs Renaud sont en bas.

AUGUSTE.

Eh bien ! ne peuvent-ils pas monter? faut-il que j'aille les recevoir au bas de l'escalier ?

CHAMPAGNE.

Madame votre mère m'a ordonné de vous dire de les venir joindre.

AUGUSTE.

Non, non ; il est mieux de les attendre ici.

HENRIETTE.

Mais, puisque maman veut que tu descendes ?

AUGUSTE.

Ils valent bien la peine qu'on ait pour eux ces égards ! Allons, j'y vais tout-à-l'heure. Eh bien ! toi, que fais-tu là ? Et mon nœud d'épée ? Va, cours, et que je le trouve tout arrangé sur ma table ; (*en sortant*) m'entends-tu ?

SCÈNE VI.

HENRIETTE.

Le petit insolent ! de quel ton il me parle ! Par bonheur j'ai l'épée. C'est un instrument bien placé dans la main d'un petit garçon aussi querelleur ! Oui, oui, attends que je te la rende. Mon papa ne te connoit pas comme moi ; il faut que j'aille lui conter.... Ah ! le voici !

SCÈNE VII.

M. D'ORVAL, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Vous venez bien à propos, mon papa ; je courois vous chercher.

M. D'ORVAL.

Qu'as-tu donc de si pressé à me dire ?.... Mais, que fais-tu de l'épée de ton frère ?

HENRIETTE.

Je lui ai promis d'y mettre un beau nœud ; mais c'étoit pour tirer de ses mains cette arme dangereuse. N'allez pas la lui rendre au moins.

M. D'ORVAL.

Pourquoi reprendrois-je un cadeau que je lui ai fait ?

HENRIETTE.

Ayez au moins la bonté de la retenir jusqu'à ce qu'il soit devenu moins turbulent. Je viens de le trouver ici, comme Don Quichotte, s'escrimant tout seul d'estoc et de taille, et menaçant de faire ses premières armes contre ses camarades qui viennent le voir.

M. D'ORVAL.

Le petit écervelé ! s'il veut s'en servir pour ses premiers exploits, ils ne tourneront pas à sa gloire, je t'en réponds. Donne-moi cette épée.

HENRIETTE, *lui donne l'épée.*

Le voici ; je l'entends sur l'escalier.

M. D'ORVAL.

Cours faire son nœud, et tu me l'apporteras lorsqu'il sera prêt. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VIII.

AUGUSTE, DUPRÉ l'aîné, DUPRÉ le cadet, RENAUD l'aîné, RENAUD le cadet.

Auguste entre le premier, et le chapeau sur la tête; les autres marchent derrière lui la tête découverte.

DUPRÉ l'aîné, *bas, à Renaud l'aîné.*

Voila une réception bien polie.

RENAUD l'aîné, *bas, à Dupré l'aîné.*

C'est apparemment la mode aujourd'hui de recevoir sa compagnie le chapeau sur la tête, et d'entrer chez soi le premier.

AUGUSTE.

Que bredouilles-tu là?

DUPRÉ l'aîné.

Rien, monsieur d'Orval, rien.

AUGUSTE.

Est-ce quelque chose que je ne dois pas entendre?

RENAUD l'aîné.

Cela pourroit être.

AUGUSTE.

Je veux pourtant le savoir.

RENAUD l'aîné.

Quand vous aurez le droit de me le demander.

DUPRÉ l'aîné.

Doucement, Renaud; il ne nous convient pas dans une maison étrangère.....

RENAUD l'aîné.

Il convient encore moins d'être impoli, lorsqu'on est chez soi.

AUGUSTE, *avec hauteur.*

Impoli, moi, impoli? Est-ce parce que je marchois devant vous?

RENAUD l'aîné.

C'est cela même. Lorsque nous avons l'honneur de recevoir votre visite, ou celle de toute autre personne, nous cédons toujours le pas.

AUGUSTE.

Vous ne faites que votre devoir. Mais de vous à moi.....

RENAUD l'aîné.

Eh bien! de vous à moi?.....

AUGUSTE.

Est-ce que vous êtes noble?

RENAUD l'aîné, *aux deux Dupré, et à son frère.*

Laissons-le s'ennuyer avec sa noblesse, si vous m'en croyez

DUPRÉ l'aîné.

Fi, M. d'Orval ! Si vous trouvez au-dessous de votre dignité de vous entretenir avec nous, pourquoi nous faire inviter ? Nous n'avions pas desiré cet honneur.

AUGUSTE.

Ce n'est pas moi qui vous ai fait venir, c'est mon papa.

RENAUD l'aîné.

Fort bien. Ainsi nous allons trouver monsieur votre père, et le remercier de son honnêteté. En même temps nous lui ferons entendre que son fils tient à déshonneur de nous recevoir. Suis-moi, mon frère.

AUGUSTE, *l'arrêtant.*

Vous n'entendez pas le badinage, M. Renaud; je suis charmé de vous voir. Mon papa a voulu me faire plaisir en vous invitant; car c'est aujourd'hui ma fête. Restez, je vous en prie, avec moi.

RENAUD l'aîné.

A la bonne heure. Mais soyez à l'avenir

plus poli. Si je ne suis pas aussi noble que vous, je ne me laisse pas offenser impunément.

DUPRÉ l'aîné.

Calme-toi, Renaud; il faut rester bons amis.

DUPRÉ le cadet.

C'est donc aujourd'hui votre fête, M. d'Orval ?

DUPRÉ l'aîné.

Je vous en fais mon compliment.

RENAUD l'aîné.

Et moi aussi, monsieur; je vous souhaite toutes sortes de prospérités; (*à part*) et je souhaite sur-tout que vous deveniez un peu plus honnête.

RENAUD le cadet.

Vous devez avoir reçu de bien jolis cadeaux ?

AUGUSTE.

Oh ! sûrement !

DUPRÉ le cadet.

Bien des bonbons, sans doute ?

AUGUSTE.

Ha ! ha ! des bonbons. Ce seroit beau vraiment. J'en ai tous les jours.

RENAUD le cadet.

Ah ! c'est de l'argent, je parie. (*Il compte dans sa main.*) Deux ou trois écus, n'est-ce pas.

AUGUSTE, *avec fierté.*

Quelque chose de mieux, et que moi seul ici, oui, moi seul, j'ai le droit de porter. (*Renaud l'aîné et Dupré l'aîné sont à l'écart, et se parlent tout bas.*)

RENAUD le cadet.

Si j'avois ce qu'on vous a donné, je pourrois bien le porter comme un autre, peut-être !

AUGUSTE, *le regardant d'un air de mépris.*

Pauvre petit ami ! (*Aux deux aînés.*) Que marmottez-vous encore tous deux ? Il me semble que vous devriez m'aider à me divertir.

DUPRÉ l'aîné.

Fournissez-nous-en l'occasion.

RENAUD l'aîné.

C'est à celui qui reçoit ses amis de s'occuper de leur amusement.

AUGUSTE.

Qu'entendez-vous par-là, M. Renaud ?

SCÈNE IX.

RENAUD l'aîné, RENAUD le cadet, DUPRÉ l'aîné, DUPRÉ le cadet, AUGUSTE, HENRIETTE.

HENRIETTE, *tenant une assiette de gâteaux.*

Je vous salue, messieurs; vous vous portez bien, à ce que je vois?

RENAUD l'aîné.

Prêt à vous rendre mes respects, mademoiselle. (*Il lui baise la main.*)

DUPRÉ l'aîné.

Nous sommes charmés de vous voir tous les jours plus jolie. (*Il lui baise aussi la main.*)

HENRIETTE.

Vous êtes bien honnêtes, messieurs. (*à Auguste.*) Mon frère, maman t'envoie ceci pour régaler tes amis, en attendant que l'orgeat soit prêt. Champagne va bientôt le servir, et j'aurai le plaisir de vous le verser.

RENAUD l'aîné.

Ce sera beaucoup d'honneur pour nous, mademoiselle.

AUGUSTE.

Nous n'avons pas besoin de toi ici..... A propos; et mon nœud d'épée?

HENRIETTE.

Tu trouveras l'épée et le nœud dans ta chambre. Adieu, messieurs, jusqu'au plaisir de vous revoir. (*Elle sort en leur faisant une petite révérence d'amitié.*)

RENAUD l'aîné, *la suivant.*

Mademoiselle, aurons-nous bientôt l'honneur de votre compagnie?

HENRIETTE.

Je vais en demander la permission à maman.

SCÈNE X.

RENAUD l'aîné, RENAUD le cadet, DUPRÉ l'aîné, DUPRÉ le cadet, AUGUSTE.

AUGUSTE, *s'asseyant.*

ALLONS, prenez des siéges et asseyez-vous. (*Ils se regardent les uns les autres, en s'asseyant en silence. Auguste sert quelque chose aux deux petits, après s'être servi lui-même si copieusement, qu'il ne reste rien pour les deux aînés.*) Un moment: on va en apporter d'autres; je vous en donnerai.

RENAUD l'aîné.

Nous n'attendons plus rien.

AUGUSTE.

A la bonne heure.

DUPRÉ l'aîné.

Si c'est-là une politesse de gentilhomme...

AUGUSTE.

C'est bien avec de petites gens comme vous qu'il faut se gêner ! Je vous ai déjà dit qu'on nous serviroit autre chose. Vous en prendrez, ou vous n'en prendrez pas ; m'entendez-vous ?

RENAUD l'aîné.

Oui ; cela est assez clair. Nous voyons aussi bien clairement avec qui nous sommes.

DUPRÉ l'aîné.

Allez-vous encore recommencer vos querelles ? M. d'Orval, Renaud, fi ! (*Auguste se lève, tous les autres se lèvent aussi.*)

AUGUSTE, *s'avançant vers Renaud l'aîné.*

Avec qui êtes-vous donc, mon petit bourgeois ?

RENAUD l'aîné, *d'un ton ferme.*

Avec un petit noble, bien grossier et bien impudent, qui s'estime plus qu'il ne vaut,

et qui ne sait pas la manière dont les gens bien élevés doivent se comporter les uns envers les autres.

DUPRÉ l'aîné.

Nous pensons tous comme lui.

AUGUSTE.

Moi, grossier, impudent? me dire cela à moi, qui suis gentilhomme?

RENAUD l'aîné.

Oui, je vous le répète, un petit noble grossier et impudent, quand vous seriez comte, quand vous seriez prince.

AUGUSTE, *le frappant.*

Je vais t'apprendre à qui tu as à faire. (*Renaud l'aîné veut le saisir. Auguste s'échappe, sort, et tire la porte après lui.*)

SCÈNE XI.

RENAUD l'aîné, RENAUD le cadet, DUPRÉ l'aîné, DUPRÉ le cadet.

DUPRÉ l'aîné.

Mon Dieu! Renaud, qu'as-tu fait? il va trouver son père, et lui forger mille menteries; pour qui nous prendra-t-il?

RENAUD l'aîné.

Son père est un homme d'honneur. J'irai le trouver, si Auguste n'y va pas. Il ne nous a sûrement pas engagés à venir, pour nous faire maltraiter par son fils.

DUPRÉ le cadet.

Il va nous renvoyer à nos parens, et leur porter des plaintes contre nous.

RENAUD le cadet.

Non; mon frère s'est bien conduit. Mon papa approuvera tout ce qu'il a fait, lorsque nous lui en ferons le récit. Il n'entend pas qu'on maltraite ses enfans.

RENAUD l'aîné.

Suivez-moi. Il faut aller tous ensemble chez M. d'Orval.

SCÈNE XII.

RENAUD l'aîné, RENAUD le cadet, DUPRÉ l'aîné, DUPRÉ le cadet, AUGUSTE.

Auguste rentre, tenant à la main son épée dans le fourreau. Les deux petits se sauvent, l'un dans un coin, l'autre derrière un fauteuil. Renaud l'aîné et Dupré l'aîné l'attendent de pied ferme.

AUGUSTE, *s'avançant vers Renaud l'aîné.*

ATTENDS, je vais t'apprendre, petit insolent..... (*Il dégaîne son épée; et au lieu d'une lame, il tire du fourreau une longue plume de dinde. Il s'arrête, confondu. Les petits poussent un grand éclat de rire, et se rapprochent.*)

RENAUD l'aîné.

Avance donc. Voyons la force de ton épée?

DUPRÉ l'aîné.

N'ajoute pas à sa honte. Il ne mérite que du mépris.

RENAUD le cadet.

Ah! voilà donc ce que vous aviez vous seul le droit de porter?

DUPRÉ le cadet.

Il ne fera de mal à personne avec ses armes terribles.

RENAUD l'aîné.

Je pourrois maintenant te punir de ta grossièreté; mais je rougirois de ma vengeance.

DUPRÉ l'aîné.

Il ne mérite plus notre société; il faut l'abandonner à lui-même.

RENAUD le cadet.

Adieu, monsieur le chevalier à l'épée de plume.

DUPRÉ le cadet.

Nous ne reviendrons plus, que vous ne soyez désarmé; car vous êtes trop redoutable. (*Ils veulent sortir.*)

RENAUD l'aîné, *les arrêtant.*

Restons ici, ou plutôt allons rendre compte à son père de notre conduite. Autrement toutes les apparences seroient contre nous.

DUPRÉ l'aîné.

Tu as raison. Que pourroit-il penser, si nous sortions de sa maison sans prendre congé de lui?

SCÈNE XIII.

M. D'ORVAL, AUGUSTE, RENAUD l'aîné, RENAUD le cadet, DUPRÉ l'aîné, DUPRÉ le cadet.

Ils prennent tous un maintien respectueux à l'aspect de M. d'Orval. Auguste s'écarte, et pleure de rage.

M. DORVAL, *à Auguste, en jetant sur lui un regard d'indignation.*

Qu'est-ce donc que j'entends, monsieur? (*Les sanglots empêchent Auguste de répondre.*)

RENAUD l'aîné.

Pardonnez, monsieur, le désordre dans lequel nous paroissons à vos yeux. Ce n'est pas nous qui l'avons causé. Dès le premier instant de notre arrivée, monsieur votre fils nous a si mal reçus.....

M. D'ORVAL.

Rassurez-vous, mon cher ami; je suis instruit de tout. J'étois dans la chambre voisine; et j'ai entendu dès le commencement les indignes propos de mon fils. Il est d'au-

tant plus coupable, qu'il venoit de me faire les plus belles promesses. Il y a long-temps que je soupçonnois son impudence; mais je voulois voir par moi-même à quel excès il pouvoit la porter. De crainte qu'il n'arrivât quelque malheur, j'ai mis, comme vous voyez, à son épée une lame qui ne fera jamais couler de sang. (*Les enfans poussent un éclat de rire.*)

RENAUD l'aîné.

Pardonnez-moi, monsieur, la liberté que j'ai prise de lui dire un peu crûment ses vérités.

M. D'ORVAL.

Je vous en dois plutôt des remercîmens. Vous êtes un brave jeune homme; et vous méritez mieux que lui de porter cette marque d'honneur. Pour gage de mon estime et de ma reconnoissance, acceptez cette épée; mais je veux d'abord y remettre une lame plus digne de vous.

RENAUD l'aîné.

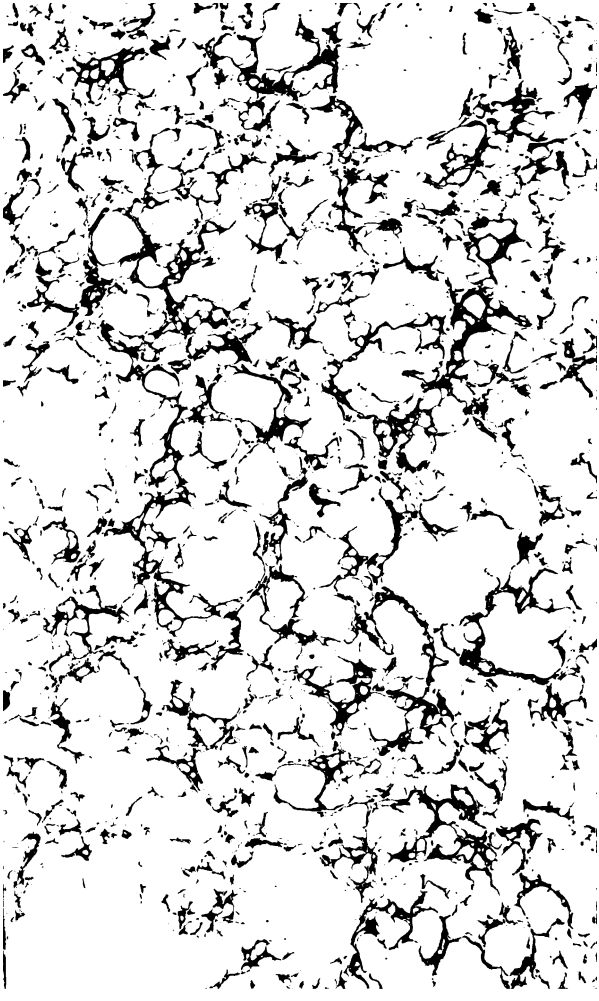
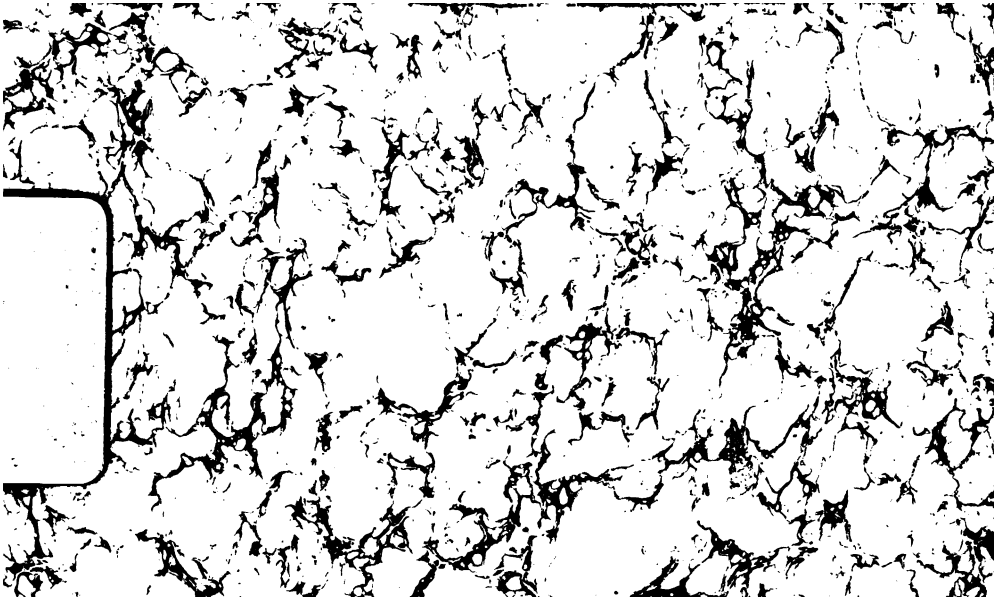
Je suis confus de vos bontés, monsieur; mais permettez-nous de nous retirer. Notre compagnie pourroit n'être pas agréable aujourd'hui à monsieur votre fils.

M. D'ORVAL.

Non, non, restez, mes chers enfans. La présence de mon fils ne troublera point vos plaisirs. Vous pouvez vous divertir ensemble ; et ma fille aura soin de pourvoir à tout ce qui pourra vous amuser: Venez avec moi dans un autre appartement. Pour vous, monsieur (*en s'adressant à Auguste*), ne vous avisez pas de sortir d'ici ; vous pouvez y célébrer tout seul votre fête. Vous n'aurez jamais d'épée, que vous ne l'ayez bien méritée, quand il vous faudroit vieillir sans la porter.

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE.

Le Compliment de nouvelle année..... page 1
Les Étrennes, drame en un acte..... 15
Le vieux Champagne..... 67
La Physionomie..... 81
L'Éducation a la mode, drame en un acte... 99
La Vanité punie, drame en un acte..... 157
La Poule..... 187
Le Désordre et la Malpropreté..... 198
Euphrasie..... 205
L'École des Maratres, drame en un acte. ... 213
Fi ! le vilain Charmant !..... 253
Le Cep de Vigne..... 257
Caroline..... 260
Castor et Pollux..... 262
La Perruque, le Gigot, les Lanternes, le Sac d'avoine et les Échasses..... 267
Maurice..... 286
Couplets de Maurice à madame de Saint-Aulaire... 327
L'Épée, drame en un acte..... 329

FIN DE LA TABLE.